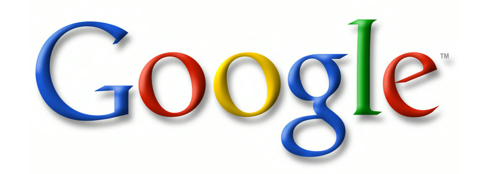
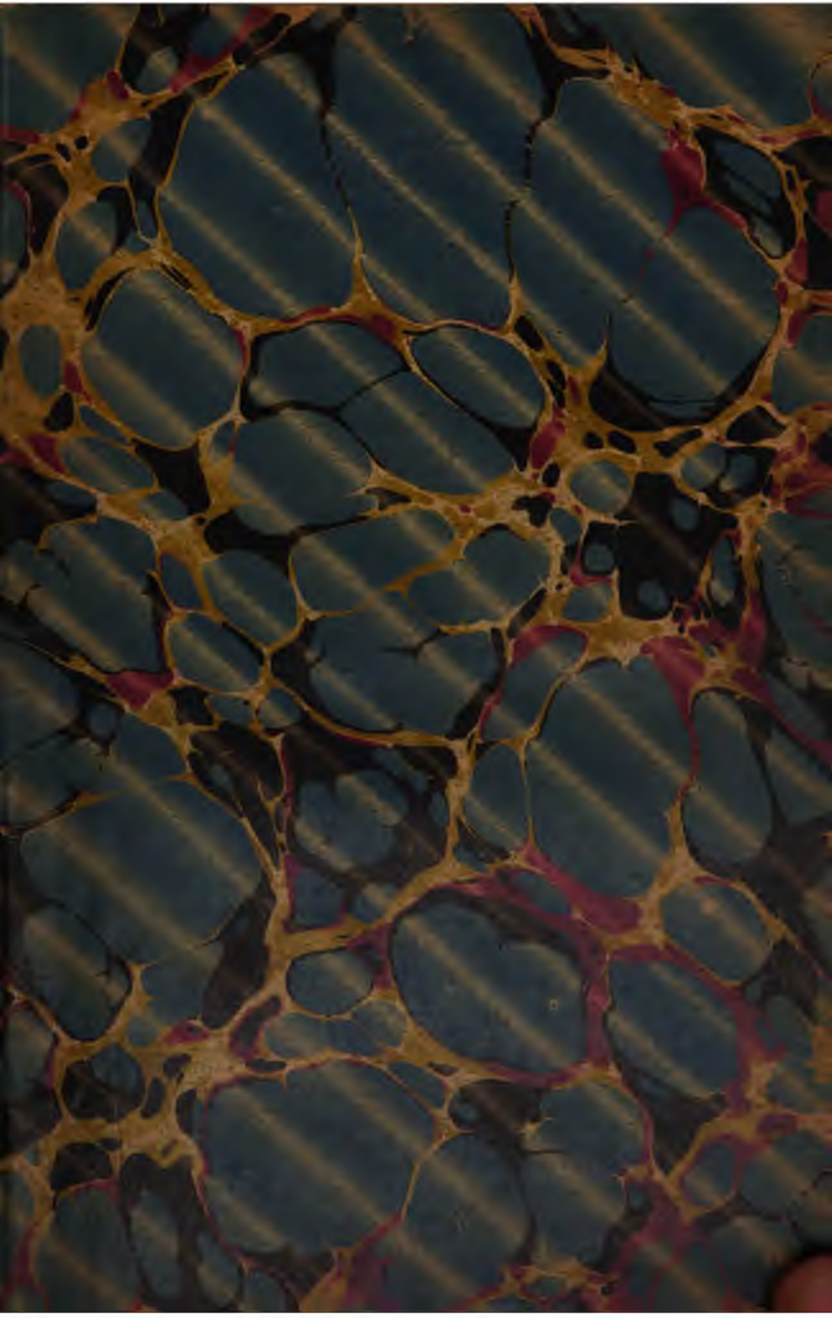



A 941,406



LIBRAIRIE
ANCIENNE
D'OCCASION
COMMISSION
LIVRES NEUFS
FRANÇAIS
&
ETRANGERS
1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



SAINTE-BEUVE

ET

CHATEAUBRIAND

DU MÊME AUTEUR

Les Grandes figures Catholiques du temps présent — (Paris, Vanblotaque, 1905, *nouvelle édition*, 10e mille.) 4 vol. grand in-8°, illustrés.

La Question Homérique. — Étude sur la nouvelle méthode critique dans une de ses plus célèbres applications — (Paris, Poussielgue, 1897). 1 vol. in-12.

Chateaubriand. — Sa sincérité religieuse — (Paris, Lecoffre, 1900). 1 vol. in-12.

Cicéron et la conjuration de Catilina : *Num legitime prudenterque se gesserit Marcus Tullius Cicero consul in puniendis conjurationis Catilinariæ consciis.* — Thèse latine — (Paris, Vanblotaque, 1900). 1 vol. in-8°.

Saint Laurent O Toôle, Archevêque de Dublin — (Paris, Dumoulin, 1903). 1 vol. in-12.

La criminalité en France dans les congrégations, le clergé et les principales professions — (Paris, maison de la *Bonne Presse*, 1904). 1 vol. in-16 de 160 pages. Brochure de propagande.

Histoire critique des événements de Lourdes. — Ouvrage présenté au Congrès Marial de Rome au nom de Mgr l'évêque de Tarbes. *Huitième édition revue et augmentée.* 1 vol. in-8° illustré de 20 simili-gravures — (Paris, Lecoffre, 1906).

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE).

GEORGES BERTRIN
Agrégé de l'Université, docteur ès lettres
PROFESSEUR A L'INSTITUT CATHOLIQUE DE PARIS

SAINTE-BEUVE

ET

CHATEAUBRIAND

PROBLÈMES ET POLÉMIQUES

PARIS
LIBRAIRIE VICTOR LECOFFRE
RUE BONAPARTE, 90

1906

Sans un peu de polémique, la critique ne vit pas.

(SAINTE-BEUVE.)

Dans une thèse de doctorat, soutenue devant la Faculté des Lettres de Paris il y a quelques années à peine, je me suis efforcé d'établir la sincérité de Chateaubriand en religion[1].

Un des maîtres éminents appelés à juger le candidat voulut bien dire, à cette occasion, qu'en reprenant lui-même, après un assez long intervalle, l'étude du Génie du Christianisme *pour les besoins de son cours, il avait eu l'impression que l'auteur était sincère et que Sainte-Beuve l'avait calomnié.*

On pensait alors que l'écrivain des Lundis *avait fait planer sur celui des* Mémoires d'Outre-Tombe *des soupçons assez graves, dont l'ombre ne s'était pas dissipée.*

Pourquoi le nierais-je? Si j'ai conçu l'idée de défendre l'honneur de l'illustre apologiste, c'est que j'avais subi moi-même un moment l'influence de ces attaques : convaincu, après des études person-

1. Cette thèse a paru depuis sous ce titre : *La Sincérité religieuse de Chateaubriand* (Paris, Lecoffre, in-12).

nelles, qu'elles étaient injustes autant que séduisantes et insidieuses, je crus faire une bonne action en essayant d'en montrer la fausseté et d'en démasquer la perfidie.

Depuis, chose étrange! j'ai pu avoir parfois l'illusion que j'avais trop bien gagné ma cause.

Presque personne n'a voulu avoir cédé aux insinuations de Sainte-Beuve; lui-même d'ailleurs, s'il fallait admettre ce qu'on a dit, n'aurait jamais eu l'intention de faire croire que, depuis sa conversion, Chateaubriand ne fut qu'un « grand acteur », un grand comédien, — quoiqu'il l'ait écrit d'ailleurs expressément[1].

Des critiques sérieux et ordinairement mieux informés ont même laissé entendre que je m'étais donné beaucoup de peine pour démontrer l'évidence et persuader à tout le monde ce que tout le monde croyait avant moi.

Oserai-je dire que ce dernier point est tout à fait inexact?

M. G. Michaut connaît bien Sainte-Beuve, à qui il a consacré un gros volume, et il a publié une brochure contre quelques-unes des idées qui sont défendues plus loin. Il n'en écrit pas moins, dès les premières lignes :

« M. Bertrin s'est efforcé de démontrer — à mon avis il a démontré — que Chateaubriand n'a point

1. *Chateaubriand et son groupe littéraire* (Calman-Lévy, 1889, t. I, p. 124, en note).

joué la comédie de la conversion et de la foi... Sur sa route, et en travers de sa route, il a rencontré Sainte-Beuve qui, dans ses deux volumes Chateaubriand et son groupe littéraire sous l'Empire, *avait soutenu ou du moins insinué l'opinion toute contraire*[1]. »

*
* *

Là est la vérité, il n'y a aucun doute.

Et puisque Sainte-Beuve a combattu Chateaubriand dans la loyauté de ses croyances, et, ce qui aggrave tout, d'une manière détournée et captieuse, de même qu'on frappe un ennemi à la dérobée et par derrière, il doit être permis, pour le réfuter, de l'attaquer au besoin lui-même, non en se gardant d'en avoir l'air, selon sa méthode, mais franchement et comme de face.

Parmi les motifs divers qui ont pu le pousser à cette guerre opiniâtre, j'ai cru devoir signaler particulièrement sa haine du christianisme, qui devint chez lui une maladie aiguë dans la dernière partie de sa carrière.

Le jour de la soutenance, un des juges voulut bien approuver l'idée; il en trouva même la confirma-

1. *Insinué* dans le texte rédigé en 1849, *soutenu* plus ouvertement dans les notes que Sainte-Beuve y ajouta, lorsqu'il publia l'ouvrage en 1860 (Note de M. Michaut). — La brochure de M. Michaut est intitulée *Chateaubriand et Sainte-Beuve* (Fribourg, 1900).

tion dans une parole significative, « à moi rapportée, dit-il, par un académicien qui venait de la recueillir toute chaude de la bouche même de l'auteur, en plein Institut, et qui en était indigné : « Dieu, avait « dit sérieusement Sainte-Beuve, c'est mon ennemi « personnel ».

*
* *

Je n'ignore point, du reste, qu'on ne s'attaque pas sans péril à un écrivain de légitime renommée et dont le prestige peut servir les opinions d'un parti tout-puissant.

Après avoir lu l'ouvrage qu'il devait juger, un des maîtres les plus vénérés de la Sorbonne, M. Crouslé, daigna dire à l'auteur :

« Sur la sincérité de Chateaubriand en religion la thèse est irréfutable, je la juge définitive. Quant à Sainte-Beuve, il est pris à partie avec une logique vigoureuse, qui s'impose à l'esprit. Mais il a fallu du courage. Plus vous avez raison et plus on vous en voudra. Vous osez toucher à l'idole; ses adorateurs — car il y en a — vous le feront payer cher. »

La prédiction s'est réalisée.

Peu de thèses ont soulevé plus de colères aveugles ou d'orgueilleux dédains. Peut-être l'auteur aurait-il été traité un peu moins durement, s'il s'était contenté d'écrire que la basilique de Notre-Dame doit passer pour un monument de laideur ou que le

musée du Louvre n'est qu'un magasin de bric-à-brac.

On peut médire aujourd'hui de toutes les gloires, mais il paraît interdit d'effleurer la réputation d'un homme, qui a lui-même gravement et injustement compromis celle d'un écrivain dont la littérature s'honore.

Le parti pris a de ces justices.

*
* *

Ce n'est pas certes que je prétende n'avoir encouru, dans ce débat, aucune juste critique.

Encore que je ne voie rien à retrancher de ce que j'ai dit, je sais que l'exposition un peu étendue d'une idée qu'on entend établir avec solidité, en obligeant de revenir toujours sur le même trait, conduit souvent à le marquer avec trop de force, et je n'ose me flatter d'avoir échappé toujours à ce péril.

Mais je crois que la vérité de l'ensemble demeure.

Une idée peut surprendre et même choquer, surtout quand elle est présentée sans aucun de ces artifices littéraires qui sont destinés à la voiler à demi, comme si elle avait peur de se montrer à découvert et au grand jour.

Mais si elle est vraie, l'opinion publique finit par le reconnaître et les colères injurieuses ne l'empêchent pas de faire son chemin.

Même dans le monde où l'auteur des Lundis

compte le plus de défenseurs passionnés, je sais que certains esprits ont trouvé justes les modestes critiques dont quelques autres se sont montrés si vivement émus.

M. G. Michaut a écrit de son côté, dans le passage même dont j'ai cité plus haut quelque chose :

« M. Bertrin a consacré une longue introduction à prendre Sainte-Beuve directement à partie, à diminuer son autorité, à le discréditer, lui, son caractère et sa méthode. Il y a là soixante-dix pages, où il lui dit son fait sans aucune indulgence; et, pour parler franchement, je ne me chargerais pas volontiers de répondre à quelques-uns de ces reproches. »

*
* *

Où le critique déclare qu'il ne peut me suivre, c'est dans les observations que j'ai présentées au sujet d'un passage célèbre, attribué par Sainte-Beuve aux Mémoires d'Outre-Tombe, *d'où on l'a cru extrait pendant cinquante ans et où j'ai indiqué le premier qu'il n'était pas.*

Une vive polémique s'est engagée à ce propos et, en me provoquant à des recherches nouvelles, elle m'a conduit à une petite trouvaille, qui a peut-être quelque prix.

J'ai pensé qu'il ne serait pas tout à fait inutile de faire passer d'une revue dans un livre ce que

j'ai écrit sur ce sujet, depuis la publication de la Sincérité religieuse de Chateaubriand.

On trouvera donc ici, outre le texte authentique que j'ai découvert, les raisons diverses où s'appuie l'opinion exprimée par moi sur Sainte-Beuve, au cours de cette polémique.

Ce sont, pour ainsi dire, les pièces d'un procès. Le lecteur, les ayant vues, pourra se prononcer en toute connaissance de cause, pour ou contre les conclusions.

*
* *

Il fera de même au sujet des pages qui viennent à la suite. Ces pages concernent l'idée étrange sur le voyage de Chateaubriand dans « les solitudes américaines », avancée et défendue par M. Joseph Bédier, aujourd'hui professeur au Collège de France.

Car c'est, paraît-il, une sorte de blasphème d'oser dire, avec documents à l'appui, que Sainte-Beuve ne cite pas toujours exactement. Mais on fait, au contraire, un effort très beau et très méritoire, en cherchant à prouver que, dans son Voyage en Amérique, *Chateaubriand ne fut qu'un « Tartarin sublime », suivant l'expression de M. G. Deschamps, un imposteur, si l'on veut parler avec franchise, un halluciné, si l'on a peur du mot sans avoir peur de l'idée.*

Ce double jugement se rencontre sous les mêmes

plumes, et il me paraît que c'est un bel exemple de critique impartiale.

Ceci ne vise point M. Bédier qui, j'en suis sûr, n'a jamais taxé de sacrilèges les pages où j'ai essayé de faire voir que, même au point de vue littéraire, Sainte-Beuve ne fut pas tout à fait sans reproches.

*
* *

C'est donc une double question d'authenticité qui est agitée dans ce qui va suivre.

D'une part, on essaie de montrer qu'une citation importante et très connue, faite par Sainte-Beuve, ne saurait passer pour vraiment authentique.

On soutient, d'autre part, que le Voyage en Amérique *de Chateaubriand n'est pas une invention, due à une imagination trompeuse ou trompée.*

Puisque cette dernière question a été traitée défavorablement, non seulement dans une revue mais dans un volume, il convient sans doute qu'un autre volume fasse connaître des conclusions différentes, avec les motifs où elles se fondent.

La vérité y trouvera peut-être quelque profit.

C'est la justification de ce petit livre, ou, si l'on veut, c'est son excuse[1].

G. B.

Décembre 1905.

1. En revoyant les articles qu'on va lire, sans en altérer nullement le fond, j'y ai fait les modifications de détail et ajouté les compléments, qui m'ont paru utiles. Ils présentent donc des parties nouvelles; ils sont mis au point.

I

UN PROBLÈME D'HISTOIRE LITTÉRAIRE

A PROPOS DE CHATEAUBRIAND

I

SAINTE-BEUVE A-T-IL CITÉ FAUSSEMENT LES *MÉMOIRES D'OUTRE-TOMBE*?

I

Il se fait en ce moment quelque bruit, parmi les critiques, autour d'un petit fait, que j'ai signalé dans un récent ouvrage sur Chateaubriand [1]. Il intéresse à la fois, mais en sens contraire, deux écrivains diversement célèbres, l'auteur du *Génie du Christianisme* et l'auteur des *Lundis*.

Il s'agit d'une page fameuse que celui-ci prête à celui-là. Tout esprit cultivé la connaît; on pourrait presque dire qu'elle est devenue classique. Elle a trait au but que Chateaubriand se proposa, dans son voyage en Orient, de 1806 à 1807.

On se souvient peut-être que s'il entreprit ce voyage, d'après l'*Itinéraire,* ce fut pour s'approvisionner d'images justes et pittoresques en vue des *Martyrs,* qu'il se promettait d'écrire, et aussi

1. *La sincérité religieuse de Chateaubriand.* Paris, Lecoffre, 1900, in-12.

pour faire un acte de religion, comme les anciens croisés : il partit en pèlerin et en poète.

« Nous savons maintenant, écrit Sainte-Beuve, que ce but-là n'était qu'à demi vrai, et qu'il y avait dans cette prétention de l'auteur des *Martyrs* une dernière fiction épique. L'auteur des *Mémoires d'outre-tombe* nous a édifiés depuis. Je suis forcé de rappeler ici le passage déjà cité dans une dès leçons précédentes, mais qui a toute sa valeur en cet endroit :

« Mais, ai-je tout dit dans l'*Itinéraire* sur ce « voyage commencé au port de Desdémona et « d'Othello? Allais-je au tombeau du Christ dans « les dispositions du repentir? Une seule pensée « m'absorbait : je comptais avec impatience les mo- « ments. Du bord de mon navire, les regards atta- « chés à l'étoile du soir, je lui demandais des vents « pour cingler plus vite, de la gloire *pour me faire* « *aimer*. J'espérais en trouver à Sparte, à Sion, à « Memphis, à Carthage, et l'apporter à l'Alhambra. « Comme le cœur me battait en abordant les côtes « d'Espagne! Aurait-on gardé mon souvenir, ainsi « que j'avais traversé mes épreuves! Que de mal- « heurs ont suivi ce mystère! Le soleil les éclaire « encore... Si je cueille à la dérobée un instant de « bonheur, il est troublé par la mémoire de ces jours « de séduction, d'enchantement et de délire [1]. »

Sainte-Beuve fait remarquer que l'allusion vise la duchesse de Mouchy, que Chateaubriand devait ren-

1. *Chateaubriand et son groupe littéraire sous l'Empire*, t. II, p. 71-72.

contrer en Espagne, et qui eut la raison égarée durant les dernières années de sa vie [1].

*
* *

Le critique a usé bien des fois de ce passage, maintenant célèbre.

Il le cite dans la troisième leçon de *Chateaubriand et son groupe* [2], et il le reproduit de nouveau, on vient de le voir, dans la vingtième. On peut le lire encore dans ses *Causeries du lundi* [3]. Enfin, il figure déjà dans les *Portraits contemporains* (1846), et même dans les *Critiques et portraits littéraires* [4], dont le second volume, celui qui nous intéresse, parut dès 1836.

Sainte-Beuve y est donc revenu avec complaisance, pendant plus de trente ans, — jusqu'à sa mort.

Il l'a fait entrer ainsi dans la circulation. On le rappelle, on le commente dans presque tous les livres et dans bien des articles où il est question de Chateaubriand.

Or *il n'existe pas* dans les *Mémoires d'outre-tombe*, auxquels le critique prétend l'emprunter.

1. Lors de son voyage en Espagne, elle s'appelait comtesse de Noailles; elle devint duchesse de Mouchy à la mort de son beau-père, en 1819.
2. T. I, p. 103.
3. T. II, *Chateaubriand romanesque*. Le morceau qui est là avait déjà paru dans le *Constitutionnel*, le 27 mai 1850. Il avait aussi été lu dans les leçons que Sainte-Beuve fit à Liège, en 1848-1849, et dont la réunion a formé *Chateaubriand et son groupe*, publié dix ou onze ans après.
4. T. II, p. 369-370.

Chose étonnante : depuis cinquante ans, personne n'a eu la pensée d'aller le prendre, pour le reproduire, dans l'ouvrage même de Chateaubriand; tout le monde l'a copié, de seconde main, dans celui de Sainte-Beuve.

Il est vrai que la méthode de celui-ci rend le contrôle de ses dires fort malaisé : il a la fâcheuse habitude de ne pas donner de références. Pour la citation qui nous occupe, dans la troisième des leçons qu'il a faites à Liège, il n'indique pas même de quel ouvrage il la tire. Voilà le malheureux lecteur obligé, s'il veut vérifier, de feuilleter une bonne partie de l'œuvre de Chateaubriand!

Dans sa vingtième leçon, Sainte-Beuve écrit, on l'a vu, avant de répéter le piquant aveu : « L'auteur des *Mémoires d'outre-tombe* nous a édifiés depuis » sur les vrais motifs de son pèlerinage.

C'est donc dans les *Mémoires* qu'il faut décidément chercher. Mais quand on les a parcourus deux ou trois fois d'une manière infructueuse, comme on n'arrive pas à se persuader que le passage est apocryphe, on s'accuse soi-même : on est tenté de croire à une erreur des yeux et à une défaillance de l'attention, et l'on tourne et retourne sans fin les mêmes pages, pour y découvrir les lignes mystérieuses, que l'on croit toujours s'y cacher.

Enfin les *Causeries du lundi* et les *Portraits* restreignent le champ des recherches. L'auteur indique là, comme sa source, une partie spéciale des *Mémoires,* le récit du voyage à Venise, en 1833.

On relit donc ce récit tout entier, d'un bout à l'autre, sans omettre ni un paragraphe ni une ligne,

et, comme le résultat est le même, on est bien obligé de s'avouer que cette confession fameuse ne se trouve nulle part dans l'œuvre de Chateaubriand.

Une pensée vient alors, car on se livre à toutes les hypothèses, excepté celle d'une invraisemblable supercherie : les éditions actuelles des *Mémoires* auront peut-être été retouchées à cet endroit par un ami complaisant, plus soucieux de la réputation de l'auteur que l'auteur lui-même, et qui aura réussi par hasard à dérober au public ce singulier méfait de son zèle.

On consulte donc la première édition parue en librairie. On consulte même le journal la *Presse,* où l'ouvrage a été publié d'abord; on relit particulièrement les numéros des 28, 29, 31 mai et 4 juin (1850), où est contenu le récit du voyage à Venise, où le public l'a lu pour la première fois dans ces feuilletons célèbres qu'on offrait, comme un attrait nouveau, à sa curiosité impatiente.

Or le journal ressemble à la première édition et à toutes les autres : il ne renferme rien de ce qu'on y cherche; pas une phrase, pas une expression, pas un mot!

*
* *

Voilà ce que j'ai raconté, dans une séance solennelle, devant la Faculté des lettres de Paris, et voilà ce que j'ai dit aussi au public, en lui donnant mon ouvrage.

Naturellement, la surprise a été grande. Quelques critiques ont signalé, d'une manière sereine, ce

qu'ils ont appelé avec trop de bienveillance, ou, comme M. Ch. Maurras dans la *Revue encyclopédique*, « une véritable découverte »; ou, comme M. E. Faguet, dans la *Revue bleue*, « la découverte la plus curieuse du monde, qui est telle que rien que pour elle il valait la peine d'écrire le volume ».

Mais la plupart ont parlé avec plus de passion, les uns pour satisfaire leur antipathie contre Sainte-Beuve, les autres pour continuer à remplir autour de l'idole leurs fonctions de dévots, intolérants et acariâtres, prêts à frapper d'anathème quiconque ose seulement avoir l'air de laisser entendre que, si la statue a la tête d'or, elle présente d'autres parties qui sont peut-être d'argile.

Et voilà comment le défenseur de Chateaubriand a été vivement accusé par ceux-ci d'avoir prétendu que Sainte-Beuve avait inventé le passage de toutes pièces [1], et chaudement loué par ceux-là de lui avoir mis justement au front le « signe des faussaires ».

En réalité, il n'a fait ni l'un ni l'autre; devant la Sorbonne comme devant le public, il a seulement établi que la page célèbre n'existait pas dans l'œuvre de Chateaubriand, qu'il n'y a aucune apparence qu'elle ait été copiée sur le manuscrit des *Mémoires*, où elle aurait figuré un moment, rien ne permettant de croire que ce manuscrit ait été communiqué à Sainte-Beuve; et il a clos ainsi sa discussion :

« Qu'allons-nous donc conclure? Que l'illustre critique a commis un faux? Assurément non; la

1. Voy. le *Temps* et le *Siècle* (n° du 24 février 1900).

conclusion serait *aussi téméraire qu'injurieuse*. On doit dire seulement qu'on ne voit pas *jusqu'ici* d'explication plausible qui justifie Sainte-Beuve de ce reproche; ce qui n'est pas une preuve péremptoire contre lui, bien des faits réels pouvant rester et restant inexpliqués.

« Il faut aussi retenir qu'il n'a jamais averti le public que le passage où il s'appuyait avec complaisance ne figurait dans aucune édition des *Mémoires;* ce qui montre évidemment ou qu'il n'a pas usé d'une parfaite bonne foi sur ce point ou qu'il a lu les *Mémoires* bien légèrement, lui qui a tant parlé de l'auteur, et qu'il n'a jamais pris le soin de comparer ses notes avec le texte, avant de les livrer au public[1]. »

Car il avait pu recueillir des notes sur ce livre *en se fiant à sa mémoire,* cela n'est pas douteux.

On sait, en effet, que, en 1834, Chateaubriand fit lire son œuvre, en sa présence, dans le salon de Mme Récamier; or Sainte-Beuve compta parmi les privilégiés qui entendirent ces lectures fameuses. Qu'il ait dû avoir la pensée de consigner ses souvenirs, c'est de quoi on ne saurait douter un instant, quand on connaît ses habitudes et ses goûts.

Mais s'il est possible d'analyser une lecture de quelques heures à laquelle on vient d'assister et de signaler au besoin des expressions frappantes dont une note rapide, prise au passage, aura aidé peut-être à garder la mémoire, il ne l'est plus du tout de saisir au vol une page sur plusieurs centaines que

1. *La Sincérité religieuse de Chateaubriand*, p. 346.

l'on a entendues, et de la rapporter, dans ses termes mêmes, avec la fidélité que toute citation doit avoir.

*
* *

Et voilà le « problème » qui « reste », comme dit M. E. Faguet, sollicitant tous les chercheurs, particulièrement ceux qui seraient les plus blessés, dans leur fervente admiration pour l'auteur des *Lundis,* d'un soupçon grave qui pèserait sur sa bonne foi.

On s'est donc mis en quête.

Un ancien secrétaire de Sainte-Beuve, M. Troubat, a écrit à Bruxelles; il a demandé à M. de Spoelberch de Lovenjoul, qui a acquis et qui possède les papiers du critique, si l'on n'y retrouvait pas le passage contesté. Et justement M. de Lovenjoul l'y a retrouvé, non pas, il est vrai, de la main de Chateaubriand, mais *de la main de Sainte-Beuve.* Ce qui prouve que Sainte-Beuve ne brûlait pas ses manuscrits et rien de plus.

Mais celui-ci a une importance particulière : il fait partie d'un cahier de 24 pages, qui porte comme titre, sur la feuille de garde : *Notes sur les Mémoires de Chateaubriand.*

Très flatté de sa découverte, dont je suis peut-être aussi heureux que lui-même, M. Troubat a publié, dans la *Revue bleue* du 24 février (1900), le facsimilé photographique des pages 21 et 22. C'est là que le passage douteux figure, au milieu d'une analyse très sommaire du voyage à Venise, et parmi

quelques expressions et une ou deux phrases, placées entre guillemets, comme il l'est lui-même.

L'ancien secrétaire ajoute : « Il nous semble que le problème est résolu. »

Eh bien non! du moins à mon avis; ou si le problème est résolu, ce n'est pas tout à fait dans le sens qui ferait le plus d'honneur au maître et le plus de plaisir aux disciples.

L'assertion peut sembler d'abord téméraire; elle a besoin d'être établie.

Essayons de l'établir.

*
* *

Mais auparavant, on nous permettra d'éclaircir une question intéressante que l'article de M. Troubat soulève.

En signalant l'absence, dans les *Mémoires d'outre-tombe,* d'une page qu'on leur attribuait depuis plus d'un demi-siècle sur la parole de Sainte-Beuve, nous ne ferions que continuer méchamment, s'il fallait en croire M. Troubat, la tradition de certains admirateurs fanatiques de Chateaubriand, heureux de venger sa mémoire sur la réputation de son médisant adversaire.

Peut-être sera-t-il bon de faire remarquer qu'il n'est pas question ici des sentiments que les uns et les autres nous pouvons avoir à l'égard de Sainte-Beuve; bons ou mauvais, ils importent peu dans cette affaire; car personne n'a sans doute la pensée de chercher une diversion où les esprits

pourraient s'égarer. Il s'agit de discuter, non pas les intentions, mais les preuves.

M. Troubat paraît un peu l'oublier et, pour me trouver des ancêtres, il rappelle l'abbé Deguerry, dont Sainte-Beuve lui montra un jour « une lettre injurieuse », et qui, dit-il, « n'avait pas assez dépouillé ses habitudes d'ancien officier de cavalerie, quand il s'adressait de la sorte à un écrivain, honnête homme et poli ».

Cette petite histoire est justement fort instructive; elle mérite d'être connue, et je ne crois pas qu'elle ait été encore présentée, où que ce soit, dans son ensemble.

Donc, au lendemain de la mort de Chateaubriand (4 juillet 1848), l'abbé Deguerry, qui assista l'écrivain à sa dernière heure, écrivit dans les *Débats* qu'il « avait rendu le dernier soupir en pleine connaissance; une intelligence aussi belle, ajoutait-il, devait dominer la mort ».

Dix ou douze ans après, dans *Chateaubriand et son groupe* [1], Sainte-Beuve confiait au public qu'en parlant ainsi, l'abbé D. avait dit *le contre-pied de la vérité,* qu'il était étrange qu'on fît « quelque chose d'aussi antichrétien quand on est prêtre », et qu'en avançant de plus que la mort de sa femme fut pour M. de Chateaubriand un coup mortel et que celle de M. Ballanche l'acheva, l'abbé Deguerry avait commis encore *deux contre-vérités*.

Les expressions, comme on voit, étaient assez... vigoureuses, pour « un écrivain honnête homme et poli ».

1. T. II, p. 378, éd. C. Lévy, 1889.

C'est alors que, attaqué dans la loyauté de sa parole, l'abbé Deguerry écrivit à l'auteur, pour protester contre l'accusation dont il était l'objet et confirmer son premier témoignage.

Sainte-Beuve ne répondit pas et ne corrigea rien.

Mais, dans l'intimité, M. Troubat nous le révèle, il fit partager son indignation à ses secrétaires, pour l'audace que l'abbé D. avait eue de lui manquer d'égards, à lui, « écrivain », etc., et, incidemment, au cours d'un article sur Bourdaloue [1], il affirma que l'abbé Deguerry avait été « convaincu » d'inexactitude dans son récit, et qu'il s'était « vu obligé d'en convenir dans une lettre à moi-même adressée, disait-il, lettre d'ailleurs violente, pleine d'emportement et de jactance, plus digne d'un prêtre que d'un chrétien ».

C'est une justice à lui rendre, qu'il n'a pas pu toujours cacher la profondeur de ses haines.

Quant à la lettre où son correspondant l'injurie et s'accuse, ni lui ni les siens ne l'ont jamais publiée, et l'on devine peut-être pourquoi. La voici donc ; le lecteur pourra ainsi juger par lui-même :

Paris, 16 juillet 1863.

« Monsieur,

« L'on vient de porter à ma connaissance un passage de l'une de vos dernières publications, que je n'ai pas lue, dans lequel vous niez, en outrageant ma personne et mon caractère, ce que le *Journal des Débats* inséra, sous ma signature, au sujet de

1. *Causeries du lundi*, Garnier, 3e édit., IX, p. 279.

M. de Chateaubriand, à l'occasion et à propos de sa mort.

« Ma réponse, Monsieur, sera bien simple.

« Vous m'accorderez, assurément, qu'en fait de véracité je vous vaux, et vous m'accorderez ensuite que dans la cause vous ne me valez pas, puisque j'affirme comme témoin et que vous ne pouvez nier comme tel.

« Concluez, Monsieur.

« Il me serait facile de confirmer, si besoin était, par d'autres faits et d'autres paroles, ceux et celles que vous attaquez; car vous saurez que j'ai eu la faveur insigne de l'intimité de M. et de Mme de Chateaubriand pendant quinze ans, m'asseyant à leur table au moins une fois par semaine.

« En ce temps-là, Monsieur, je vous ai vu le grand admirateur du grand écrivain.

« Si vous vous étiez contenté, Monsieur, de m'accuser d'exagération, je me serais peut-être contenté de vous renvoyer le reproche, en ajoutant que l'exagération qui honore est plus excusable que l'exagération qui déshonore. » (Lettre publiée par la *Revue de Bretagne et de Vendée,* septembre 1863, p. 246).

Voilà la lettre où l'abbé Deguerry se serait *vu obligé de convenir* qu'il avait été *convaincu d'inexactitude!*

En la comparant avec l'analyse qu'en donne le destinataire, on est bien tenté de conclure, n'est-ce pas, qu'il serait imprudent de se fier en aveugle aux résumés que fait l'illustre critique de documents peu connus, — du moins quand ses petites passions sont en jeu.

*
* *

Pour ce qui regarde le fond même du débat, sur le point de savoir si Chateaubriand a gardé son intelligence jusqu'à la fin, contrairement à ce qu'a dit Sainte-Beuve, je crois devoir ajouter ici quelques observations à celles que j'ai déjà présentées dans mon ouvrage [1].

La première, c'est que Sainte-Beuve n'allait pas voir Chateaubriand dans ses dernières années ; il le dit lui-même expressément [2]. Son témoignage ne compte donc pas ; il ne peut parler que par ouï-dire.

De plus, Chateaubriand a composé l'Avant-Propos de ses *Mémoires*, dont plusieurs parties sont nouvelles, au mois d'avril 1846. Il y dit lui-même : « Le 4 septembre prochain, j'aurai atteint ma soixante-dix-huitième année. » Or ces pages ne marquent aucune déchéance ; il est facile à chacun de s'en convaincre.

Enfin, M. E. Manuel, inspecteur général de l'Université, a raconté, dans une brochure, une visite qu'il fit à Chateaubriand au début de cette année 1846, avec quelques-uns de ses camarades de l'École normale. Chateaubriand y montra, paraît-il, une intelligence très lucide, un esprit actif, vif et piquant.

Connaissant l'opinion émise par Sainte-Beuve, M. E. Faguet n'a pas voulu s'en tenir à ce témoi-

1. *Oper. cit.*, p. 396 et p. 402.
2. *Chateaubriand et son groupe*, t. II, p. 397.

gnage public, qui en est la condamnation. Il a donc écrit à M. Manuel et lui a demandé, sur ce point particulier, des renseignements personnels et très précis. La réponse étant venue, il en a donné loyalement lecture, en pleine Sorbonne, le jour de la discussion sur Chateaubriand. On a ainsi comme la déposition d'un témoin qui a vu de ses yeux et entendu de ses oreilles, et dont la parole désintéressée est au-dessus de tout soupçon. Or la lettre d'aujourd'hui confirme pleinement la brochure d'autrefois.

Il a bien fallu conclure, et M. Faguet l'a conclu, que Sainte-Beuve avait semé un faux bruit en se permettant d'écrire que, lorsqu'il mourut, Chateaubriand « était, depuis trois ou quatre ans, dans un état d'affaiblissement qui avait fini par être une véritable oblitération des facultés ».

Ce n'est donc pas l'abbé Deguerry, c'est lui-même qui est « convaincu » d'avoir publié une erreur, et une erreur méchante envers une grande mémoire.

II

Est-ce la seule? Ou aurait-il aussi trompé le public, — sinon lui-même, — en prêtant à l'auteur des *Mémoires d'outre-tombe* des phrases regrettables qui seraient de lui seul?

Je n'ai certes pas le désir d'exagérer la portée de ce passage problématique en ce qui regarde la religion de Chateaubriand.

Si Chateaubriand l'a écrit, en réalité, c'est un argument contre la gravité de sa conduite, mais non contre la sincérité de sa foi. On a bien voulu en faire l'observation de divers côtés; mais j'ai peut-être le droit de rappeler ici que je n'ai jamais prétendu le contraire. J'ai expliqué moi-même que ses sentiments religieux avaient été longtemps mêlés de défaillances morales, dont il s'est ouvertement accusé et chrétiennement repenti.

Ceux qui défendent, parce qu'ils y croient, la vérité de son christianisme, n'en sont que plus à l'aise pour étudier impartialement l'authenticité d'une page, qui ne va pas contre leur thèse.

La question est bien plus délicate pour les fidèles de Sainte-Beuve. Si leur critique vénéré était capable d'inventer ou d'altérer les citations qu'il répand dans le public, et sur lesquelles il s'appuie ensuite et raisonne avec complaisance, quelle épreuve pour sa renommée et pour leur dévotion!

Aussi conçoit-on bien que leur piété se révolte et accuse bruyamment de sacrilège les curieux importuns qui veulent y regarder de près et chercher librement ce qu'ils doivent croire. Mais que l'enquête leur plaise ou non, il faut bien que leur raison se résigne, ou à la faire ou à la subir.

Voici donc la question qui se pose :

Le passage donné par Sainte-Beuve comme extrait des *Mémoires d'outre-tombe* ne se trouve dans aucune édition des *Mémoires*; il n'a même jamais paru dans aucun ouvrage de Chateaubriand. C'est un point qui n'est maintenant ni contestable ni contesté.

Mais a-t-il figuré dans le projet des *Mémoires*, au cours d'une rédaction primitive et condamnée depuis par l'auteur? Sainte-Beuve a-t-il eu communication du manuscrit qui l'aurait contenu?

Si Sainte-Beuve n'a pas vu le manuscrit, quelque chose d'analogue eût-il été écrit d'abord par Chateaubriand, il est évident que la citation ne peut pas être exacte, sûre, authentique.

Eh bien, il ne paraît pas douteux qu'*en principe* il n'a pu voir le manuscrit de l'ouvrage et en prendre des copies; et *de fait* il ne l'a pas vu.

Tâchons d'éclaircir l'un et l'autre point.

* * *

Pour soutenir que l'auteur des *Lundis* a possédé, au moins quelques heures, l'original du morceau qu'il a cité, on a proposé trois hypothèses différentes; ce sont d'ailleurs les seules qu'on puisse faire. Or aucune des trois ne résiste à l'examen des circonstances et des documents : on va s'en convaincre.

Un écrivain qui s'est beaucoup occupé de Chateaubriand nous disait un jour :

« J'ai bien étudié la question, et je ne vois d'autre solution que celle-ci : Dans une circonstance où Chateaubriand lui aura montré ses *Mémoires*, Sainte-Beuve sera parvenu à voler le feuillet, où se trouvait la page qui a fait depuis le tour du monde; l'auteur ne s'en sera point aperçu et le feuillet aura désormais manqué dans le manuscrit, que toutes

les éditions ont reproduit nécessairement mutilé. »

Un lettré éminent croit, de son côté, à la trahison d'un secrétaire de l'écrivain, corrompu par le critique.

Il ne faut pas oublier, en effet, que dans sa curiosité de chercheur, dans son goût déterminé pour les indiscrétions littéraires... et quelques autres, Sainte-Beuve regardait peu à la délicatesse des moyens. Il nous en a fait lui-même à peu près la confidence :

« On ne se doute pas, dit-il, de toutes les peines et *de toutes les ruses à bonne fin,* qu'il nous a fallu avoir, nous autres critiques, qui tenions à accroître, sur quantité de points neufs et délicats, l'histoire littéraire contemporaine [1]. »

On sait qu'un jour, une bonne lui ayant volé dix francs sur sa cheminée, il affecta de ne pas s'en être aperçu et garda la coupable quelque temps chez lui, parce qu'il avait des révélations à lui arracher sur la vie de Beuchot et d'Augustin Thierry, chez lesquels elle avait servi auparavant.

C'était une de ces « ruses à bonne fin » qu'il pratiquait volontiers, sans trop s'inquiéter de leur nature.

C'en est une autre que la manière dont il fourragea dans les papiers de Fontanes.

On se souvient peut-être qu'en 1839 les œuvres de Fontanes furent publiées sous les auspices de Chateaubriand. Chargé de la notice, Sainte-Beuve exprima le plus vif désir de voir la correspondance

1. *Portraits de femmes*, article sur *Mme de Rémusat*, p. 474-475.

échangée entre l'auteur du *Génie du Christianisme* et son héros.

Mlle Christine de Fontanes, qui habitait Genève, résista d'abord avec énergie.

Mais enfin elle se laissa persuader par Chateaubriand, que le fin critique avait mis dans ses intérêts et prié d'intervenir : elle envoya les papiers de son père, mais sous la double condition, expressément imposée et formellement acceptée, que dans sa notice Sainte-Beuve ne citerait que de très courts extraits de ces lettres, et *qu'il ne prendrait copie d'aucune.*

Une fois en possession des manuscrits, Sainte-Beuve se moqua du contrat et de sa parole : il fit sa moisson dans ces richesses : il copia, pour le publier plus tard et à son heure, ce qui lui parut intéressant, et, ayant exprimé ainsi tout le suc de l'orange, il renvoya le reste fidèlement à la propriétaire confiante, qui continua à garder précieusement, les croyant toujours intacts, des documents déflorés et dorénavant sans beaucoup d'intérêt.

Je raconte ; je ne juge pas.

*
* *

On peut donc, si l'on y tient pour sauver sa bonne foi, croire l'auteur des *Lundis* capable d'avoir volé un manuscrit, soit de sa main, soit par la main d'un familier de l'auteur, dont il aurait fait son complice. L'accusation paraît cependant bien grave et je prie ceux qui me reprochent de manquer de res-

pect à la mémoire de Sainte-Beuve, de vouloir bien remarquer que ce n'est pas moi qui l'ai portée; j'ajoute même qu'elle me paraît n'avoir aucune vraisemblance; car elle ne résiste pas, il me semble, aux observations que voici.

D'abord, Sainte-Beuve n'aurait jamais eu l'audace de publier en 1836, sous les yeux mêmes de l'auteur, un morceau pris frauduleusement dans ses papiers quelques mois auparavant. Sans aucun doute, il en aurait remis la publication à plus tard; on ne va pas ainsi, de gaieté de cœur, se faire prendre en flagrant délit de vol.

De plus, — et ceci est décisif, — le cahier manuscrit de Sainte-Beuve, reproduit par la *Revue bleue*, montre avec évidence que la connaissance qu'il a eue des *Mémoires* ne se borne pas à une page isolée; elle s'étend à tout l'ensemble. C'est justement au cours de l'analyse de l'ensemble, on l'a vu, qu'est cité le fragment dont nous nous occupons. Et il n'est pas le seul.

Pour ne parler que des pages 21 et 22 dont on nous donne le fac-similé, il s'y trouve plusieurs phrases ou expressions et tout un petit paragraphe, empruntés aux parties diverses de l'œuvre que le résumé rappelle; ils sont placés aussi entre guillemets.

C'est une preuve que le critique les a connus et qu'il a connu tout l'ouvrage, *en même temps, de la même manière*, et, au moins, *dans la même mesure* que le célèbre passage, objet de cette discussion.

Or personne ne voudra soutenir sans doute que Sainte-Beuve ait pu dérober le manuscrit tout

entier, soit lui-même, soit par un complice, sans éveiller l'attention de l'auteur, ni, le coup fait, ses protestations, et en le bravant presque aussitôt par une publication effrontée, dont rien n'expliquerait le cynisme. On ne peut pas vraiment se réfugier dans l'absurde [1].

*
* *

La conjecture qui paraît la plus sérieuse, celle qui tente, d'ailleurs, le plus grand nombre des défenseurs de Sainte-Beuve, c'est que Chateaubriand aura obligeamment communiqué ses *Mémoires* au jeune critique, alors son enthousiaste admirateur.

Le fait est-il vraisemblable; l'hypothèse qui s'y fonde mérite-t-elle d'être acceptée?

Ce qu'on sait jusqu'ici ne nous semble pas de nature à le faire croire.

Cette assertion étonnera peut-être bien des lecteurs et en scandalisera quelques-uns. Que les uns et les autres veuillent bien examiner les raisons qui l'inspirent!

Ils restent naturellement tout à fait libres d'y contredire.

1. La quatrième partie des *Mémoires d'outre-tombe*, dont M. Champion possède le manuscrit, — nous parlerons de ce manuscrit tout à l'heure, — forme à elle seule, avec des appendices et des fragments, six volumes in-quarto; il est aisé de se rendre compte, en consultant les éditions, que cette partie ne présente pas le quart de l'ouvrage. Donc l'ouvrage entier devait constituer un manuscrit de vingt à vingt-cinq volumes. Il eût été difficile, on en conviendra, de le mettre en passant dans sa poche, et sans que le propriétaire s'aperçût du larcin.

Ce n'est pas un dogme ni une vérité mathématique qu'on entend défendre ici, c'est une simple opinion qu'on expose; et elle vaut ce que valent les arguments dont elle s'autorise.

Je dis donc que lorsqu'on étudie l'hypothèse d'une bienveillante communication du manuscrit, faite par l'auteur, plusieurs considérations se présentent qui y rendent l'esprit peu favorable.

On est gêné tout d'abord par l'importance même de l'ouvrage. Car ce que nous avons dit de l'obstacle insurmontable qu'elle offrait à un larcin, s'applique, dans une certaine mesure, à un emprunt. N'oublions pas que le manuscrit de Sainte-Beuve suit pas à pas celui de Chateaubriand et en résume l'ensemble, autant du moins que vingt-quatre pages peuvent en résumer trois mille. C'est donc son manuscrit *tout entier* que l'auteur aurait dû prêter au critique.

Il n'avait, d'ailleurs, aucune raison d'honorer celui-ci d'une si extraordinaire faveur, plutôt que ceux des autres auditeurs des lectures de l'Abbaye-aux-Bois, qui devaient en parler aussi au public, et surtout que certains privilégiés, traités habituellement par lui avec une particulière bienveillance.

Sainte-Beuve avait trente ans en 1834. Dans cette sorte de cour, qui s'était formée autour de Chateaubriand, il ne comptait point parmi les favoris, même en écartant ceux à qui leur âge et des relations plus anciennes donnaient des droits spéciaux à la confiance du maître.

Celui-ci ayant besoin d'une voix jeune pour faire la lecture des *Mémoires* dans le salon de Mme Récamier, ce n'est pas lui qu'il choisissait et à qui il

confiait son œuvre; c'était Ampère ou Lenormant.

Il est donc certain que s'il avait accordé à Sainte-Beuve la communication de son ouvrage, il ne l'aurait pas refusée aux autres.

Or voit-on d'ici ce manuscrit immense, ces nombreux et gros volumes, se promenant par la ville, du cabinet de l'auteur à celui de Sainte-Beuve, de celui de Sainte-Beuve à celui de Quinet, de celui de Quinet à celui de Lenormant, de Ballanche, d'Ampère, de Léonce de Lavergne, de Jules Janin, de D. Nisard, et je ne nomme pas tous ceux qui, les ayant entendu lire, en rendirent compte dans les journaux, les livres et les revues.

En vérité, est-il un seul des admirateurs de Chateaubriand, comme Sainte-Beuve, est-il même un seul de ses amis, je dis parmi les plus intimes, qui eût osé lui demander un si extraordinaire, un si invraisemblable sacrifice, et croit-on que, si quelqu'un s'en était senti l'audace, Chateaubriand se fût prêté à un jeu indiscret et ridicule, qui l'eût privé, pendant de longs mois, d'un manuscrit très précieux et très secret, qu'il ne voulait être connu du public qu'après sa mort?

Et pourquoi? Pour que de divers côtés, tout à loisir et suivant la fantaisie de chacun, on pût en prendre d'abondantes copies, destinées à être répandues à travers le monde!

En 1826, il avait autorisé Mme Récamier à copier ainsi la partie de l'ouvrage qui regarde sa jeunesse. Il avait voulu donner, et on avait vu, dans cette faveur où il entrait tant de confiance, une preuve éclatante des sentiments qui l'animaient en-

vers une femme distinguée, qui fut la plus grande affection de sa vie, comme la plus noble.

Et nous devrions admettre que, huit ans après, ayant accru son œuvre de parties nombreuses, quelques-unes plus confidentielles, à ses yeux, que toutes les précédentes, il l'ait dispersée aux quatre vents et jetée, en quelque sorte, à toutes les mains qui se tendaient pour la recevoir! Soyons de bonne foi : cela ne paraît pas possible.

L'année même qui précéda les lectures de l'Abbaye-aux-Bois, il écrivait dans ce qu'il appelait alors sa *Préface testamentaire :* « Plusieurs de mes amis m'ont pressé de publier à présent une partie de mon histoire, je n'ai pu me rendre à leur vœu. » Revenant sur ce sujet, treize ans après, en 1846, il disait dans son Avant-Propos :

« On m'a pressé de faire paraître de mon vivant quelques morceaux de ces *Mémoires;* je préfère parler du fond de mon cercueil. »

C'était donc chez lui une idée bien arrêtée; il ne voulait pas que des fragments notables de son œuvre vissent le jour avant sa mort.

Mais s'il l'avait livrée *tout entière,* comme on le prétend, à la discrétion — et l'indiscrétion — des critiques, en les autorisant à y prendre tout ce qu'il leur plairait, et sans même leur défendre de le publier, — car on voit bien qu'ils ont eu le droit de publier ce qu'ils connaissaient puisqu'ils en ont usé, et dès 1834 et 1836, — s'il avait commis cette risible imprudence, il aurait pu considérer la publication comme désormais faite et par les mains d'autrui, en même temps que dans les

pires conditions pour l'honneur de l'ouvrage.

Que les auditeurs de l'Abbaye-aux-Bois en donnassent une rapide analyse, qu'ils reproduisissent même quelques fragments retenus de mémoire, le plaisir d'occuper l'opinion, auquel il n'était pas insensible, ne devait pas entraîner, à ses yeux, l'inconvénient de voir son œuvre éditée par lambeaux. Il savait bien que les morceaux qu'on rapporterait de souvenir ne seraient pas nombreux ni étendus, et que, du reste, ils manqueraient toujours d'autorité.

Mais comme tout changeait, s'il avait abandonné son manuscrit même, son manuscrit tout entier, aux convoitises d'un certain nombre de critiques, sollicités par l'attrait de pages inédites dues à une plume célèbre, et piqués de plus par le secret d'une œuvre qui prétendait au mystère!

On a peine à croire que l'auteur des *Mémoires* se soit rendu coupable de cette naïveté enfantine : elle ferait vraiment peu d'honneur à son bon sens et à la connaissance qu'il avait des hommes.

Il convient de bien remarquer, en outre, que la fameuse page appartenait, d'après Sainte-Beuve, au récit du voyage à Venise et à Prague. Or Chateaubriand entourait ce récit d'un mystère tout particulier. Le critique l'avoue lui-même.

D'autre part, M. D. Nisard raconte que, n'ayant pu assister aux lectures, il fut reçu par l'écrivain dans son cabinet de travail.

« Il eut la bonté, dit-il, de me lire les sommaires des chapitres. » On arrive ainsi au chapitre sur le fameux voyage où il était parlé de la duchesse de

Berry et de la visite au roi Charles X. Aussitôt, continue M. Nisard, « une grosse et sotte interjection me trahit; *du fruit défendu, c'était la partie la plus défendue;* je demandai donc le voyage à Prague. M. de Chateaubriand sourit et me tendant le manuscrit : « On ne montre cela qu'aux hommes comme vous », me dit-il, m'imposant ainsi la discrétion sans me la demander. »

Nisard feuilleta alors ces pages, là même, devant l'auteur, et ce fut tout.

Comment supposer que Sainte-Beuve ait été plus heureux et qu'il soit le seul à qui on ait *tout* livré?

M. E. Faguet nous donne raison à cet égard; il écrit :

« Il semble *démontré* que de la partie des manuscrits où cette page pouvait se trouver (voyage à Venise), Sainte-Beuve n'a jamais eu communication. Cette partie était gardée par Chateaubriand très secrètement, avec un soin jaloux; il ne la communiquait à personne, absolument à personne. Comment Sainte-Beuve a-t-il pu la copier du temps qu'il existait? Comment? *C'est précisément l'impossible.* »

Voilà, croyons-nous, la conclusion à laquelle arrivera tout critique, ami de la vérité, qui ne partant pas de ce point, pour lui arrêté d'avance, que Sainte-Beuve est impeccable, étudiera la question à la lumière des circonstances et d'un cœur désintéressé, sans complaisance comme sans colère, ainsi que disait Tacite, *sine ira et studio.* Et c'est la méthode qu'exige toute recherche, c'est la seule qui mène au vrai.

*
* *

Ajoutons que s'il paraît certain que Sainte-Beuve n'a pas *pu* prendre des copies du manuscrit, plusieurs *faits* confirment ces données du raisonnement et prouvent qu'il n'en a pas pris : il a analysé et cité d'après les souvenirs des lectures qu'il entendait, peut-être aussi à l'aide de notes furtives crayonnées en même temps. Rien de plus, et cela ne suffit pas naturellement pour assurer l'authenticité des passages rapportés ainsi de mémoire.

Un aveu qui surprendra peut-être un peu ses défenseurs, c'est que cette impression a été confirmée, dans notre esprit, par l'étude même du manuscrit intime dont ils publient le fac-similé.

A lire de près ces deux pages, une fois qu'on les a déchiffrées, on reconnaît un *auditeur* intelligent qui résume ce qu'on a lu devant lui, qui reproduit, pour les conserver, les phrases ou les expressions qui l'ont particulièrement frappé et qu'il a sans doute notées au passage. On n'y voit pas un *lecteur,* qui a sous les yeux l'ouvrage dont il fait l'analyse et dont il prend des extraits.

Ainsi, parlant du lieu où se trouvait la cour de Charles X, à ce moment du récit dans les *Mémoires,* Sainte-Beuve écrit *Buzchtirhad.* Or ce n'est pas l'orthographe de Chateaubriand. S'il avait lu ce mot dans le manuscrit, le critique aurait écrit naturellement, comme le manuscrit même : *Butschirad.*

Mais il y a d'autres observations intéressantes

qui s'imposent. On lit, par exemple, dans les notes manuscrites de Sainte-Beuve :

« Il (Chateaubriand) écrit un nom sur le sable, ce n'est qu'au seizième déroulement qu'elles l'ont emporté lentement et lettre à lettre, je *sentis* qu'elles effaçaient ma vie. »

Le texte des éditions ne donne pas ce morceau, supprimé comme tout le chapitre intitulé « Rêverie », auquel il appartient. Mais il est dans le manuscrit que nous avons pu consulter; le voici :

« J'ai écrit un nom, tout près du réseau d'écume où la dernière onde vient mourir; les lames successives ont attaqué lentement le nom consolateur. Ce n'est qu'au seizième déroulement qu'elles l'ont emporté lettre à lettre et comme à regret : je *sentais* qu'elles effaçaient ma vie. »

Il serait bien étonnant que le critique n'eût pas simplement reproduit ce court passage, s'il l'avait eu sous les yeux, au lieu d'en donner une informe analyse, qui est d'ailleurs presque aussi longue.

De plus, ce pronom « elles » qui ne rappelle aucun substantif dans le résumé, ce mot « lentement » transporté d'une phrase à l'autre, ce changement léger dans le temps du verbe « sentir », tout dévoile l'homme qui consigne des souvenirs ou transcrit des notes prises en écoutant.

Remarquez aussi ces lignes caractéristiques, relevées encore dans les deux pages qu'on nous présente :

« Phrase *quelque part,* en parlant de René : « Quand je peignis René, j'aurais dû demander à ses plaisirs le secret de son ennui. »

— Quoi! vous dites *quelque part?* Mais si vous preniez le mot cité dans le texte même de l'ouvrage auquel il appartient, en le copiant vous verriez nécessairement et du même regard l'endroit précis où il se trouve. La mémoire peut hésiter, l'œil n'hésite pas.

Vous reproduisez un peu plus haut ce petit paragraphe, maintenant bien connu : « Quand les semences de la religion germèrent la première fois dans mon âme, je m'épanouissais comme une terre vierge, etc. », et vous le faites précéder de ces deux lignes d'introduction : « Jour de Saint-François en voyage; époque annuelle d'examen de conscience. »

Je remarque d'abord, — sans y insister, — que le début de votre citation n'est pas conforme à la phrase publiée; je sais bien que Chateaubriand a pu se corriger depuis, mais enfin rien ne le prouve. Toujours est-il que le passage commence ainsi dans l'ouvrage : « Quand les premières semences de la religion germèrent dans mon âme, etc. »

Mais une observation beaucoup plus significative, c'est que, d'après vous, Chateaubriand a tracé cette brève esquisse de son âme le jour de la Saint-François, qui était le jour de sa fête. Or, il est absolument sûr que le morceau a été écrit le 2 juin 1833; le chapitre auquel il appartient est exactement daté, comme ceux qui le précèdent et comme ceux qui le suivent; car il fait partie d'un journal de voyage que le voyageur tient avec régularité. D'autre part, la fête de Saint-François est le 4 octobre. L'erreur est donc certaine, formelle, évidente.

Ce qui la fait mieux ressortir encore, c'est que

Chateaubriand a écrit, en effet, le 4 octobre 1833, que la Saint-François était pour lui, tous les ans, un jour d'examen de conscience. Mais ce retour sur l'histoire religieuse de sa vie vient bien plus tôt, on l'a vu. Les deux pages sont même séparées, dans les *Mémoires,* par de très nombreux feuillets.

Il saute aux yeux que les deux souvenirs se sont mêlés et confondus dans l'esprit de Sainte-Beuve.

Or si la confusion paraît naturelle chez un homme qui, durant une longue lecture, préoccupé sans doute de noter les phrases mêmes, aura négligé de marquer en même temps le jour où elles furent écrites, de la part d'un critique qui aurait eu le manuscrit sous les yeux, elle est inexplicable, invraisemblable, disons le mot, absolument impossible.

*
* *

On pourrait faire des remarques analogues, à propos du long passage sur l'*Avenir du monde* que Sainte-Beuve publia à la suite de son article du 15 avril 1834 dans la *Revue des Deux Mondes.*

Je sais bien que les raisons, qui défendent d'admettre une communication du morceau confidentiel sur le voyage à Jérusalem, ne valent pas pour celui-ci : de celui-ci on peut dire et croire qu'il n'y aurait eu rien d'impossible à ce que l'écrivain en fît faire une copie pour les critiques... et le public. Mais pourtant, lorsque l'on compare ces six pages avec les pages nombreuses qui servent de conclusion aux *Mémoires d'outre-tombe,* on a le sentiment que le jeune critique écrit de souvenir. Les idées sont les

mêmes, mais combien plus développées dans l'ouvrage de Chateaubriand et avec quelle autre forme!

Nous avons relevé une à une toutes les expressions identiques que les deux textes présentent. Il y en a un très petit nombre. Et le plus souvent l'auteur est bien loin de gagner au style qu'on lui prête. Il écrit par exemple : « Les courtes et petites exceptions des républiques grecque, carthaginoise, romaine, avec des esclaves, n'empêchaient pas, dans l'antiquité, l'état monarchique d'être l'état normal sur le globe. »

Écoutez maintenant ce que Sainte-Beuve lui fait dire : « Les courtes et petites exceptions des républiques grecque, carthaginoise, romaine, *n'altèrent pas le fait politique général de l'antiquité, à savoir l'état monarchique normal de la société sur le globe.* »

Ceux qui ont pratiqué Chateaubriand conviendront aisément sans doute qu'il n'a jamais parlé un tel charabia. Sainte-Beuve ne s'est pas mis en frais pour suppléer aux lacunes de sa mémoire.

Rapprochez encore ces deux phrases :

« Un état politique, dit Chateaubriand, où des individus ont *des* millions de revenus, tandis que d'autres individus meurent de faim, peut-il subsister quand la religion n'est plus là, avec ses espérances hors de ce monde, pour en expliquer le sacrifice? »

Voici, d'autre part, le texte de Sainte-Beuve :

« Une société où des individus ont *deux* millions de revenus, tandis que d'autres sont réduits à remplir leurs bouges de monceaux de pourriture, pour y

ramasser des vers, vers qui, vendus aux pêcheurs, sont le seul moyen d'existence de ces familles, elles-mêmes autochtones du fumier, une telle société peut-elle demeurer stationnaire sur de tels fondements au milieu des progrès des idées? »

N'oublions pas une observation qui a son importance : au moment où Chateaubriand compose les pages sur l'avenir et où Sainte-Beuve s'en fait l'éditeur responsable, le premier a toute la délicatesse de son goût, qui subira bientôt des atteintes au lieu de lui permettre de se corriger en devenant meilleur ; le second n'a pas encore purifié le sien. Si l'on s'explique chez celui-ci la phrase qu'il rapporte, on ne se l'expliquerait pas du tout chez celui-là.

Notons encore que lorsque Chateaubriand parle de ceux qui ont *des* millions de revenus, Sainte-Beuve lui fait dire *deux* millions. Cette méprise nous paraît caractéristique : comme elle provient d'une certaine similitude des sons, elle ne peut être attribuée qu'à l'oreille; les yeux ne l'auraient pas commise. Sainte-Beuve a mal entendu, voilà tout! Son cahier est donc l'œuvre d'un auditeur; encore une fois ce n'est pas l'œuvre d'un copiste.

*
* *

Veut-on d'ailleurs une preuve décisive qu'il ne reculait pas devant la tâche périlleuse d'essayer de reproduire, et dans les termes mêmes, des morceaux étendus, qu'il n'avait fait qu'entendre?

Qu'on ouvre *Chateaubriand et son groupe*, au tome II, page 393-394!

On trouvera là un passage attribué à Chateaubriand, touchant ses croyances, et qui a exactement la longueur de celui que nous discutons.

Or Sainte-Beuve a-t-il *copié* cette déclaration sur un texte?

Non, évidemment, puisqu'elle n'a jamais été écrite. Il l'a recueillie, dit-il, dans le salon de Mme Récamier, de la bouche même de l'écrivain, qui l'a faite en sa présence.

Cela lui a suffi pour qu'il se risquât à rapporter, de mémoire, non seulement l'idée mais les expressions. Car tout le morceau est placé entre guillemets, comme la page sur le voyage à Jérusalem.

Assurément, une citation, faite ainsi de souvenir, ne peut pas être absolument exacte et vraiment authentique.

Mais on voit que Sainte-Beuve s'en inquiète peu. Nous saisissons là sur le fait — un fait certain, indiscutable — la manière dont il croyait pouvoir procéder dans ses citations, et les exigences restreintes qu'il y apportait.

Il se sera conduit pour la page contestée des *Mémoires*, comme pour la confidence de Chateaubriand sur sa foi : il aura pensé pouvoir la reproduire au petit bonheur, s'il l'a seulement entendu lire.

*
* *

Au reste, pourquoi tant raisonner pour établir un fait qu'il paraît avouer lui-même? Et l'aveu est assez explicite. On le trouve à cet endroit des *Cri-*

tiques et portraits, où l'auteur cite pour la première fois, — en 1836, — le morceau célèbre dont nous nous occupons.

Il parle là des *Mémoires*, et particulièrement des pages voluptueusement mélancoliques qu'on y rencontre, sans oublier celle qu'il va transcrire, comme le fait remarquer M. Troubat, et il ajoute :

« Quand *j'entendais lire* ces obscurs et murmurants passages, il me semblait sentir un parfum profond, comme d'un oranger voilé. »

Le mot est clair, catégorique, et peut-être décisif, si l'on considère qu'il concorde exactement avec les conclusions, auxquelles nous sommes arrivés par d'autres voies.

Je sais bien qu'au bas de la partie du manuscrit qu'elle place sous les yeux de ses lecteurs, la *Revue bleue* imprime : « Fac-similé des pages 21 et 22 des notes prises par Sainte-Beuve *sur le manuscrit des Mémoires d'outre-tombe,* en 1834. » Mais c'est une distraction, dont il convient de n'être pas dupe. Sainte-Beuve n'a jamais dit ce que ses éditeurs voudraient lui faire dire. Il a écrit seulement, en tête de son cahier : *Notes sur les Mémoires de Chateaubriand;* ce qui est, à coup sûr, bien différent. Le rédacteur de la *Revue bleue* n'aura, sans doute, aucune peine à en convenir.

Cela n'empêche pas, d'ailleurs, que, dans les occasions où il s'adresse au public (le cahier de notes n'était que pour lui), le critique ne donne les passages, empruntés à son manuscrit, comme le texte même des *Mémoires*.

Mais c'est là justement qu'est le problème.

S'il est vrai, ainsi que nous croyons l'avoir montré et comme il paraît jusqu'ici incontestable, qu'il n'a pas pu avoir et qu'il n'a pas eu le manuscrit des *Mémoires* sous les yeux, on est bien obligé d'admettre que ses assertions ne sauraient être prises à la lettre : les citations qu'il fait ne peuvent être authentiques, sauf quand il s'agit de la première partie de l'ouvrage, déjà copiée par Mme Récamier en 1826, ou de morceaux très courts, ou enfin de quelques autres endroits rares, —si même il en est, — que l'écrivain aurait voulu faire parvenir dès lors au public. Et le passage qui nous intéresse n'est assurément pas de ceux-là.

Il s'ensuit qu'on a le droit de conclure, jusqu'à ce qu'il ait été apporté des preuves nouvelles et solides contre cette conséquence logique, que ce passage n'a *pu* être reproduit avec fidélité; que, dès lors, il n'est sûrement pas exact; ou qu'en d'autres termes, — car c'est tout un, — il manque d'authenticité.

*
* *

C'est une conclusion qui blesse quelques esprits et qui soulève, je le sais, un certain nombre d'objections.

Je n'ai pas l'intention de les dissimuler.

Ceci doit être une discussion loyale, d'autant plus qu'il en peut sortir des conséquences assez graves pour la réputation d'un critique éminent, dont la bonne foi et la vigilance étaient restées jusqu'ici au-dessus de tout soupçon.

Il est donc juste que, d'un côté comme de l'autre,

on ne cache rien au lecteur. Le lecteur pourra ainsi se prononcer, sans surprise et à bon escient, sur les opinions qui lui sont présentées : il en verra la fausseté ou l'exagération, si elles sont fausses ou exagérées.

Donc ceux qui croient à la parfaite loyauté littéraire de Sainte-Beuve et au soin qu'il aurait pris de citer toujours avec exactitude, opposent quelques difficultés à la thèse que nous venons d'établir.

Mais, — notons-le avant tout examen, — ils semblent oublier ce principe inattaquable, que des difficultés ne sauraient prévaloir contre des preuves : une fois démontré, un fait s'impose à l'adhésion de l'esprit, si embarrassante qu'en paraisse l'explication.

Entrons néanmoins dans le débat.

*
* *

On peut d'abord trouver étrange que Sainte-Beuve ait publié le passage en question, s'il n'est pas exact, dès 1836, lorsque Chateaubriand pouvait le lire.

Mais l'étonnement s'atténue quand on songe que, fervent admirateur du grand écrivain, l'auteur de la citation n'avait alors certainement aucune pensée désobligeante ; ce n'est que plus tard qu'il a abusé de cette page contre Chateaubriand.

Ce qui serait bien plus difficile à comprendre, ce qui demeurerait même vraiment inexplicable, il faut le répéter, c'est que Chateaubriand lui eût communiqué son manuscrit, en lui permettant de

jeter dans la circulation les pages qui en restaient, à ses yeux, les plus secrètes, des récits intimes empruntés à ce voyage à Venise, qui « du fruit défendu, comme disait Nisard, était la partie la plus défendue ».

Qu'est-ce donc, si l'on admet une communication coupable, due à la trahison d'un secrétaire, qui se serait laissé corrompre? Dans ce cas, je l'ai dit, ce n'est plus de l'audace qu'il aurait fallu à Sainte-Beuve pour livrer alors la page au public, c'est du cynisme.

La difficulté existe donc dans toute hypothèse, quelle qu'elle soit, et elle est bien moindre dans celle que nous défendons que dans aucune autre.

On s'en rendra compte mieux encore si l'on veut bien réfléchir à ce que nous avons fait remarquer plus haut, en passant. C'est justement parce que les auditeurs de l'Abbaye-aux-Bois, citant de souvenir, n'étaient pas en état de citer d'une manière authentique, ni d'ailleurs avec abondance, que l'auteur des *Mémoires* pouvait leur donner la liberté d'en parler à leur aise, sans inconvénient pour le secret de son œuvre, tel qu'il l'entendait.

Ajoutons qu'il n'a jamais protesté publiquement contre ce qu'on lui faisait dire, même quand il pensait ne l'avoir pas dit. En 1846, calomnié dans le *National*, à propos d'un traité conclu à Vérone, il ne voulut pas intervenir pour rétablir la vérité, malgré les plus amicales instances de M. de Marcellus.

Plusieurs années auparavant, dans un article sur Mme de Rémusat, Sainte-Beuve lui-même avait

reproduit une page de lui, qui remontait, paraît-il, à 1813, et qu'il jugea apocryphe, persuadé qu'il ne l'avait jamais écrite.

Quoique cette publication lui fût très désagréable, — c'est l'éditeur même qui l'affirme, — il ne crut pas devoir protester, pas même auprès de celui-ci. Il se contenta de se plaindre, dans l'intimité, à son amie de l'Abbaye-aux-Bois, que Sainte-Beuve lui attribuât un fragment qui ne sortait pas de sa plume. Ce que d'ailleurs nous n'aurions sans doute jamais su, si le malin critique, sûr de son fait, car il avait relevé la page et la signature sur l'album de Mme de Rémusat, ne s'était trouvé nullement gêné pour nous l'apprendre.

Comme donc il avait inséré, dans la *Revue des Deux Mondes,* en 1834, le très long morceau sur l'*Avenir*, sans que l'auteur lui reprochât de lui avoir prêté son style, ainsi qu'il semble l'avoir fait, il publia deux ans plus tard, sans plus de façons de son côté ni de protestations publiques de l'autre, le paragraphe beaucoup plus court sur le voyage « au tombeau du Sauveur » ?

Et il ne l'aurait pas osé, redisons-le bien, s'il en avait dû la connaissance à une communication bienveillante, laquelle eût imposé nécessairement le secret sur la partie du livre qui « du fruit défendu était la plus défendue », car la publication aurait constitué un abus de confiance, et pris l'air d'une trahison.

*
* *

« Mais le style? dit-on. Ne trahit-il pas avec évidence la main qui a écrit *Atala* et l'*Itinéraire?* La plume de Sainte-Beuve n'eût pas été capable d'un tour si poétique et si mélodieux. »

Voilà ce dont il ne faudrait pas jurer, du moins si l'on voulait se conduire en sage!

Remarquez d'ailleurs la diversité des opinions! Tandis qu'un homme de goût, très cultivé et très pénétrant, est persuadé qu'une page si belle dépasse le talent de Sainte-Beuve, un autre nous affirme, et avec vigueur, que l'auteur de *Volupté* lui paraît apte à l'écrire.

Et il est bien vrai qu'une plume habile peut aller loin dans la ressemblance du pastiche, même, — que dis-je? — surtout quand l'auteur imité a une manière, des habitudes et des expressions fortement caractéristiques.

Un académicien bien connu m'a raconté un jour qu'il fréquentait beaucoup Barbey d'Aurevilly, dans sa jeunesse, en compagnie d'un de ses amis, aujourd'hui hardi et vigoureux poète, quoiqu'il ne soit pas l'un des Quarante.

On sait peut-être que Barbey d'Aurevilly avait, si je puis dire, la spécialité de certaines anecdotes qui, pour le fond et la forme, lui étaient tout à fait particulières et portaient sa marque.

Piqués au jeu, il paraît que les deux jeunes gens se mirent à imiter le maître. Leurs petits récits coururent sous son nom, « et je crois bien, ajoutait le disciple devenu maître à son tour, et je crois bien

que beaucoup s'y sont trompés avec assurance, y compris peut-être nous-mêmes, après quelque temps d'oubli ».

Ce qui a paru à bien des hommes cultivés le plus caractéristique de la manière de Barbey d'Aurevilly, qui sait si ce n'est pas précisément ce qui appartenait à ses spirituels imitateurs?

Est-ce que l'on connaît quelques poésies de l'antiquité qui révèlent mieux le genre et le tour d'Anacréon, que les *Anacréontiques*..., qui ne sont pas d'Anacréon?

Sans en dire autant d'un grand poète de notre siècle, on peut affirmer que certains imitateurs ont exprimé exactement les traits distinctifs du modèle. M. Jules Lemaître avoue s'y être mépris lui-même, à l'égard de M. Albert Sorel.

« M. Albert Sorel, dit-il, a fait des suites de vers considérables, qui pourraient, à la rigueur, être de Victor Hugo, et où, seule, quelque bizarrerie trop forte, ou mieux, quelque faiblesse de rime et quelque essoufflement laissent deviner le jeu sacrilège. Et, d'autre part, je me souviens d'avoir perdu des sommes en pariant, après un peu d'hésitation, que des vers de *la Légende,* qu'on m'avait cités, étaient de M. Sorel... Et cela ne prouve pas précisément que les bons lettrés qui se livrent à ces exercices aient le génie de Victor Hugo. Il est même certain que ce qu'il peut y avoir de beauté dans leurs parodies (et il s'en trouve quelquefois) appartient de droit au grand poète parodié [1]. »

1. *Les Contemporains,* 4e série, *Victor Hugo,* 10e édition, p. 122-123.

Une telle méprise est remarquable de la part d'un esprit à la fois si expérimenté et si fin. Mais voici qu'il l'est plus encore, sans doute.

Dans les dernières années de Victor Hugo, il parut, à son insu, en Belgique si je ne me trompe, un petit volume de vers inédits qui portaient sa signature. C'étaient des pièces lyriques ou élégiaques, auxquelles se trouvait mêlé un sonnet. Les amis du poète lui apportèrent l'ouvrage. Il le parcourut avec étonnement et n'eut aucune peine à s'y reconnaître. Mais où le malhonnête éditeur avait-il pu se procurer ces œuvres?

« Quant aux vers lyriques, dit-il, j'en ai tant fait dans ma vie, queje ne suis pas trop surpris qu'il s'en promène à travers le monde dont je ne me souviens pas d'être le père. Mais le sonnet! Comment a-t-on pu mettre la main sur le sonnet? Je n'ai fait qu'une pièce de ce genre dans ma vie, une pièce que j'ai adressée à une dame, et c'est justement celle-là! »

Or on sut, quelque temps après, que le sonnet et le reste provenaient de la fabrication de l'éditeur. C'étaient des pastiches, et Victor Hugo s'y était pris tout le premier! Il avait cru retrouver son propre style dans le style d'autrui.

C'est qu'on est, en effet, bien excusable de s'y tromper, surtout quand l'imitateur, d'ailleurs homme de talent, connaît bien l'état d'esprit, le tour et les habitudes littéraires de l'écrivain original, à plus forte raison s'il peut lui emprunter quelques phrases ou des expressions significatives, au milieu desquelles les siennes se glissent discrètement et demeurent confondues.

Rappelez-vous l'art des panoramas, devenu aujourd'hui si fort à la mode : ces pierres éparses, ces branches d'arbre jetées sur le sol devant vous, tous ces objets naturels, qui conduisent l'œil jusqu'à la toile, contribuent à donner à tout le tableau l'air même de la réalité.

Voilà sans doute les pastiches les plus commodes et les plus sûrs!

Supposé — car ceci n'est qu'une hypothèse — que Sainte-Beuve eût voulu en tenter un de ce genre à l'égard de Chateaubriand, assurément il avait l'esprit assez souple et la plume assez habile pour y réussir.

Faudrait-il pour cela lui reconnaître le talent même de l'auteur des *Mémoires?* La réponse est dans la page de M. Jules Lemaître, que nous citions il n'y a qu'un instant : « Cela ne prouve pas précisément que les bons lettrés qui se livrent à ces exercices aient le génie de » leur modèle. « Il est même certain que ce qu'il peut y avoir de beauté dans leurs » imitations « (et il s'en trouve quelquefois) appartient de droit » au grand écrivain qu'ils ont imité.

*
* *

Mais ce jeu indiscret et perfide, — du moins quand on ne le donne pas comme un jeu, — n'est-il pas opposé aux habitudes bien connues d'un critique supérieur, dont on ne saurait mettre en doute la scrupuleuse loyauté?

Voilà le mot le plus commun, le refrain le plus

chanté, celui que les défenseurs de Sainte-Beuve répètent en chœur, avec une religion indignée, et en repoussant la discussion comme une sorte de blasphème!

J'ignore si tous les dévots de ce nouveau culte croient à la perfection infinie de Dieu. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils croient fermement à celle de Sainte-Beuve, et de la foi la plus rare, parmi les hommes cultivés, celle qui ne consent pas même à réfuter les raisons des profanes, autrement qu'en s'affirmant elle-même, la foi la plus tranquille, la plus sereine, la plus simple, la plus candide, la plus ingénue, la plus naïve : la foi du charbonnier!

Vous admettez la probité littéraire d'un écrivain que vous aimez. C'est votre droit; mais c'est aussi celui des autres de signaler les faits qui y portent atteinte, s'il paraît y en avoir, et vous manquez aux règles les plus élémentaires de la critique, en combattant des preuves au nom d'un sentiment.

Est-il d'ailleurs tellement sûr que Sainte-Beuve n'ait jamais prêté son style à autrui, en oubliant d'en prévenir?

M. Charles Maurras — et c'est un ami, car il excuse — prétend au contraire qu'il était plutôt coutumier de cette sorte de « supercherie ».

C'est trop dire, du moins à ma connaissance. Mais il reste bien vrai que Sainte-Beuve n'a pas, à cet égard, de scrupules extrêmes. Assez souvent, par exemple, il donne pour la réflexion d'un écrivain, dont il s'abstient d'indiquer le nom, une pensée qui est évidemment la sienne, dans la forme comme dans le fond.

Ainsi, à propos de certains esprits modernes, qui restent fermés à l'intelligence de l'antiquité, il dira : « Un moraliste à la façon de Nicolle les a très bien définis en ces mots... » Suit la définition, qui est assez longue [1].

*
* *

Il ne craint pas même d'aller un peu plus loin.

En 1845, dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 mars, il écrivit un article sur Louise Labé, cette femme poète du seizième siècle, qui n'aima pas seulement les vers, si l'on en croit les méchancetés de la chronique. Elle avait épousé, on le sait, un riche marchand cordier. Sainte-Beuve disait donc :

« La Monnoye cite sur Louise Labé un petit distique et un quatrain, qu'on ne trouve point, dit-il, dans la guirlande de vers à sa louange ; je le crois bien, car ces petits vers salaces ont tout l'air d'être de la façon du malin commentateur lui-même. Nous pourrions faire comme lui et nous égayer sans peine aux dépens de la belle Louise. »

Mais en galant homme le critique renonce à user de son imagination et se contente de puiser dans sa mémoire :

1. Dans la brochure qu'il a publiée contre l'opinion défendue ici, M. Michaut convient de la justesse de cette observation. Il écrit : « Cela est vrai ; et même « assez souvent » me paraît trop faible ; il faudrait dire « très souvent » ; c'est un des procédés les plus caractéristiques de Sainte-Beuve. Il aime à mettre dans une bouche anonyme les réflexions trop hardies, les malices trop fortes, les insinuations trop délicates. » (*Chateaubriand et Sainte-Beuve*, Fribourg, 1900, p. 10).

« Nous croyons même savoir une petite épigramme qui ne se trouve pas non plus dans le recueil des vers imprimés en son honneur, et que la Monnoye, qui donnait dans l'inédit, *a, je ne sais pourquoi, négligée*. La voici. »

Vient alors un huitain de vers décasyllabiques, où il est raconté que l'Amour, ayant pénétré dans le magasin de « la belle Cordière »,

Choisit la corde et n'y mit que les traits.

Plus tard, en 1869, dans le tome V des *Portraits contemporains*, Sainte-Beuve ajouta cette note : « Depuis la publication de cet article, j'ai dû la petite communication suivante à l'obligeance de M. Péricaud :

« Il existe dans une bibliothèque peu connue un « exemplaire des vers de Louise Labé... On y cher- « cherait vainement le huitain cité par M. Sainte- « Beuve; mais on y trouve, écrites sur le feuillet de « garde, les deux petites pièces que voici. »

Ce sont deux pièces de vers latins, dont celle qui se rapproche le plus du huitain précédent raconte que l'Amour, étant venu dans le magasin du cordier, mit le feu aux étoupes, et tout brûla, y compris le cœur de la dame.

Il est clair, n'est-ce pas, que toute cette petite histoire est arrangée à plaisir. Sainte-Beuve avait lu, dès 1845, et non pas seulement, comme il le dit, *après* « la publication » de son article, les vers latins qu'il a reproduits plus tard. L'une des épigrammes lui inspira l'idée de faire la sienne, qui

n'est pas du tout une traduction, qui est bien de lui, malgré le tour antique qu'il lui prête et l'air qu'il se donne de l'emprunter à une source, où La Monnoye oublia de puiser, *il ne sait pourquoi.*

Ne voyez-vous pas, dira-t-on, qu'il parle en souriant à demi?

En effet, il me semble voir et comprendre son demi-sourire, mais c'est grâce à la lumière qui vient de la note, ajoutée vingt-cinq ans plus tard. Supprimez cette note, faites mourir l'auteur un an plus tôt, — car il est mort l'année même où la note a paru, — et je croirai certainement que la citation est authentique, comme on a dû le croire pendant un quart de siècle. Or en réalité elle n'est qu'un jeu, où s'est complu et exercé le malin esprit du critique.

*
* *

Il y a d'ailleurs des exemples, que n'éclaire pas le moindre sourire, où le lecteur n'est mis en garde, ni peu ni prou, contre la feinte.

En 1836, le fils du critique anglais Hazlitt publia ses *Restes littéraires.* La même année, Sainte-Beuve faisait paraître le deuxième volume de ses *Critiques et portraits,* et l'on pouvait y lire (p. 370) :

SONNET D'HAZLITT

Oh! ne me blâmez pas de ma critique active!
Tout lendemain d'article emporté vaillamment
A pour moi son réveil matinal et charmant,
Tant la pensée afflue et tant l'image arrive!

Au clairon de la veille, à ce premier *qui-vive*,
Maint beau rêve lointain, et sans cela dormant,
S'arme, accourt, mais trop tard, et voit l'endroit fumant,
Et se met avec l'aube à chanter sur la rive.

Après les lents écrits, après les longs combats,
A-t-on si fol essor, si joyeuses recrues,
Tant d'oiseaux babillards panachés en soldats?

Le *steam-boat* a passé; les vagues accourues,
Se dressant comme au bruit de flottes apparues,
S'ébattent à grand aise et rêvent d'*Armadas*.

C'est donc ainsi que parlait le critique Hazlitt dans sa langue!

Tout lecteur aura cru, sans doute, avoir sous les yeux un des *Restes littéraires*, que la piété filiale venait d'exhumer. Le sonnet n'est, d'ailleurs, ni précédé ni suivi d'aucun commentaire, d'aucune réflexion, d'aucun mot.

Eh bien, que penseriez-vous si jamais Hazlitt n'avait écrit un vers de cette pièce, si elle était tout entière de Sainte-Beuve pour le fond comme pour la forme, si celui-ci, enfin, avait emprunté le nom de celui-là et mis au compte d'autrui ses pensées comme ses expressions?

Vous vous récriez, vous dites : « Cela n'est pas possible! »

Nous en reparlerons tout à l'heure. En attendant, voici, dans le même volume, et tout à côté des vers attribués à l'auteur anglais, une page de prose — sur la critique toujours :

« Moi, disait Diderot, mon métier est celui de critique, métier comme celui d'homme d'affaires, d'avoué, d'avocat consultant et plaidant, de méde-

cin. J'ai des clients dont je suis les affaires, les tableaux, les livres : il me vient plus d'affaires que je n'en puis plaider. Je fais mon métier avec conscience, avec goût même ; mais il y a des moments où les tracas de cette boutique me font regretter, comme le barreau à Cicéron, le loisir des Muses et les entretiens d'amis à Tusculum. Sedaine me disait hier : « Oui, mais votre métier, « vous le faites avec sensibilité ; vous y mêlez votre « âme. » Je ne nie pas que le métier ne gagne à cela, mais moi, j'y perds. Vous autres, poètes, vous employez votre sensibilité à faire l'amour, à créer des êtres. Moi, critique, qui la fourre dans mes jugements et sentences, je fais comme un pauvre chirurgien qui soigne ses malades, panse, saigne et tranche avec une sensibilité qui s'y dépense douloureusement. Je soigne les enfants des autres et je n'en fais pas. »

Voilà qui est formel, catégorique : vous venez de lire une page de Diderot ; vous avez même retrouvé, sans doute, certaines expressions de l'écrivain ; cette sensibilité, par exemple, qu'il « fourre » dans ses jugements, vous a peut-être rappelé un passage de ses *Salons* où il a écrit : « Ce peintre n'a que deux ou trois têtes qu'il roule dans la sienne et qu'il *fourre* partout. » L'affaire est donc hors de doute : vous avez devant vous un fragment de Diderot.

Eh bien, non, c'est un fragment de Sainte-Beuve, tout entier de sa pensée et de sa main, — *comme le sonnet d'Hazlitt.*

L'assertion est pour étonner, j'en conviens ; elle

a besoin d'être fortement appuyée. Voici donc ma preuve : je n'en ai qu'une, mais elle est de premier ordre; c'est l'aveu même de l'intéressé, oh! un aveu tardif, extrême, un aveu fait à la veille de la mort.

Lisez plutôt : c'est dans les *Portraits contemporains,* édition 1869-1871 (t. II, p. 515). L'auteur vient de reproduire le fameux passage : « Moi, disait Diderot, etc. » Il écrit à la suite : *Sonnet d'Hazlitt,* et renvoie alors à la note que voici :

« Je crois bien que ce sonnet, attribué à Hazlitt, comme le propos précédent de Diderot, n'a été pour moi qu'une manière indirecte d'exprimer, *sous le couvert d'un nom autorisé, mes propres sentiments* de critique. J'ai voulu surtout, dans le sonnet *dit d'Hazlitt,* rendre l'espèce d'entrain qui accompagne et suit ces fréquents articles improvisés de verve et lancés à toute vapeur, » etc.

*
* *

Veut-on un autre exemple?

En 1855 parurent les *Portraits contemporains.* Or, dans le tome I (p. 345), au cours d'un article sur Alfred de Vigny, l'auteur écrivait :

« On peut dire encore de la manière et du ton du poète ce que Reynolds a écrit de certains peintres :

« J'ai rencontré une fois N... depuis votre départ;
« j'ai bien reconnu cette conversation que vous
« m'indiquiez, toute fine et pointillée; tout parle en
« lui quand il vous décrit quelque objet : son geste,
« son ongle élégant, sa paupière soyeuse qui se

« plisse, sa lèvre discrète qui sourit en s'amincis-
« sant. Chaque mot est un trait qui s'ajoute au
« précédent, et cela ne cesse pas jusqu'à ce qu'il
« ait fini. Ainsi de ses œuvres. Ce sont, vous le
« dites bien, des miniatures, — des miniatures par
« un grand peintre, et qui pourtant ne fera peut-être
« jamais que des miniatures. D'où vient cela?
« Comment ce qui en lui est orage et spectacle
« grandiose, va-t-il ainsi s'adoucissant, s'estom-
« pant, se glaçant à l'extérieur? Pourquoi l'éclair
« même a-t-il un vernis? »

Ainsi vous venez de lire, enfermée dans ces guillemets, une page du peintre anglais Reynolds?

Si vous le croyez sur la foi de celui qui prétend la transcrire, naïf lecteur, vous êtes dans une erreur profonde : vous avez lu tout simplement une page de Sainte-Beuve.

Quatorze ans, en effet, après que ces lignes eurent paru, en les réimprimant dans l'édition des *Portraits contemporains* (1869, pages 77-78), l'écrivain les faisait suivre de cet aveu :

« Cette *prétendue* citation de Reynolds n'était qu'une manière d'insinuer mes critiques. »

Est-ce clair? L'hésitation est-elle possible? Qui donc doutera? qui pourra douter? C'est l'auteur même qui reconnaît sa faute, mais non point comme une faute; observons-le bien, car c'est un point important. Il lui semble n'avoir rien fait là que de régulier : il trouve son cas très naturel.

*
* *

Qui sait si, de 1836 à 1869, — plusieurs des pages diverses qu'on vient de lire ont été rééditées sans note en 1841, — aucun écrivain ne s'est avisé de citer à son tour les prétendus fragments d'Hazlitt, de Diderot ou de Reynolds, sur la foi de Sainte-Beuve et en prenant le texte dans son livre? On les aurait reproduits sans aucun doute avec la même confiance et aussi souvent que la page des *Mémoires d'outre-tombe,* s'ils avaient présenté autant d'intérêt.

Supposez, comme on l'a dit plus haut, que l'illustre critique fût mort en 1868 au lieu de mourir en 1869, on continuerait à tenir ces morceaux pour authentiques, jusqu'au jour, peut-être lointain, où un hasard heureux éveillerait les soupçons et mettrait sur les traces de la « supercherie ».

Admettez, au contraire, qu'il ait vécu quelques années encore, qui dira s'il n'aurait pas fait pour le passage de Chateaubriand, dans une certaine mesure, ce qu'il a fait pour ceux des autres?

On ne peut nier du moins que ses habitudes ne permettent de poser la question.

Je me souviens d'avoir lu, dans divers journaux, une page mystique qu'ils citaient avec admiration et qu'ils empruntaient, disaient-ils, à Sainte-Beuve, lequel la donne, je ne sais où, comme une traduction d'un texte espagnol de sainte Thérèse. Elle débute ainsi :

« Est-ce que tu crois, toi éternellement vivant,

que je t'aime à cause des récompenses futures promises dans ton royaume, pour les palmes, les harpes, les merveilles, les délices espérées de ton ciel. »

Plus loin, la sainte parle de ses méditations de la nuit, où elle voit « le corps blanc » de Jésus se détachant sur « l'obscurité sépulcrale » de sa cellule.

Bref, c'est une page éloquente, lyrique, d'un mysticisme ardent, exalté.

Mais elle n'est certainement pas de sainte Thérèse.

Sainte Thérèse a le ton plus simple, plus humble, beaucoup moins romantique, et c'est d'ailleurs en vain que j'ai cherché ces lignes enflammées dans son œuvre : *elles n'y sont pas.*

Sainte-Beuve, qui prétend les traduire, en réalité les invente. Il a lu un sonnet, attribué — faussement d'ailleurs — à la célèbre carmélite; il en a pris l'idée générale, et à peu près le début; tout le reste est de lui seul.

Son imagination aime donc à travailler, en tout genre, sous le nom d'autrui; volontiers il prête son style. Qu'il nomme ou qu'il ne nomme pas, qu'il cite un anonyme ou un écrivain connu, Diderot, Hazlitt, Reynolds, sainte Thérèse, il convient d'être en garde; pour être sûr de la citation, il faut l'avoir contrôlée.

Voilà quelques exemples recueillis hâtivement à travers ses ouvrages! Il doit certes y en avoir beaucoup d'autres. D'ailleurs, le caractère d'aveux si exempts de regrets, et où l'on ne voit trace d'aucun scrupule, est de nature à mettre en défiance[1].

1. Dans la *Gazette de France* (6 mars 1500), M. Charles Maurras prend vivement à partie « les rustres » qui, indignés

*
* *

Disons aussi que l'éminent critique a exposé, à l'occasion, des théories qui donnent un peu à réfléchir. Lisez, par exemple, dans son article sur les *Mémoires* de Mirabeau (*Portraits contemporains*, 1869, t. II, p. 290-291), cette page intéressante, qui vous paraîtra peut-être en dire long; je la donne sans en rien omettre, pour ne pas courir le risque d'en augmenter ou d'en affaiblir la portée.

« M. Lucas Montigny *se plaint amèrement* de Manuel, l'ancien procureur de la Commune qui, en publiant le recueil des Lettres à Sophie, a négligé quelques *suppressions* faciles, quelques *arrangements* de convenance et de morale, qui auraient suffi pour rendre cette lecture irréprochable, ou du moins *attrayante sans mélange. Nous sommes de son avis en cela*, et il nous semble qu'en ce qui touche les portions toutes romanesques de la vie des grands hommes, s'il y a peu à faire *pour les rendre plus complètes et plus harmonieuses, il est permis de l'oser;* mais un goût parfait doit présider à ces légères et chastes atteintes. En lisant les

qu'on osât douter de l'exactitude absolue de Sainte-Beuve dans ses citations, « se sont écriés qu'on le ravalait au degré des faussaires » et il ajoute: « ils montrent simplement qu'ils ne connaissent pas celui dont ils s'instituent les défenseurs; M. l'abbé Bertrin n'a pas eu de peine à leur indiquer... quantité de petites supercheries commises par Sainte-Beuve, tardivement confessées et expliquées par lui. La dernière édition de ses *Portraits contemporains*, donnée l'année même de sa mort, fourmille de ces actes de reconnaissance, souscrits en faveur de ses nombreux bâtards littéraires ».

admirables lettres de Diderot à sa Sophie (car c'était aussi le nom de Mlle Voland), j'ai regretté vers la fin d'y trouver les détails de ces indigestions fréquentes dont se plaint un estomac qui vieillit. Il y a dans les lettres de Mirabeau à Sophie des pages qui désenchantent bien plus encore. Je concevrais qu'un art délicat, *sans le dire*, eût *altéré*, *omis* et quelque peu *arrangé* cette fin des choses. »

Ces principes peuvent mener loin.

On ne doit en user sans doute qu'à *bonne fin*, comme il est dit ailleurs. Malheureusement chacun entend la *bonne fin* à sa manière : suivant ses idées, ses sentiments et quelquefois ses passions. C'est une faiblesse, qui n'est que trop humaine, et Sainte-Beuve n'y échappait certes pas plus qu'un autre.

Je suis particulièrement effrayé, pour l'auteur des *Mémoires d'outre-tombe*, de ce qui est avancé sur les *portions romanesques* de la vie des grands hommes. Que ne devra-t-il pas redouter et que faudra-t-il croire des citations de Sainte-Beuve sur l'histoire de ses affections, si, pour *la rendre plus complète et plus harmonieuse* à ses yeux, le critique se reconnaît le droit d'*altérer les choses* et de les *arranger* au gré de sa fantaisie — et *sans le dire?*

*
* *

Donc, à ceux qui prouvent que Sainte-Beuve n'ayant pas eu à sa disposition le manuscrit de Chateaubriand, le fragment qu'il lui attribue sur le voyage à Jérusalem ne saurait passer pour authen-

tique, on a tort d'objecter ses principes et les habitudes de sa vie littéraire.

Je me permets de dire à ses fidèles qu'ici la foi du charbonnier est vraiment un peu déplacée.

On peut donc étudier les faits en toute indépendance, sans être gêné par le caractère de l'auteur. Et ce qu'il faut retenir des faits, en définitive le voici sans doute :

1° Le passage contesté ne faisant pas partie des *Mémoires d'outre-tombe,* ne peut être cité désormais comme s'il leur appartenait. L'auteur l'eût-il écrit d'abord, il lui aurait enlevé toute autorité en le retranchant de la copie destinée à la publication.

2° Le texte de Sainte-Beuve *ne peut pas* être un texte exact; car le critique n'a pas eu le moyen de le copier, et de fait il ne l'a pas copié, sur l'original, seule manière de le reproduire avec fidélité; et comme il est impossible de savoir, dans l'état actuel de la question, ce qui est de Chateaubriand dans ce passage, et ce qui est de Sainte-Beuve, pour cette raison encore il est sans autorité.

On ne saurait donc en faire usage.

III

Voilà les observations que je me proposais de soumettre aux lecteurs du *Correspondant.* Reprenant un mot que j'ai déjà dit ailleurs, j'allais répéter avec plus d'énergie que jamais que toutes *les apparences* étaient *jusqu'ici* contre l'authenticité du passage, cité complaisamment par Sainte-Beuve, quand « un

fait nouveau », comme on dit au Palais, est venu apporter une lumière, pour moi décisive, et trancher définitivement la question.

M. E. Faguet écrivait l'autre jour :

« Qui trouvera la page introuvable?... Je donne la plus grande publicité à cette question pour que des centaines de curieux sachent que la question existe et ne cesse plus d'y songer. Peut-être demain, peut-être dans cent ans, la page introuvable sera la page retrouvée; peut-être jamais. »

Eh bien, c'est fait; j'ai retrouvé la page. Mais...

Il y a un *mais,* et il est assez gros d'importance, comme on va le voir.

Pour plus de clarté, reprenons d'abord cette histoire d'un peu plus haut.

J'avais vainement cherché le célèbre passage attribué depuis cinquante ans aux *Mémoires d'outre-tombe.* J'avais vu qu'il ne figurait ni dans les éditions actuelles, ni dans la première édition, ni dans la *Presse.*

Il n'est pas non plus dans les feuillets isolés, dus à la main de Chateaubriand et plus souvent à celle d'un copiste, qui se trouvent, en certain nombre, à la Bibliothèque nationale.

Je venais d'achever d'écrire la discussion sur ce sujet que mon livre renferme, quand j'appris tout à coup l'existence d'une copie authentique des *Mémoires.*

J'eus d'abord une déception. L'éditeur qui en est propriétaire, M. H. Champion, refusait absolument de la communiquer à personne. Après bien des instances, et quand je lui eus expliqué que je ne désirais

y chercher qu'un point intéressant pour la mémoire de Sainte-Beuve, il m'autorisa à la parcourir rapidement sous les yeux d'un intelligent collaborateur, M. Pierre Champion, son fils.

Ce manuscrit, qui embrasse seulement la quatrième partie de l'ouvrage, forme, on l'a vu, six volume in-4° (y compris des *copies et fragments*). Il est de Pilorge, secrétaire de Chateaubriand; mais Chateaubriand lui-même l'a revu, corrigé et signé, au moins au commencement et à la fin de chaque volume. Remontant je ne sais à quelle date, il est resté jusqu'à la fin sous les yeux de l'auteur qui l'a signé encore dans les derniers mois de sa vie.

Ce qui prouve le prix qu'il y attachait, outre le soin qu'il a eu d'y multiplier sa signature, c'est qu'il y a introduit le propre manuscrit de Zanze, la fille du concierge de la prison dont a parlé Silvio Pellico et qui a protesté, on le sait, contre le récit du prisonnier auprès de Chateaubriand. Celui-ci a mis ce manuscrit parmi les feuillets de son texte, sous la même reliure, quoiqu'il y ait à côté, comme dans les éditions ordinaires, le texte italien et la traduction française.

Ce manuscrit des *Mémoires* était donc comme le manuscrit intime, le manuscrit personnel.

Et, de fait, il est passé, après la mort de l'écrivain, dans les mains vénérées et chéries de M[me] Récamier et par M[me] Récamier dans la famille Lenormant, à la succession de qui M. Champion l'a acheté.

Il n'est écrit que sur le recto des feuillets, mais le verso est lui-même numéroté soigneusement, avec indication chaque fois de la partie et du livre de

l'ouvrage, car il est divisé en livres et en chapitres, contrairement aux éditions vulgaires et au texte de la *Presse*, qui crut, sans doute, devoir supprimer ces divisions, moins intéressantes pour les lecteurs d'un journal.

Je pus donc feuilleter ces gros volumes pendant deux courtes heures. Nous suivions, pour nous retrouver, M. Pierre Champion sur le manuscrit, moi sur le texte de l'édition Garnier. Nous découvrîmes ainsi que toute une série de pages du voyage à Venise ne figurait pas dans les volumes publiés.

Quant au paragraphe cité par Sainte-Beuve, dans l'impossibilité absolue de tout lire par suite du temps restreint qui m'était accordé, nous en cherchions des yeux le début et la fin. Nos recherches furent vaines, et je mis alors dans mon ouvrage une note pour le dire.

Chateaubriand ne faisait-il donc aucune allusion, dans ces pages, à son voyage de 1806 quand il quitta Venise pour Trieste et l'Orient? C'était ce souvenir, d'après Sainte-Beuve, qui lui avait inspiré l'aveu des véritables sentiments auxquels il avait alors obéi. Le manuscrit de Pilorge porte, en effet, ces mots dans un sommaire : « La première fois que je quittai Venise. »

Je crus tenir le passage. Mais, arrivé à l'endroit du texte, qu'annonçait la phrase du sommaire, c'est-à-dire à la page 3731, voici ce que je lus, et ce qui est d'ailleurs inédit comme tout ce chapitre :

« Tout change à tout moment et à toujours. Je tourne la tête en arrière et j'apperçois (*sic*) comme d'autres lagunes, ces lagunes que je traversai en

1806, allant à Trieste. J'en emprunte la vue à l'*Itinéraire* :

« Je quittai Venise le 28 (juillet) et je m'embar-
« quai à dix heures du soir, pour me rendre en
« terre ferme. Le vent du sud-est soufflait assez
« pour enfler la voile, pas assez pour troubler la
« mer. A mesure que la barque s'éloignait, je voyais
« s'enfoncer sous l'horizon les lumières de Venise,
« et je distinguais, comme des taches sur les flots,
« les différentes ombres des îles dont la plage est
« semée. Ces îles, au lieu d'être couvertes de forts
« et de bastions, sont occupées par des églises
« et des monastères. Les cloches des hospices et
« des lazarets se faisaient entendre et ne rappelaient
« que des idées de calme et de secours au milieu
« de l'empire des tempêtes et des dangers. Nous
« nous approchâmes assez d'une de ces retraites
« pour entrevoir des moines qui regardaient passer
« notre gondole; ils avaient l'air de vieux nauto-
« niers rentrés au port après de longues traverses :
« peut-être bénissaient-ils le voyageur, car ils se
« souvenaient d'avoir été comme lui étrangers dans
« la terre d'Égypte : *Fuistis enim et vos advenæ*
« *in terra Ægypti.* »

« Le voyageur est revenu : a-t-il été béni? Il a
« repris ses courses; sans cesse errant, il ne fait
« plus que repasser sur ses traces. Revoir ce qu'on
« a vu, dit Marc-Aurèle, c'est recommencer à vi-
« vre. » Moi je dis : C'est recommencer à mourir. »

Après ce mélancolique regard en arrière, Chateaubriand reprend son récit; et voilà tout le souvenir du départ de Venise pour Jérusalem que le

manuscrit de Pilorge offrit à ma curiosité de chercheur. Rien n'annonce, dans le sommaire, que le sujet doive être repris.

*
* *

Pourtant les deux pages du cahier de Sainte-Beuve, dès qu'elles furent publiées, éveillèrent mes scrupules.

J'allai voir M. Pierre Champion ; je lui demandai s'il était bien sûr, comme moi, que le paragraphe contesté n'eût pas échappé à ses regards et aux miens, et malgré les assurances réitérées qu'il me donna pour calmer mes appréhensions, encore que je me sentisse indiscret et tout à fait importun, je priai en grâce qu'on me laissât feuilleter de nouveau le précieux manuscrit.

Cette fois je suivis sur l'analyse même que donnent les notes de Sainte-Beuve... et je trouvai enfin le paragraphe mystérieux, que j'avais inutilement cherché.

Mais ce que je supposais devenait pour moi évident : Sainte-Beuve avait cité de mémoire et inexactement.

Tout en offrant de nombreuses ressemblances, les deux textes ne concordent pas ; ils diffèrent même sur des points importants. Que le lecteur en juge : les voici tous les deux ; je souligne les passages où ils s'écartent l'un de l'autre.

TEXTE DE SAINTE-BEUVE	TEXTE DU MANUSCRIT
Mais ai-je tout dit dans l'*Itinéraire*, sur ce voyage commencé au port de Desdémone *et d'Othello?* Allais-je au tombeau du Christ dans les dispositions du repentir? Une seule pensée *m'absorbait; je comptais avec impatience* les moments. *Du bord de mon navire*, les regards attachés *sur* l'étoile du soir, je lui demandais *des vents* pour cingler plus vite, *de la gloire pour me faire aimer. J'espérais en trouver à Sparte, à Sion, à Memphis, à Carthage, et l'apporter à l'Alhambra.* Comme le cœur me battait en abordant les côtes d'Espagne! *Aurait-on gardé mon souvenir ainsi que j'avais traversé mes épreuves?* Que de malheurs ont suivi ce mystère! Le soleil les éclaire encore, la raison que je conserve me les rappelle. *Si je cueille à la dérobée un instant de bonheur, il est troublé par la mémoire de ces jours de séduction, d'enchantement et de délire* [1].	Mais ai-je tout dit dans l'*Itinéraire* sur ce voyage commencé au port de Desdémone *et fini au pays de Chimène?* Allais-je au tombeau du Christ dans les dispositions du repentir? Une seule pensée *remplissait mon âme; je dévorais* les moments. *Sous ma voile impatiente*, les regards attachés à l'étoile du soir, je lui demandais l'*Aquilon* pour cingler plus vite. Comme le cœur me battait en abordant les côtes d'Espagne! Que de malheurs ont suivi ce mystère! Le soleil les éclaire encore, la raison que je conserve me les rappelle [2].

1. C'est le texte du cahier manuscrit. Soit volontairement, soit par la faute des typographes, Sainte-Beuve ne l'a pas toujours reproduit très exactement quand il l'a cité. Ainsi, sauf dans la première citation (1836), il a omis et remplacé par des points le membre de phrase : « la raison que je conserve me les rappelle ». Il a écrit, ici Desdémona, là Desdé-

*
* *

Voilà les deux textes! Les divergences sautent aux yeux.

Quelques avocats déterminés de l'auteur des *Lundis* chercheront sans doute à défendre leur client en essayant de croire que Chateaubriand a corrigé la rédaction de son premier manuscrit.

Ce serait une hypothèse gratuite, sans autre fondement que le besoin qu'en éprouve une foi décidée à tenir bon quand même, et cette hypothèse manquerait d'ailleurs de vraisemblance.

Car il convient de ne pas oublier que Chateaubriand n'entreprenait pas une copie nouvelle de ses *Mémoires* pour y insérer ses corrections : il corrigeait, sur le texte déjà copié, au moyen de ratures, ou, si la retouche était importante, en collant, avec des pains à cacheter, un feuillet nouveau sur le feuillet ancien. Ses habitudes paraissent clairement dans le manuscrit de Pilorge.

Supposé cependant que des remaniements plus considérables, ou la crainte d'exposer son œuvre à périr dans un accident s'il n'en avait qu'une copie,

mone; tantôt « attachés *sur* l'étoile », tantôt « attachés *à* l'étoile ». Au lieu de : « ces jours d'enchantement et de *délire* », d'après M. Troubat que j'ai d'abord suivi, il faudrait lire *et de désir*. Le mot est peu lisible dans le cahier manuscrit, mais on a fait observer qu'on pouvait, à la rigueur, y voir *délire*, et, comme Sainte-Beuve a toujours transcrit le passage ainsi, je crois en définitive qu'il vaut mieux adopter cette lecture.

2. C'est parce que le paragraphe finit de cette manière pour nous inattendue, et, d'autre part aussi, parce qu'il commence au bas d'une page, dans le manuscrit, que je m'explique qu'il nous ait d'abord échappé.

ou, enfin, le désir de garder un exemplaire pour lui et pour les siens, l'autre appartenant, par contrat, à la société qui avait acheté le droit de publier l'ouvrage après sa mort, supposé que l'une de ces raisons ou quelque autre l'ait décidé à faire recopier les vingt ou vingt-cinq volumes qu'il possédait, on ne peut admettre qu'il ait recommencé facilement cet énorme et inutile travail.

Or, nous connaissons l'existence de deux manuscrits de ce genre, celui qui a servi à la *Presse,* et celui de Pilorge, qui n'est évidemment pas le même; s'il y en a eu un troisième, ce qui est douteux, c'est celui dont on aura usé pour la première édition parue en librairie, laquelle présente quelques divergences avec le texte du journal.

Mais en supposant qu'il y a eu trois manuscrits généraux, on étend l'hypothèse autant qu'elle peut être étendue.

Or, ce n'est assurément ni celui de la *Presse,* ni celui de la première édition, qui contenaient le texte conforme au cahier de Sainte-Beuve, puisque le passage en était absent tout entier. Ce n'est pas non plus celui de Pilorge, qui ne présente ni feuillet ajouté à cet endroit, ni changement dans la pagination indiquant la suppression d'une page ancienne ou l'addition d'une page nouvelle, ni rature, ni surcharge, ni quoi que ce soit, enfin, qui autorise la conjecture d'une correction.

Et, dès lors, on est obligé de convenir qu'il *n'a jamais existé* de manuscrit où ait figuré le texte de Sainte-Beuve [1].

1. Je répète — car ceci est essentiel — que Sainte-Beuve

*
* *

Et puis, voit-on Chateaubriand s'amusant à remplacer « une seule pensée m'absorbait » par « une seule pensée remplissait mon âme », « je comptais avec impatience les moments » par « je dévorais les moments », « du bord de mon navire » par « sous ma voile impatiente », les yeux attachés sur l'étoile » par « les yeux attachés à l'étoile »[1] ?

Le voit-on supprimant cette phrase inoffensive : « Aurait-on gardé mon souvenir ainsi que j'avais traversé mes épreuves », ou cette autre, qui continue la précédente : « La raison me les rappelle

a rédigé ses notes sur les *Mémoires* d'après un manuscrit *général*, un manuscrit complet (dont il a entendu la lecture en 1834); elles ne sont pas composées seulement d'après certains passages qui lui auraient été communiqués; les deux feuillets publiés de son cahier manuscrit ne laissent sur ce point aucun doute. Donc cette page ne serait-elle pas — et elle en est plus qu'aucune autre — de celles que Chateaubriand ne voulait pas être alors livrées au public, et dont il ne pouvait consentir, par conséquent, à laisser prendre copie, on ne répond pas à l'argument qui vient d'être exposé en disant, comme on l'a dit, qu'il a circulé des fragments et que celui-ci a pu venir entre les mains de Sainte-Beuve. Ce ne sont pas des fragments, c'est *tout* l'ouvrage que le critique a analysé et dont il a reproduit des paragraphes ou des phrases. Quand donc l'on veut essayer de comprendre comment il a connu le célèbre passage, qu'il a modifié en le reproduisant, on est obligé logiquement de faire une hypothèse qui s'applique en même temps à l'ouvrage *tout entier*.

1. Il est remarquable que Sainte-Beuve ait écrit parfois *à l'étoile* au lieu de *sur l'étoile* que porte son cahier manuscrit. On dirait qu'il lui était resté dans l'oreille une sorte de souvenir inconscient de ce qu'il avait entendu, qui lui revenait de temps en temps malgré ses notes et sans qu'il y prît garde.

encore », et la développe avec éloquence : « Si je cueille à la dérobée un instant de bonheur, il est troublé par la mémoire de ces jours de séduction, d'enchantement et de délire. »

Ce dernier sentiment n'avait rien que d'honorable pour lui, et il était rendu de la manière qui plaisait à son goût; il n'est donc pas possible qu'il lui fût venu à l'esprit d'en retrancher la mélancolique et gracieuse expression.

On peut être sûr encore qu'il n'aurait pas supprimé ce qui regarde la gloire, à supposer qu'il l'eût une fois écrit. Ou il aurait conservé l'expression, car il l'aimait, ou, s'il lui avait déplu d'initier le public à cette page intime de son histoire, il ne se serait pas contenté de faire subir à cette partie de son récit des mutilations partielles et tout à fait insuffisantes, il l'aurait supprimée d'un trait de plume, tout entière.

C'est sur quoi je ne vois guère, je l'avoue, que l'on puisse garder quelques doutes [1].

1. On a objecté depuis que Chateaubriand avait du goût pour la phrase « de la gloire pour se faire aimer ».

Je ne vois pas du tout en quoi cette réponse affaiblit les raisons qui viennent d'être exposées. Le goût de l'écrivain pour l'expression me semble même, d'une part, comme je viens de le dire, empêcher de comprendre qu'il l'ait supprimée puisqu'il laissait le reste, et d'autre part, au contraire, aider à se rendre compte que le jeune critique l'ait placée là de sa propre autorité. Car si l'on peut croire qu'il ne serait pas étonnant que Chateaubriand, aimant le mot, l'eût écrit à cette place, *supposé qu'il y eût été vrai, ce qui est la question*, il l'est assurément encore moins qu'arrangeant un passage des *Mémoires*, d'après des souvenirs incomplets sur certains points, Sainte-Beuve ait songé à se servir d'une expression, familière à l'écrivain éminent dont il tâchait de reproduire le style. Donc l'opinion, qu'on essaie de combattre ainsi, me

*
* *

Et alors, la conclusion?

La conclusion, c'est que Sainte-Beuve a donné toute sa vie comme authentique un passage qui ne l'est pas; c'est qu'en reproduisant, dans ses notes, le texte des *Mémoires*, là où le souvenir lui a fait défaut il l'a « altéré et arrangé... à bonne fin », entendez : pour lui faire dire ce qu'il croyait sans doute être au fond la vérité, et pour rendre aussi « plus complète et plus harmonieuse » cette « portion toute romanesque de la vie d'un grand homme ».

Et en effet le roman est ainsi plus achevé, s'il n'est pas plus moral.

Lisez l'auteur même des *Mémoires* : vous le verrez occupé, dans ce voyage en Orient, au milieu des sereines et hautes pensées qui en ont été l'inspiration, de sentiments voluptueux comme il en a éprouvé d'autres : mélange regrettable assurément, dont il se plaignait lui-même, dans ses heures de retour sur son âme, et que j'ai essayé, pour ma part, d'expliquer ailleurs, sans entreprendre de l'excuser.

Écoutez à son tour Sainte-Beuve : la situation est pire encore, mais elle est aussi bien plus romanesque. Son texte était déjà clair, et il a pris soin

paraît garder toute sa force, comme les observations qui servent à l'établir, et tant qu'on n'y opposera pas des raisons meilleures, je m'y tiens.

de le commenter lui-même dans les *Causeries du lundi :* il en a tiré tout le suc.

Suivant lui « l'enchanteresse », c'est-à-dire la duchesse de Mouchy, aurait dit au poète, qui la poursuivait de ses avances : « Partez pour l'Orient, remplissez le monde de votre nom (ce qui, à la vérité, était déjà fait, mais « l'enchanteresse » n'y prenait pas garde, distraction permise aux héroïnes de roman), couvrez-vous enfin de gloire, et, à cette condition seulement, vous me trouverez au retour. La gloire d'abord, moi après. »

Cela rappelle *le Cid :*

Sors vainqueur d'un combat dont Chimène est le prix.

Il n'en fallut pas davantage à Chateaubriand, paraît-il, pour voler à l'autre bout du monde.

Ainsi voilà, non pas un des *incidents* prévus du voyage, mais le *but secret* du voyageur. Sainte-Beuve le dit expressément, dans la vingtième leçon de *Chateaubriand et son groupe :* « troisième motif : se faire aimer d'une beauté sensible à la gloire », et encore avance-t-il un peu plus haut que le vrai motif c'était celui-là, les autres constituant « *une dernière fiction épique* ».

Ces termes adoucis ont pour mission de faire passer les accusations les plus graves.

Et tout cela n'est que l'amplification complaisante de ce qui est dit sur la gloire dans le célèbre passage, c'est-à-dire de ce que n'a pas écrit Chateaubriand!

C'est justement le point où Sainte-Beuve appuie;

c'est ce qu'il a soin de mettre en relief, même typographiquement, au moyen de caractères italiques. L'attention du lecteur est appelée, le commentaire porte sur la partie de la citation qui est du commentateur lui-même.

C'est assurément imprévu, étrange... et quelque chose de plus !

Vais-je donc prétendre que Sainte-Beuve est un faussaire ?

Non, le mot est trop gros et il me répugne. Je dis simplement que Sainte-Beuve à donné une page, dont la partie la plus caractéristique est de sa fabrication, comme une page textuelle de Chateaubriand, et que, de la mort de l'écrivain à la sienne, il en a usé contre lui avec un zèle infatigable.

Je constate des faits et j'apporte des preuves.

Juge qui voudra !

II

UN DERNIER MOT

Après la publication des pages qu'on vient de lire, tous les défenseurs de Sainte-Beuve se trouvèrent d'accord pour déclarer que la citation visée était exacte au moment où elle avait été faite, les divergences entre les deux textes provenant, d'après eux, de retouches intéressées que Chateaubriand avait jugées plus tard nécessaires.

Cette opinion fut soutenue, en particulier, par M. Michaut alors professeur à Fribourg, et qui depuis, je l'ai dit, a écrit une thèse importante sur l'auteur des *Lundis*. Dans une brochure consacrée à ce sujet, M. Michaut combattit les idées exprimées dans le *Correspondant*, en termes d'ailleurs mesurés et courtois, par où il se distingua de beaucoup d'autres, à qui le sang-froid paraît avoir un peu manqué dans cette affaire.

C'est à la suite de ces réponses que parut le dernier mot que voici :

En comparant le texte de Sainte-Beuve et celui que nous avons publié d'après le manuscrit de Pilorge, on a écrit de divers côtés, tantôt que les divergences étaient insignifiantes, tantôt et parfois en même temps, que Chateaubriand, ayant

trouvé en avoir trop dit pour sa réputation dans le premier, que l'on suppose ainsi authentique, avait écrit le second pour restreindre la portée de sa confidence.

Je ferai remarquer d'abord que si l'un de ces deux faits est exact, l'autre est faux nécessairement. Ce qui prouve que les avocats de Sainte-Beuve mettent à le défendre plus de zèle que de logique.

Pourquoi Chateaubriand se serait-il corrigé, comme on le conjecture, si les corrections qu'il allait faire devaient être sans portée comme on l'affirme?

De tels raisonnements éclairent, d'un singulier jour, le parti pris de ceux qui les font. Il ne s'agit pas de produire de bonnes raisons, il s'agit avant tout de défendre un critique tenu pour impeccable, de quelque manière que ce soit, même par des arguments dont l'un détruit l'autre.

De plus, sans voir dans le texte de Sainte-Beuve un argument contre la foi de Chateaubriand, on doit pourtant convenir qu'il est plus grave que le texte du manuscrit. D'une rencontre coupable, que celui-ci donne comme un *incident* du voyage, celui-là fait le *but* secret du voyageur, malgré ce que le voyageur dit en d'autres endroits.

Pour ce qui regarde les retouches, en avançant que l'auteur en a introduit dans cette page, qu'il s'est corrigé lui-même, on oppose à un fait *certain*, le texte existant du manuscrit, un fait purement *hypothétique* : un texte qu'on *suppose* avoir existé, et au sujet duquel tous les arguments qu'on apporte prouvent seulement, s'ils prouvent quelque chose, qu'il a *pu* être.

Et cette conjecture a pour base ce qui est en question : la fidélité indéfectible de Sainte-Beuve dans ses citations. Or, je crois avoir établi — c'est un point absolument sûr et personne n'a osé le nier — que Sainte-Beuve avait, à ce sujet, moins de scrupules qu'on ne l'avait cru jusqu'ici.

J'ajoute que je n'arrive pas à comprendre que Chateaubriand, s'il avait écrit le texte que lui prête Sainte-Beuve, l'eût corrigé plus tard comme il l'aurait fait d'après l'hypothèse : qu'il eût supprimé, par exemple, la dernière phrase du morceau, si belle de forme et si honorable de sentiments, laquelle n'ajoute aucune confidence à celle qui la précède et qu'il aurait laissée.

Je ne comprends pas non plus que, trouvant, ainsi qu'on se donne le droit de le croire par conjecture, qu'il avait eu tort d'initier le public à cette page intime de son histoire, il se fût contenté de faire subir à son récit des mutilations partielles, *qui n'auraient pas empêché de deviner* ce qu'il voulait, dit-on, n'être pas connu, alors qu'il lui était si facile de supprimer le passage tout entier, d'un trait de plume.

Dans son opuscule, M. Michaut veut bien reconnaître, — j'ai déjà cité ses paroles, — qu'à son avis il est maintenant « démontré » que Chateaubriand a été un croyant sincère, et que, de plus, il y a du vrai dans les reproches que j'ai faits au caractère et à la méthode de Sainte-Beuve.

Mais pour le fameux passage, il croit que le critique l'a copié tel quel sur un premier manuscrit de Chateaubriand, où il pense qu'il aura figuré.

Cette copie a dû être faite, d'après lui, dans le cabinet même du maître et sous yeux.

J'ai dit ailleurs pourquoi il me semble bien difficile d'adopter toute hypothèse semblable.

Je ne rappellerai ici qu'un point, un point où je ne saurais trop insister et que le cahier manuscrit du critique, dont M. Troubat a publié une partie, rend certain, incontestable : c'est que Sainte-Beuve a *connu les Mémoires tout entiers, en même temps, de la même manière, et, au moins, dans la même mesure, que le célèbre passage,* objet de cette discussion.

Or il n'est pas admissible qu'il ait eu l'autorisation de consulter les vingt volumes du manuscrit, en les résumant, et en y copiant ce que bon lui semblait, à propos de quoi l'écrivain s'en serait rapporté à sa discrétion avec une aveugle confiance.

Rappelons aussi une observation qui s'applique même à une communication partielle du manuscrit original : il est impossible que Chateaubriand ait permis au jeune critique de s'approprier, pour la livrer au public — car il lui aurait été impossible d'ignorer le but — une page extrêmement secrète et dont les allusions transparentes devaient d'ailleurs compromettre un nom honoré, et blesser au cœur une famille, qui n'était déjà que trop malheureuse[1].

Enfin si Sainte-Beuve avait été gratifié d'une si

1. Mme de Mouchy était devenue folle et le passage, publié par Sainte-Beuve, faisait allusion à ce triste événement (*La raison que je conserve, etc.*).

singulière faveur, il n'est vraiment pas croyable qu'il se fût risqué, deux ans après, sous les yeux mêmes de Chateaubriand, à publier les graves aveux dont il lui aurait dû la confidence.

On comprend que la publication l'ait moins gêné, encore qu'elle fût indélicate, dès qu'il s'agissait d'une page reconstituée par lui, sous sa responsabilité, à la suite de lectures qui avaient été entendues par tout un auditoire de littérateurs.

Donc, tout en rendant justice à la discussion sérieuse et courtoise de M. Michaut, si différente de tant d'articles parus sur cette question, je trouve sa conclusion peu vraisemblable. Tant qu'on n'aura d'autre base où s'appuyer que les faits jusqu'ici connus, j'aime mieux croire, comme je l'ai dit, que Sainte-Beuve a analysé, chaque jour, de souvenir et peut-être à l'aide de notes prises en écoutant, les fameuses lectures des *Mémoires,* auxquelles il assista dans le salon de Mme Récamier.

Là où le souvenir ne lui a pas rappelé les expressions mêmes, il y a suppléé, en se rapprochant le plus possible du style de l'auteur : selon les principes énoncés ailleurs, il a « arrangé le texte à bonne fin », c'est-à-dire, comme nous l'avons déjà vu, pour lui faire exprimer des sentiments qu'il croyait sans doute réels, et peut-être encore pour rendre « plus complète et plus harmonieuse », à ses yeux, cette « portion toute romanesque de la vie d'un grand homme ».

Plus tard, quand il s'est constitué l'accusateur de Chateaubriand, il a abusé contre lui de ce texte, rédigé d'abord sans malveillance ; peut-être ignora-

t-il même alors en quoi son imagination avait suppléé à sa mémoire, quand il l'avait reproduit dans ses notes, quinze ans plus tôt, en 1834. C'est du moins ce que l'on peut croire, si l'on tient malgré tout à lui trouver des excuses.

Du reste, sans revenir sur la facilité avec laquelle il mettait son style au compte d'autrui, je désire rappeler, en finissant, que ce n'est pas la seule circonstance où il ait entrepris de reproduire de mémoire, et en le donnant pour textuel, un long passage de Chateaubriand.

On a vu plus haut qu'il a cité de cette manière une importante déclaration sur ses croyances, à laquelle l'auteur du *Génie du Christianisme* se serait abandonné devant lui, toujours dans le salon de Mme Récamier. Cette déclaration a été faite de vive voix, si elle a été faite : *elle n'a jamais été écrite.*

Sainte-Beuve a cependant la prétention de la citer mot pour mot, alors qu'il ne s'attendait pas à l'entendre, quand il l'a entendue, puisque c'est une occasion fortuite qui l'a fait naître.

Lors des lectures de 1834, au contraire il se tenait prêt à recueillir ce qui allait être lu en sa présence : son esprit était en éveil et sa mémoire, pour ainsi dire, sous les armes.

Or le passage sur le voyage à Jérusalem, qu'il transcrivit alors dans ses notes, a justement la longueur de celui qu'il a inséré depuis dans *Chateaubriand et son groupe,* touchant la déclaration de l'écrivain sur sa foi.

J'avais dit tout cela, mais je tenais à le redire ;

car la question, discutée dans le présent débat, en reçoit une assez vive lumière.

C'est, du moins, mon sentiment et j'espère que ce sera aussi l'avis de beaucoup d'autres.

*
* *

Quant à ceux des lecteurs qui, malgré les développements qui précèdent, demeureraient persuadés que Sainte-Beuve a cité exactement les *Mémoires d'outre-tombe,* peut-être voudront-ils bien reconnaître eux mêmes que cette discussion n'aura pas été tout à fait inutile.

Car il restera toujours qu'elle a mis nettement en lumière plusieurs faits intéressants, qui valaient d'être signalés.

Le premier, c'est que l'ouvrage de Chateaubriand, tel qu'il a été publié, ne contient pas la page fameuse qu'on lui attribue depuis plus d'un demi-siècle.

Le second, c'est l'existence, dans le manuscrit de Pilorge, d'une page authentique sur le même sujet, parmi beaucoup d'autres morceaux inédits; cette page a été publiée ici pour la première fois.

Le troisième, enfin, c'est que Sainte-Beuve ne fut pas doué de ces scrupules littéraires rigoureux, auxquels certains admirateurs voulurent nous faire croire trop longtemps.

Cette vertu sévère lui manqua... comme quelques autres.

Si je ne me fais illusion, aucun esprit impartial n'en saurait douter.

C'est un point acquis[1].

1. Parmi ceux qui ont soutenu, dans cette controverse, l'authenticité de la page qu'a citée Sainte-Beuve, plusieurs ont cependant été sévères pour le critique. Voici, en particulier, ce qu'on peut lire dans la brochure à laquelle je viens de répondre :

« Il y avait, dès 1834, une indiscrétion; c'est en 1836, par la publication de la page, que l'indiscrétion est devenue indélicatesse; c'est à Liège, par le parti qu'en a tiré le malveillant critique, que l'indélicatesse est devenue abus de confiance... Je ne suis pas de ceux qui pensent qu'au nom de la « Critique », de la « Science », de la « Vérité », on peut s'affranchir sans scrupule des conventions de loyauté, ou formelles ou tacites, sans lesquelles les hommes ne sauraient vivre avec les hommes. »

II

CHATEAUBRIAND ET SON VOYAGE EN AMÉRIQUE

I

LE VOYAGE EN AMÉRIQUE DE CHATEAUBRIAND EST-IL UNE FICTION[1] ?

I

En 1791, Chateaubriand avait vingt-deux ans. Lecteur enthousiaste de J.-J. Rousseau, il aspirait à poursuivre le bonheur loin de la société des hommes ; il brûlait de contempler cette idéale Nature, libre et sauvage, dont on célébrait chaleureusement la beauté.

Les solitudes du continent nouveau, ses forêts vierges, et ses âmes, intactes comme ses forêts, que la civilisation n'avait ni abattues ni émondées, tous ces spectacles parlaient de loin à sa jeune imagination, mélancolique et aventureuse.

Et puis, il avait fait un rêve, un rêve généreux et insensé : pour donner aux yeux des autres, et peut-être à ses propres yeux, « un but utile à son voyage », sa belle témérité songeait à tenter la découverte du passage mystérieux qui faisait, pensait-il, communiquer les deux océans, au nord de l'Amérique.

1. Extrait du *Correspondant*, 10 juillet 1900.

Il supposait et l'on supposait, avec raison, qu'entre la mer de Behring à l'ouest, dans le Pacifique, et la baie d'Hudson à l'est, dans l'Atlantique, le continent ne devait pas former un obstacle continu : il existait sans doute une mer, un détroit, qui permettrait aux vaisseaux de passer d'un océan dans un autre. C'était ce détroit, ce *passage* que le jeune voyageur avait l'ambition de reconnaître.

On sait que depuis, vers le milieu du XIXe siècle, Jean Franklin l'a découvert; il n'en est pas d'ailleurs revenu, ses navires ayant été pris par les glaces. C'est là même, c'est dans les parages où il a péri, que de hardis navigateurs, ayant retrouvé ses traces, ont lu l'histoire de sa découverte et de ses malheurs.

Voilà l'entreprise, dont les périls, comme la gloire, tentaient Chateaubriand.

« M. de Malesherbes, dit-il, me montait la tête sur ce voyage [1]. J'allais le voir le matin : le nez collé sur des cartes, nous comparions les différents dessins de la coupole arctique; nous supputions les distances du détroit de Behring au fond de la baie d'Hudson; nous lisions les divers récits des navigateurs et voyageurs, anglais, hollandais, français, russes, suédois, danois; nous nous inquiétions des chemins à suivre par terre pour attaquer le rivage de la mer Polaire; nous devisions des difficultés à surmonter, des précautions à prendre contre les rigueurs du climat, les assauts des bêtes et le manque de vivres.

« Cet homme illustre me disait : « Si j'étais plus

1. Son frère aîné avait épousé la petite-fille de M. Malesherbes.

« jeune, je partirais avec vous; je m'épargnerais le « spectacle que m'offrent ici tant de crimes, de lâ- « chetés et de folies. Mais, à mon âge, il faut mourir « où l'on est. »

En réalité, M. de Malesherbes aurait couru moins de dangers au milieu des solitudes glacées du pôle qu'il n'en rencontra dans sa propre patrie, parmi les politiques sanguinaires qui en étaient devenus les tyrans et en qui il trouva des bourreaux.

*
* *

Chateaubriand partit donc seul.

Mais il ne fut pas plus tôt sur le continent américain, que les hommes compétents, à qui il s'ouvrit de son projet, lui en firent sentir la folie. Peu à peu, il parut l'oublier : l'explorateur s'effaça devant le voyageur curieux de spectacles nouveaux, et plus encore devant le poète, tout enivré de cette nature inconnue, avide d'en contempler et d'en peindre la beauté, tour à tour grandiose ou gracieuse, fraîche et neuve toujours.

Mais quand il apprit l'arrestation du roi à Varennes, quand il sut, par une gazette tombée par hasard dans ses mains, que les officiers de l'armée se réunissaient sous le drapeau des princes français, il se rappela son brevet de sous-lieutenant, et crut que l'honneur lui faisait un devoir de rentrer en Europe, pour offrir ses services et prendre sa part des périls.

« Je n'avais recueilli, dit-il, aucune lumière sur

le but principal de mon entreprise, mais j'étais escorté d'un monde de poésie :

> Comme une jeune abeille aux roses engagée,
> Ma muse revenait de son butin chargée. »

Or de ce butin l'abeille fit depuis beaucoup de rayons de miel.

Chateaubriand a rappelé bien souvent les souvenirs de ce voyage de sa jeunesse, qui le retint moins d'un an loin de la France, mais qui l'approvisionna pour toujours d'émotions et d'images nouvelles.

Il en parla dans le premier de ses ouvrages, cet *Essai historique sur les Révolutions,* qu'il entreprit peu de temps après son retour et qui parut en 1797.

En 1801, *Atala* vit le jour, et *Atala* était, comme il le dit, une « véritable enfant de la solitude ».

René est du même sang, et aussi les *Natchez*.

A son tour, *le Génie du Christianisme* s'inspire, çà et là, de ce que l'auteur a vu et senti alors.

En 1827, le sujet fut traité directement dans le *Voyage en Amérique.*

Chateaubriand revint enfin sur cette année féconde de sa vie dans les *Mémoires d'outre-tombe.*

*
* *

Eh bien, que dirait-on si tous ces récits n'étaient qu'une longue duperie, où l'écrivain se serait moqué poétiquement de tout le monde, y compris ses

meilleurs amis, à moins qu'il ne se fût joué de lui-même sans le savoir, et que ces prétendus souvenirs ne fussent que le fruit d'une imagination malade, les rêves gracieux d'un homme éveillé, persuadé qu'il avait vu et qu'il avait fait ce qu'il ne vit ni ne fit jamais..., un songe ou un mensonge?

Et voilà précisément ce que certains critiques ont entrepris récemment de nous faire croire!

Ce n'est pas, certes, la première fois que Chateaubriand est attaqué à propos de son voyage. Dès la publication d'*Atala*, quelques détails extraordinaires, et qu'il recherchait pour leur rareté même, avaient trouvé des esprits incrédules : ses adversaires lui reprochèrent d'abuser un peu ses lecteurs.

Mais on n'alla point alors jusqu'à douter qu'il eût visité la « patrie » d'*Atala*.

Plus tard, cependant, en 1827, un article de l'*American quarterly Review* osa avancer que l'auteur d'*Atala* n'avait vu ni la Louisiane, ni le Mississipi, ni les Florides.

Cet article étant tombé quelques années après sous les yeux d'un lecteur qui se dérobe derrière le pseudonyme de René de Mersenne, celui-ci en prit occasion de contrôler, à sa manière, les descriptions magnifiques du célèbre roman, du moins celle qui l'ouvre et celle qui le ferme, le tableau du Mississipi et le tableau du Niagara, et il déclara hardiment que les détails qui les composent étaient « des contes à dormir debout ».

Mais on trouva, même dans le camp hostile à l'écrivain, que ce critique, si sévère à autrui et si confiant envers lui-même, faisait peu d'honneur à

son savoir et pas du tout à sa littérature. L'attaque resta sans écho.

On le voit : jusque-là les très rares esprits qui osaient suspecter la véracité de notre voyageur s'appuyaient sur des inexactitudes sans importance, qu'ils croyaient remarquer dans ses ouvrages, particulièrement dans les tableaux d'*Atala.*

C'est un sujet, du reste, où leur opinion rencontrait d'énergiques contradicteurs. Car beaucoup ont célébré, au contraire, la fidélité absolue de la peinture chez Chateaubriand.

Il écrivait lui-même dans la *Défense du Génie du Christianisme :*

« Rien n'empêche qu'on ne trouve *Atala* une méchante production; mais j'ose dire que la nature américaine y est peinte avec une scrupuleuse exactitude. C'est une justice que lui rendent tous les voyageurs qui ont visité la Louisiane et les Florides. Les deux traductions anglaises d'*Atala* sont parvenues en Amérique; les papiers publics ont annoncé, en outre, une troisième édition, publiée à Philadelphie avec succès. Si les tableaux de cette histoire eussent manqué de vérité, auraient-ils réussi chez un peuple qui pouvait dire à chaque pas : Ce ne sont pas là nos fleuves, nos montagnes, nos forêts. »

Et alors, le mot qu'on a déjà vu : « Atala est retournée au désert, et il semble que sa patrie l'ait reconnue pour véritable enfant de la solitude. »

L'observation est juste. Il faut dire même que les historiens américains empruntent volontiers des renseignements aux écrits de Chateaubriand sur

leur pays. Ils citent son témoignage et s'appuient de son autorité. Ainsi fait Bankroft, par exemple, à propos des Uchees et des Creeks, dans sa grande *Histoire de l'Amérique.*

Parmi nous, il ne manque pas de critiques aux yeux de qui le peintre des forêts américaines montre, dans ses tableaux, une exactitude scrupuleuse, impeccable. Pour eux, Chateaubriand est un voyageur qui excelle toujours à bien voir et qui expose très fidèlement ce qu'il a vu.

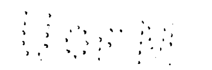
Un professeur de la Sorbonne, membre de l'Institut, M. Gebhart, le disait encore à propos de la présente querelle, dans un feuilleton du *Journal des Débats* (10 janvier 1900) :

« Je suis convaincu que Chateaubriand fut le témoin véridique de ces lointains pays. »

Partout où le critique a pu contrôler son témoignage, en Orient, par exemple, en Grèce, en Italie, il l'a trouvé d'une vérité remarquable :

« Il nous a rendu, dit-il, la sensation à la fois poétique et *précise* des plus nobles aspects de l'ancien monde... La justesse de sa vision est absolue... L'entrée en Laconie a, dans l'*Itinéraire,* la précision d'une photographie... (Bref), Chateaubriand fut un admirable voyageur... Ici, personne ne saurait découvrir en lui la plus petite trace de charlatanisme ou d'hypocrisie... Il y eut toujours entre son émotion et les spectacles qu'il contemplait et décrivait une harmonie parfaite. »

Beaucoup d'autres ne vont pas aussi loin. S'ils louent la vérité de l'ensemble, ils admettent quelques erreurs de détail. Mais ils ne s'en étonnent pas



moins que des esprits vétilleux incriminent, pour cela, la bonne foi du voyageur; ils ne comprennent point qu'on ait pu avoir la pensée de chercher, dans un poème, la précision d'un manuel de géographie.

C'était le sentiment de Sainte-Beuve. Après avoir lu les observations méticuleuses de René de Mersenne, les supposant justifiées, il écrivait :

« Les critiques qu'on a faites des premières pages d'*Atala*, quant au peu de fidélité du dessin et des couleurs, nous démontrent que Chateaubriand n'a pas cherché l'exactitude pittoresque réelle; qu'après une *vue* générale et rapide, il a remanié d'autorité ses *souvenirs*, et disposé à son gré les riches images réfléchies moins encore dans sa mémoire que dans son imagination. »

Sainte-Beuve aurait eu le droit d'ajouter que ses souvenirs eux-mêmes pouvaient tromper l'auteur sur quelques points particuliers : rien n'est plus explicable, car rien n'est plus humain.

*
* *

Aussi les attaques qui viennent de se produire ont-elles changé de base.

Pour nier la réalité de l'excursion de Chateaubriand à travers le nouveau monde, on ne se fonde plus sur de légères erreurs qui auraient échappé à sa plume d'artiste; on allègue soit l'usage qu'il a fait des livres de ses devanciers, soit l'impossibilité matérielle où il se trouvait, dit-on, dans son court séjour en Amérique, de parcourir les lieux divers qu'il prétend avoir visités.

C'est un maître de conférences de l'Ecole normale, M. Joseph Bédier, qui a récemment hasardé cette opinion audacieuse dans la *Revue d'histoire littéraire de la France* [1].

Les deux longs articles où il cherche à l'établir sont d'ailleurs très étudiés et d'aspect très résistant.

Le critique suit pas à pas le voyageur dans ce qu'il croit avoir été son itinéraire; son habileté un peu malveillante recueille avec zèle tout ce qu'il a pu écrire sur ce sujet, où que ce soit, dans l'*Essai*, dans *Atala*, dans le *Génie du Christianisme*, dans *l'Itinéraire*, dans *le Voyage en Amérique*, dans les *Mémoires d'outre-tombe*.

Il rapproche tous ces témoignages, tous ces fragments sans suite, tous ces mots tracés à des époques si différentes, parfois en passant et comme d'une plume distraite; il suppute les distances, rappelle les moyens de communication, les difficultés du voyage, cite les passages des autres voyageurs, dont celui-ci aurait pu s'inspirer dans ses écrits, à supposer qu'il n'ait pas vu par lui-même ce qu'il a peint avec tant de poésie, et de cette étude, qui a dû lui demander beaucoup de travail et de patience, il conclut que Chateaubriand n'a pas connu les paysages américains, dont son pinceau a tracé de si belles images; il n'est même pas sûr que le jeune voyageur ait rencontré Washington, par qui il raconte qu'il fut reçu à dîner; ni peut-être qu'il ait vu Philadelphie, la première ville qu'il dit avoir visitée après être débarqué à Baltimore.

1. M. J. Bédier est devenu depuis, je l'ai dit, professeur au collège de France.

Ces articles, dont la conclusion est si étrange, ont fait quelque impression sur la partie du public qui suit le mouvement littéraire.

C'est qu'ils flattent notre goût actuel pour le paradoxe.

Quelques-uns y ont vu de plus une arme précieuse contre un grand écrivain, dont ils ne sont pas fâchés, tout en l'admirant, de taquiner la réputation et d'affaiblir l'autorité.

Et puis, sur les imaginations d'à présent, les chiffres ont un empire fascinateur; on ne prend même pas la peine de les vérifier; on accepte, à peu près sans contrôle, des conclusions où l'arithmétique paraît conduire, si invraisemblables qu'elles soient d'ailleurs. Peu d'époques ont professé un tel culte pour l'addition et la soustraction.

Dans le journal *le Temps,* M. Gaston Deschamps a consacré de longues colonnes à résumer l'étude de M. Bédier. Il l'aggrave même en l'analysant, — on le verra plus loin, — et il en arrive à conclure que Chateaubriand pourrait bien n'être, après tout, qu' « un Tartarin sublime ».

La question est donc posée devant l'opinion.

J'ai voulu l'étudier de près à mon tour. Dans une discussion solennelle, j'ai dû m'en expliquer.

Les réponses que j'ai faites ont paru aux juges éminents, qui les avaient provoquées, mériter d'être connues du public.

Il n'est pas bon de laisser s'accréditer des erreurs, fâcheuses pour la mémoire d'un écrivain qui est une de nos gloires.

II

Il faut faire d'abord une remarque essentielle. Dans ce que Chateaubriand a publié, en divers ouvrages, sur les lieux, les mœurs, la faune et la flore de l'Amérique, il y a une part qu'il doit aux observations des voyageurs qui l'ont précédé et une part qui vient de son expérience personnelle.

Il a fait comme tout homme qui sait voyager : il a préparé son voyage avant de l'entreprendre; il ne s'est pas contenté de voir, il a étudié comme il a vu.

Faut-il l'en blâmer?

Assurément non; et c'est même, je crois, ce dont personne ne sera tenté.

Il n'a pas négligé davantage de consulter les livres compétents, quand il a dû commencer, quinze ans plus tard, ce voyage célèbre aux pays orientaux, dont est sorti l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*.

Mais, en partant pour l'Amérique, les projets grandioses dont se berçait son enthousiasme l'avaient obligé à une préparation plus sérieuse encore; il avait compulsé longuement, on l'a vu, une multitude d'ouvrages; il avait pris des notes nombreuses, dont il entendait se servir et qu'il espérait contrôler.

Son absence fut assez courte, je l'ai dit; il renonça à découvrir le passage de la mer Polaire et rentra sans avoir séjourné, autant qu'il y comptait, dans les « solitudes américaines ».

Mais, sur les choses même qu'il n'avait pas vues

de ses yeux, il lui restait le résultat des études qu'il avait faites pour se préparer à les voir.

A l'aide de ces notes précieuses, il put donner dans ses livres des renseignements intéressants sur la topographie des lieux, l'étendue précise des lacs ou des fleuves, les distances qui séparent un point d'un autre, les mœurs des habitants qui erraient alors dans ces régions sauvages, les fleurs qu'on y rencontre et les animaux qui y vivent.

Il a pu connaître par lui-même, et il a connu beaucoup de ces détails, mais il tient les autres des sources qu'il a fréquentées, cela n'est pas douteux.

M. Gaston Deschamps, qui lui est si sévère, a écrit lui-même un livre sur *la Grèce d'aujourd'hui.*

C'est aussi un livre de voyages. Le voyageur voudrait-il assurer qu'il ne doit rien à personne? Aurait-il regardé tous ses devanciers comme indignes de lui fournir des informations, dont il voulût profiter, pour lui d'abord et ensuite pour le public?

Oh! je sais que son ouvrage, alerte et anecdotique, ne prétend pas à l'honneur d'être lourd de substance. Mais si peu qu'il y ait mis de choses instructives, de renseignements précis, oserait-il jurer qu'il ne les tient que de lui-même?

Quant à moi, qui ai visité aussi Athènes, avant de partir j'avais lu, je l'avoue, *la Grèce d'aujourd'hui,* — et quelques autres « Grèce » encore. Ces souvenirs m'accompagnaient, se mêlant à mes impressions, et si j'avais écrit plus que je ne l'ai fait sur ma trop rapide excursion près de l'Acropole, aux rivages de Délos et dans la plaine d'Olympie,

à moins de me résoudre à ne rien dire qui méritât d'être retenu, j'aurais usé d'autrui sans doute encore plus que de moi-même.

C'est donc se donner beaucoup de peine pour peu de profit que de prouver, à grands renforts de citations savantes, que Chateaubriand a puisé à plus d'une source. Je vous assure que je m'en doutais.

Quand il dit que le lac Erié a 100 lieues, que de la rivière Magette à celle de Saint-François il y a 70 milles, de celle-ci aux Akansas 108 milles, des Akansas au Yazous 158 milles, et de la Nouvelle-Orléans, — où il déclare nettement n'être pas descendu, — 856 milles, par le fleuve, jusqu'à l'embouchure de l'Ohio, je n'ai besoin d'aucune preuve pour être sûr qu'il n'a pas pris ces mesures lui-même, et qu'il met à contribution une science étrangère.

Et de même, je savais d'avance qu'il n'avait pas contemplé de ses yeux la tribu des castors tenant un « conseil général », vers le mois de juillet, pour examiner « s'il est expédient de réparer l'ancienne ville et l'ancienne chaussée, ou s'il est bon de construire une cité nouvelle et une nouvelle digue ». Je soupçonnais bien qu'il ne les avait pas vus abattre les arbres, les traîner, « à l'aide du flottage, jusqu'à leurs villes », ni se retirer dans les bois quand vient la fonte des neiges.

Mais je ne lui en suis pas moins reconnaissant d'avoir recueilli, à mon intention, ce qu'il trouvait de plus intéressant chez les naturalistes; je lui sais gré d'avoir jeté sur des renseignements, que je ne serais pas allé chercher où ils étaient, les grâces

pittoresques de son style, qui en augmentent si vivement l'attrait.

*
* *

Peut-on voir là un larcin? Non, assurément.

D'autant que l'auteur ne cherche nullement à dissimuler l'origine de ses informations. Vous vous efforcez d'établir que, s'il a parlé avec compétence des animaux, des plantes et des poissons qu'on rencontre dans ces contrées de l'Amérique, il est redevable à l'américain Bartram, surtout au Jésuite Charlevoix et à quelques autres, dont il a utilisé les ouvrages originaux.

En vérité, à quoi bon cet effort?

Sauf le plaisir de travailler à une collection, en réunissant les passages analogues aux siens retrouvés péniblement dans les relations de ces voyageurs, je ne vois pas bien à quels résultats ce travail peut conduire, puisque Chateaubriand indique tout le premier les sources où il puise.

Lui-même allègue l'autorité du P. Charlevoix et celle de Bartram, pour ne parler que de ceux-là, non pas une fois mais plusieurs. Il se réfère même à des ouvrages où l'on ne retrouve aucune trace de ses emprunts.

Pour ce qui regarde Bartram, en particulier, dans le *Voyage en Amérique* il nous apprend qu'il avait pris dans son livre des notes nombreuses, que l'on trouvera mêlées aux siennes, sans qu'il lui soit possible à lui-même, après tant d'années, de distinguer son bien de celui d'autrui.

.Le passage est décisif; le voici :

« Immédiatement après la description de la Louisiane, viennent dans le manuscrit quelques extraits des voyages de Bartram, que j'avais traduits avec assez de soin. A ces extraits sont entremêlées mes rectifications, mes observations, mes réflexions, mes additions, mes propres descriptions, à peu près comme les notes de M. Ramond à sa traduction du *Voyage de Coxe en Suisse*. Mais, dans mon travail, le tout est beaucoup plus enchevêtré, de sorte qu'il est presque impossible de séparer ce qui est de moi de ce qui est de Bartram, ni souvent même de le reconnaître. Je laisse donc le morceau tel qu'il est. » (Édit. Garnier, p. 91.)

Or c'est justement à travers les pages qui suivent cette formelle déclaration que M. Bédier fait sa cueillette.

Pour tout ce qui précède, je n'oserais certainement pas avancer que Chateaubriand n'ait emprunté aucun aperçu, aucun détail, aucun chiffre. Mais la vérité est néanmoins que, dans les vingt-cinq ouvrages qu'il a eu la patience de dépouiller pour essayer de le prendre en flagrant délit, M. Bédier avoue avoir cherché inutilement des ressemblances.

« Notre recherche des sources, dit-il, *est restée à peu près vaine* pour les quatre-vingts premières pages du *Voyage en Amérique*. Assurément, *la plupart de ces récits sont tout spontanés*. Mais de longs morceaux, l'aperçu des lacs du Canada, la description des cours de l'Ohio et du Mississipi, d'autres encore, doivent être empruntés à des livres

sur lesquels nous n'avons pas su mettre la main [1]. »

Ainsi voilà qui est à bien remarquer ! Sur la très grande partie du voyage, de Baltimore à Philadelphie, à Boston, au Niagara, aux rives de l'Ohio, à celles du Mississipi, à la chaîne des Apalaches, tout le zèle d'un chercheur opiniâtre ne parvient pas à découvrir la trace d'une inspiration étrangère. *La plupart* même des récits lui paraissent absolument propres à celui qui les a faits.

Il soupçonne seulement que le narrateur a dû s'aider, pour les détails si précis qu'il donne sur la topographie et les distances.

Et le soupçon est justifié certainement, non seulement par l'impossibilité où serait un voyageur de réunir tant de renseignements, à lui seul, sans le secours d'aucun livre, mais par l'aveu très sincère de Chateaubriand lui-même. Car à propos des notions géographiques, qu'il présente sur le lac Supérieur, — où du reste il n'est pas allé, — il écrit en note :

« C'était la géographie erronée du temps; elle n'est plus la même aujourd'hui. »

Il ne nous cache donc pas, il laisse très clairement entendre, qu'il a suivi sur ce sujet des géographes de son époque. Le jour où ces géographes seront connus, quelque professeur distingué de l'École normale, ou d'ailleurs, composera sans doute un savant article, pour établir laborieusement qu'il est arrivé à Chateaubriand de faire... ce qu'il dit lui-même avoir fait.

1. *Revue d'Histoire littéraire de France*, 15 janvier 1900, page 61.

En attendant, retenons bien que tous les rapprochements, ou *à peu près* tous, comme dit M. Bédier, signalés entre son texte et celui de Bartram, concernent les pages qu'il a déclaré d'avance contenir des notes de Bartram *confondues avec les siennes.*

*
* *

Qu'il ait lu aussi et de très près le P. de Charlevoix, cela ne saurait être douteux. Il s'en est servi tout particulièrement à propos des notions qu'il donne sur l'histoire naturelle de l'Amérique, ainsi que sur les coutumes de ses habitants.

J'ai déjà dit qu'avant de quitter la France, il avait rassemblé beaucoup de notes, dont il a mis la substance dans son *Voyage*, du moins en partie.

Il fait, d'ailleurs, précéder ces tableaux de l'introduction très importante que voici :

« Ici finit, à proprement parler, l'*Itinéraire* ou le mémoire des lieux parcourus; mais il reste dans les diverses parties du manuscrit une multitude de détails sur les mœurs et les usages des Indiens. J'ai réuni ces détails dans les chapitres communs, *après les avoir soigneusement revus* et amené ma narration jusqu'à l'époque actuelle. Trente-six ans écoulés depuis mon voyage ont apporté bien des lumières et changé bien des choses dans l'ancien et le nouveau monde; *ils ont dû modifier les idées et rectifier les jugements de l'écrivain*[1]. »

1. Chateaubriand a fait de même pour les *Mémoires d'outre-tombe.* Il s'est servi d'autrui et a complété ses notes au moyen des ouvrages parus. Il le déclare dans un fragment

Il est impossible de prévenir ses lecteurs avec plus de clarté que les descriptions qui vont suivre n'ont pas été écrites par l'auteur à l'aide seulement de ce qu'il avait observé lui-même. Ce n'est plus qu'une étude faite avec des souvenirs personnels... et aussi avec des livres[1].

Et alors, si entre ces livres et son texte, on ren-

inédit conservé à la Bibliothèque nationale (F. F. 12454, fol. 17) :

« Afin de les mettre à jour au moment où j'achève de repasser la lime sur ces *Mémoires*, j'ai développé mes notes primitives... J'ai cru devoir rappeler mes remaniements pour le soulagement des esprits peu attentifs et pour mieux constater ma complète sincérité... Qu'on se tienne donc averti une fois pour toutes ! »

Le malheur c'est qu'on ne veut pas se *tenir averti*.

1. On pourrait renvoyer à bien d'autres endroits, où Chateaubriand parle des auteurs dont il use. Ainsi fait-il à propos de la grammaire des Hurons : « J'ai puisé la plupart des curieux renseignements que je viens de donner sur la langue huronne dans une petite grammaire iroquoise manuscrite qu'a bien voulu m'envoyer M. Marcoux, missionnaire au Saut-Saint-Louis, district de Montréal. » (*Voyage*, édit. Garnier, p. 146.) — Dans le *Génie* (I, V, X), il renvoie à Bartram pour les *puits* des Florides qu'habitent des crocodiles, et encore à propos du tableau d'une troupe de caïmans embusqués pour assaillir des poissons. Dans le même ouvrage (note VIII, édit. Garnier, p. 558), parlant des ruines du Scioto, il écrit : « On peut voir, sur ce que nous disons ici : Duprat, Charlevoix, etc., et les derniers voyageurs en Amérique, tels que Bartram, Imley, etc. Nous parlons aussi d'après ce que nous avons appris nous-même sur les lieux. » Aussi est-il un peu étrange que, abusant d'un mot, dit en passant dans le *Génie* (p. 91), « Ici, nous ne suivrons personne », M. Bédier y signale l'attitude « ordinaire » de Chateaubriand au sujet de ce qu'il a écrit sur l'Amérique. On vient de voir des preuves contraires ; remarquons particulièrement le dernier passage : « Nous parlons *aussi*, etc. » Il n'affecte donc pas de tout vouloir tirer de lui-même.

contre un certain nombre d'analogies, même assez prochaines, pourquoi s'étonner comme si l'on prenait l'auteur en faute ?

Pourquoi crier à l'imposture et parler irrévérencieusement de sublime Tartarin ?

Ceci ne s'applique point à M. Bédier. Dans le second de ses articles, celui où il traite des sources du *Voyage en Amérique,* M. Bédier cite impartialement les endroits où l'auteur en parle lui-même, et, à la suite de ses soixante pages, il conclut, avec la même impartialité..., qu'il n'y a vraiment rien à conclure [1].

M. Deschamps le résume, mais malheureusement sans l'imiter. On a vu qu'il s'autorise de ces rapprochements pour accuser l'auteur de mensonge.

Ce qu'il y a de plus grave encore peut-être, c'est qu'il ne rappelle pas, même d'un mot, même par allusion, les passages si importants où Chateaubriand annonce avec franchise que, pour le fond, ce qu'on va lire n'est pas tout à fait original, et qu'on trouvera même des extraits de certains ouvrages parmi les notes qu'il doit à lui seul.

Ce silence est très regrettable.

L'impression du lecteur en est absolument faussée. Exposer ainsi la question, c'est la défigurer. Est-ce légèreté ou parti pris ?

1. Voici exactement ses paroles : « Conclusion. Nous livrons au lecteur ces documents bruts. Notre enquête demeure trop imparfaite : nous ne saurions encore les interpréter sûrement. » (*Revue d'histoire littéraire de la France*, 15 J[r] 1900, page 118.)

*
* *

Il faut ajouter que, même au cours des pages qu'il dit être inspirées, çà et là, d'autres récits, l'auteur n'est pas simplement un écho; il apporte aussi des observations personnelles.

Partant de ce qu'il désire prouver, à savoir que Chateaubriand n'est redevable de rien à lui-même, M. Bédier écrit bravement à propos de l'ours : « Quelques traits seulement sont pris à Charlevoix; *j'ignore* la source des autres »; à propos du cerf : « La source m'est *inconnue* »; à propos du bison : « Le premier alinéa seul est pris textuellement à Charlevoix. *Je n'ai pas retrouvé* la source des autres »; à propos des mœurs des sauvages : « *Je ne sais* où Chateaubriand a pris sa description des rites du mariage sauvage. »

Tout cela suppose établi... ce que vous vous proposez justement d'établir.

Vous dites aussi que vous n'avez pas découvert l'auteur chez qui Chateaubriand a puisé ce qu'il raconte sur le serpent à sonnettes et les serpents de l'Amérique en général.

Et s'il ne l'a puisé chez personne?

Car enfin, si vous aviez eu la chance de découvrir cet auteur vainement cherché, vous admettriez facilement que lui, du moins, il a recueilli ses renseignements sur les lieux mêmes; pourquoi refusez-vous de l'admettre pour Chateaubriand, obstinément et en toute occasion? Le préjugé saute aux yeux.

Ce petit chapitre des serpents prête d'ailleurs à

d'autres réflexions. Pour composer les vingt-cinq lignes qui restent, après celles dont il déclare ne pas connaître l'origine, M. Bédier nous conte que l'auteur a compulsé six ouvrages différents.

Six ouvrages, dont trois en anglais, pour vingt-cinq lignes!

Cela paraît beaucoup, un peu trop même, pour qu'on arrive facilement à le croire, du moins quand on n'a pas l'avantage, en le croyant, de se payer de la peine qu'on a prise pour essayer de l'établir.

Quoi qu'il en soit, le critique regrette d'abord de n'avoir pu introduire, dans ce qu'il appelle son musée, « le serpent à sonnettes et certain serpent noir et jaune », dont il avoue n'avoir pas découvert la trace, et il ajoute avec une émotion que le lecteur lui envie :

« Du moins, avons-nous eu la *joie* de retrouver le serpent à deux têtes ; nous l'avions recherché avec un acharnement de collectionneur. »

Examinons donc un instant cette perle de la collection qui a tant coûté au collectionneur et dont il est si fier. Elle nous permettra de juger du reste.

Chateaubriand a écrit : « Le serpent à deux têtes est peu commun : il ressemble assez à la vipère ; toutefois ses têtes ne sont pas comprimées. »

Or M. Bédier a fini par rencontrer le texte suivant, chez le naturaliste Bonnet :

« Il est douteux que le serpent à deux têtes forme une espèce. On n'en a encore vu que deux : l'un qui fut pris près du lac Champlain et donné en présent à lord Amerhst, et l'autre conservé dans le musée du collège d'Yale. »

J'ai déjà dit que Chateaubriand avait déclaré s'être inspiré de ses devanciers. Ce passage est peut-être un de ceux qu'il a consultés avant d'écrire, quoiqu'il ait été publié en 1795, quatre ans après son voyage. Mais j'avoue que la comparaison des deux textes ne m'en paraît pas du tout la preuve.

Tout ce qu'il y a de commun entre eux c'est la double affirmation que le serpent à deux têtes existe et qu'il est rare.

On n'est pourtant pas tenu d'avancer des assertions contraires à ce que l'on croit être la vérité, sous peine de passer légitimement pour avoir pillé ses prédécesseurs. Quand deux auteurs parlent avec exactitude, soit d'un même fait réel, soit d'un même fait imaginaire, adopté à tort par l'opinion, même si l'un ignore ce que l'autre a dit ou va dire, ils se rencontrent nécessairement sur les points essentiels.

Or, c'est à cela que se borne ici la rencontre.

Remarquons bien que les détails donnés par Bonnet ne se trouvent pas dans Chateaubriand, et que réciproquement il y a dans Chateaubriand des détails qui ne se trouvent pas dans Bonnet.

Ce n'est pas dans Bonnet que l'auteur du *Voyage en Amérique* a pu apprendre que le serpent à deux têtes ressemble à la vipère ; ce n'est pas par son témoignage qu'il a été amené à écrire que les têtes de ce reptile ne sont pas comprimées. Car Bonnet ne dit ni l'un ni l'autre.

Bref sur *quatre* faits, exprimés succinctement en trois lignes, il y en a *deux* dont la connaissance n'a *pu* venir à Chateaubriand de ce que M. Bédier appelle sa source.

*
* *

Et voilà ce qu'il importe de ne pas oublier! Entre les morceaux, qu'une enquête minutieuse lui oppose, et les siens, il n'est pas rare qu'il existe, en dehors même du style, des différences caractéristiques. Même quand il s'inspire, — et on a vu qu'il ne s'en cache pas, — il modifie souvent les renseignements qui lui viennent d'autrui, et il en ajoute que le texte original ne contient pas.

Je n'en veux demander la preuve qu'aux propres citations dont on se fait une arme contre lui.

De la description rapide qu'il a tracée du poisson d'or, par exemple, on rapproche celle de Bartram.

Voyez cependant ces traits particuliers :

Il écrit que ce poisson est *carnivore,* ce qui n'est pas dans l'auteur américain; il donne la couleur de l'*or bruni* à l'iris de ses yeux, que son devancier dit être d'*une belle couleur rouge*. Il ajoute qu'une barre brune longitudinale traverse ses flancs, détail très précis qui ne se rencontre point dans Bartram. Enfin, le nom même est différent : si l'on en croit Bartram, les Indiens appelaient ce poisson, *ventre rouge,* et lui raconte qu'ils l'appelaient *poisson d'or*. On sait d'ailleurs que rien n'est varié comme les noms donnés aux poissons par le peuple : ils changent d'un canton à l'autre.

Nous pourrions présenter des observations analogues au sujet de la plupart des passages comparés. Pour ne rappeler qu'un autre endroit, en plaçant l'une à côté de l'autre les deux descriptions des

femmes Muscogulges, celle de l'ouvrage américain et celle du *Voyage*, M. Bédier reconnaît lui-même que le second écrivain rapporte un usage que le premier semble avoir ignoré : celui d'une sorte de concours où les femmes se disputent le prix du chant [1].

Ce n'est donc pas un écrivain qui se contente de démarquer l'œuvre d'autrui. Le rapprochement des textes, si on le fait au point de vue des dissemblances, que M. Bédier s'est donné le tort de trop négliger, amène à lui donner raison quand il écrit, comme on l'a vu :

« A ces extraits (aux extraits d'autrui) sont entremêlées mes rectifications, mes réflexions, mes additions, mes propres descriptions »; et ailleurs :

1. Sur ces faits M. Bédier a répondu depuis diversement. Pour l'usage dont il vient d'être parlé, il se contente d'en nier l'existence *a priori*, ce qui est commode mais ce qui ne peut passer pour une réponse au point de vue du plagiat. Sur le poisson d'or il écrit : « En effet... Chateaubriand nous apprend que le poisson d'or est *carnivore :* découverte inappréciable, car tous le spoissons sont carnivores ou presque » (*Revue d'Histoire littéraire*, t. VIII, p. 102). L'ironie est quelquefois déplacée ; elle l'est surtout quand on se donne l'air de répondre avec une facilité victorieuse, et qu'on ne répond pas, en réalité. Et c'est peut-être le cas ici. Car M. Bédier ne dit rien absolument ni du nom de ce poisson ni de la barre longitudinale qui traverse ses flancs ; etc. Pourquoi cache-t-il ces détails à ses lecteurs, tout en affectant de réfuter aisément ce que j'avance ? Il est évident que ces détails suffisent à montrer qu'entre le texte de Chateaubriand et celui de Bartram, il existe, comme j'ai voulu l'établir, « des différences caractéristiques ». A quoi bon alors cette ironie triomphante ? — Une ou deux autres remarques sur la même page du *Correspondant* m'ont paru plus justes, et j'y ai fait droit, dans le texte actuel, en supprimant les passages qui en étaient l'objet.



CARTE POUR L'ÉTUDE DU VOYAGE DE CHATEAUBRIAND EN AMÉRIQUE

N. B. Le pointillé indique le tracé d'itinéraire dont cet article combat l'ensemble.

« Nous parlons *aussi* d'après ce que nous avons appris nous-même sur les lieux [1]. »

Voilà la vérité, et la vérité reconnue, proclamée d'avance, par lui-même ! De l'usage qu'il a fait de ses sources, on ne peut donc rien conclure contre la sincérité de ses récits. M. Bédier l'avoue ; et il a raison. Aussi a-t-il cherché ailleurs une base qu'il jugeât plus solide pour ses attaques[2].

1. M. Bédier, qui ne veut pas en général que Chateaubriand ait rien su par sa propre expérience, plutôt que de lui reconnaître ce mérite, aime mieux s'accuser lui-même en bien des endroits, comme je l'ai dit, de n'avoir pas su mettre la main sur les ouvrages qu'il a exploités, et il va même encore au delà : il préfère — chose piquante ! — soupçonner Chateaubriand de s'être fait à lui-même des emprunts ! Ainsi, il ne craint pas d'écrire que, pour peindre la tempête qui l'assaillit à son retour d'Amérique, l'auteur des *Mémoires* s'est contenté de copier, — très imprudemment, puisqu'elles étaient déjà connues, — les *Tempêtes fameuses* des *Natchez* et des *Martyrs*, alors qu'il est évident que c'est la poésie qui s'est inspirée de la réalité, comme il paraît tout naturel, et non la réalité de la poésie, ce qui serait tout à fait nouveau. Ayant à décrire une tempête, Chateaubriand ne pouvait pas ne pas mettre à profit le souvenir de celle qu'il avait essuyée à sa rentrée en France, et que mentionne déjà le *Voyage en Amérique*, composé, d'après M. Bédier, avant 1800, c'est-à-dire une dizaine d'années plus tôt que les *Martyrs*. Avancer le contraire, c'est vraiment pousser un peu loin le désir de déprécier l'exactitude de ses récits.

2. Le voyageur anglais Cawer use lui aussi assez souvent de ses prédécesseurs. M. Bédier écrit lui-même (2e article, p. 93) : « Il est curieux de constater qu'ici — *et en plusieurs lieux* Cawer a fait comme Chateaubriand : il a pris ce discours à Charlevoix ». Cela n'empêche pas cependant que Cawer ait réellement voyagé en Amérique durant les années 1766, 1767 et 1768. M. Deschamps va-t-il aussi le nier ? Il le doit, s'il veut être d'accord avec lui-même.

III

Voici le résumé de ce nouveau réquisitoire :

Chateaubriand est parti de Saint-Malo le 8 avril 1791; il est rentré au Havre le 2 janvier 1792. Arrivé tardivement à Baltimore, le 10 juillet, il s'est rembarqué à Philadelphie le 10 décembre. Il n'a donc passé que cinq mois sur le continent américain. Or il n'est pas possible qu'en cinq mois il ait parcouru tout le pays qu'il dit avoir exploré.

Pour en donner la preuve, M. Bédier trace alors l'itinéraire qui lui *semble* ressortir des endroits divers de ses livres, où Chateaubriand a parlé de son voyage, soit longuement, soit en passant ou seulement par allusion.

C'est justement cet itinéraire qu'indique le pointillé tracé sur la carte que l'on vient de voir. Il est hypothétique, et, à mon sens, en grande partie inexact.

*
* *

Commençons par définir avec précision ce que le voyageur déclare *formellement* avoir visité.

Il a visité Baltimore, Philadelphie, New-York, Boston, où il est allé saluer à Lexington, dans le voisinage, « le premier champ de bataille de la liberté américaine ». Revenant alors à New-York, il a pris le paquebot qui faisait voile, sur l'Hudson, jusqu'à Albany. C'est à ce moment que, accompagné d'un guide, il entre dans les forêts vierges pour se diriger vers le Niagara.

Le voilà dans l'enivrement où le jetaient les grandes solitudes !

« Hélas! je me figurais être seul dans cette forêt où je levais une tête si fière! Tout à coup je vins m'énaser contre un hangar. Sous ce hangar s'offrent à mes yeux ébaubis les premiers sauvages que j'ai vus de ma vie. Ils étaient une vingtaine. tant hommes que femmes, tous barbouillés comme des sorciers, le corps demi-nu, les oreilles découpées, des plumes de corbeau sur la tête et des anneaux passés dans les narines. Un petit Français, poudré et frisé, habit vert-pomme, veste de droguet, jabot et manchettes de mousseline, raclait un violon de poche, et faisait danser *Madelon Friquet* à ces Iroquois. M. Violet (c'était son nom) était maître de danse chez les sauvages. On lui payait ses leçons en peaux de castors et en jambons d'ours. Il avait été marmiton au service du général Rochambeau, pendant la guerre d'Amérique. Demeuré à New-York après le départ de notre armée, il se résolut d'enseigner les beaux-arts aux Américains. Ses vues s'étant agrandies avec le succès, le nouvel Orphée porta la civilisation jusque chez les hordes sauvages du nouveau monde. En me parlant des Indiens, il me disait toujours : « Ces messieurs sauvages et ces dames sauvagesses. » Il se louait beaucoup de la légèreté de ses écoliers ; en effet je n'ai jamais vu faire de telles gambades. M. Violet, tenant son petit violon entre son menton et sa poitrine, accordait l'instrument fatal; il criait aux Iroquois : *A vos places!* Et toute la troupe sautait comme une bande de démons. »

Chateaubriand contempla avec ravissement la cataracte du Niagara qu'il a si magnifiquement décrite.

De là, s'associant à une caravane de planteurs, — son guide était rentré à Albany, — il s'avança vers Pittsburg, descendit l'Ohio, aperçut les ruines indiennes, qui se trouvaient à l'endroit où le Scioto entre dans cette rivière, vit « l'en-haut » du Mississipi, la Louisiane, qui s'étendait alors sur les deux rives du fleuve, pénétra dans les Florides, conversa avec des sauvages de la tribu des Natchez, et aussi avec des Muscogulges et des Siminoles, passa les montagnes Bleues, et, par les terres défrichées, gagna Philadelphie, où il se rembarqua pour la France.

Voilà, quant à son itinéraire, les seuls points qui ressortent nettement de ses récits!

Le reste se compose de tableaux ou d'épisodes, et aussi de notions géographiques, qu'il puise parfois ailleurs, nous l'avons vu, que dans ses observations de voyage.

Si l'on veut s'en tenir à ses affirmations catégoriques, et ne pas le conduire *où il ne dit nulle part être allé*, il ne faut pas étendre ses courses plus loin, ni essayer de déterminer avec précision ce qu'il a laissé dans le vague et ce qu'il nous est impossible cependant de savoir autrement que par lui.

Revenons donc sur les grandes étapes de son voyage, sur celles du moins pour lesquelles il est besoin de fixer le sens qu'il donne à certains noms, ou à propos desquelles on l'attaque.

Il n'y a pas à insister tout d'abord sur l'excursion à la cataracte du Niagara.

M. de Mersenne a querellé l'auteur d'*Atala* au sujet de la distance d'où l'on entend le bruit de la cataracte. Mais il paraît, d'après M. Bédier même (p. 552), que c'est lui qui se trompe.

Il se trompe aussi, de l'aveu unanime, sur la région d'Albany au Niagara.

Ce qui amène à dire que, si sa méthode avait quelque valeur, si des erreurs suffisaient à prouver qu'on n'a pas vu ce dont on parle, c'est lui, c'est ce critique anonyme et rodomont, qui serait convaincu de n'être jamais allé à la cataracte.

Sur les bords de l'Ohio, M. Bédier arrête Chateaubriand pour lui chercher noise à son tour.

Il prétend que, dans la saison de l'année où le voyageur dut arriver à Pittsburg, c'est-à-dire, d'après lui, vers la mi-septembre, l'Ohio n'avait pas assez d'eau encore pour qu'on pût naviguer : il n'est navigable qu'au printemps et à l'automne, et l'automne ne commence qu'en octobre. Or, les chiffres sont les chiffres, le commencement d'octobre ce n'est pas la fin de septembre.

Ceci est évidemment une mauvaise guerre. C'est vouloir ferrailler malgré tout et pour le seul plaisir.

Car, outre cette chicane un peu vaine sur le début d'une saison, qui peut commencer, en réalité, un peu plus tôt ou un peu plus tard, suivant les années, puisqu'il a étudié ces questions M. Bédier sait bien que, sauf les bateaux trop pesants, l'Ohio permet la navigation à toute époque.

Voici, d'ailleurs, un texte décisif. Je le prends

dans un ouvrage de ce siècle : *Voies de communication aux États-Unis,* par Henri Stucklé (p. 433) :

« Les eaux de l'Ohio offrent une belle navigation pour des bateaux à vapeur de première classe, pendant six mois, et pour des bateaux tirant peu d'eau pendant tout le reste de l'année, lorsque les glaces n'interrompent pas les communications. »

Comme on était alors à la fin de l'été, ce dernier péril n'existait pas ; et, d'autre part, Chateaubriand usa de bateaux légers, nous le dirons tout à l'heure. Rien ne s'opposait donc à ce qu'il naviguât alors sur l'Ohio.

Mais aurait-il préféré, on ne sait par quelle étrange fantaisie, des bateaux lourds et d'un grand tirant, il pouvait très bien trouver la rivière en état de les porter.

Car, « à vrai dire, écrit le voyageur Michaux, celui même qui raconte que les gros chalands ne peuvent flotter qu'au printemps et à l'automne, à vrai dire, en cas de pluies abondantes dans les monts Alleghanys (ou Apalaches), on peut descendre l'Ohio *en toute saison* », et plus facilement encore, n'est-ce pas, quand on se trouve à la veille même de l'automne, ce qui était alors le cas de Chateaubriand.

M. Bédier cite lui-même ce texte, qui ne souffre pas de réplique. Aussi bat-il en retraite ; il dit n'avoir voulu que « marquer une difficulté » et avoue que notre voyageur a bien *pu* descendre l'Ohio à ce moment de l'année, même en chaland.

Mais alors pourquoi lui avoir cherché cette querelle d'Allemand ?

En tout cas, il n'y a pas à en tenir compte, c'est chose entendue.

*
* *

Chateaubriand s'embarque donc sur l'Ohio. Mais dans quelle sorte d'embarcation?

« On pouvait alors, dit M. Bédier, descendre l'Ohio et le Mississipi, soit en pirogue, soit sur de grands chalands de transport. »

Il faut remarquer que le voyage en pirogue était deux fois plus rapide que le voyage en chaland.

M. Bédier le sait et le dit. Mais il admet malgré cela — ne serait-ce point même à cause de cela? — que le voyageur s'est embarqué sur un chaland destiné principalement aux marchandises.

Aurait-il donc existé alors de ces lourds bateaux, employés au service régulier de la rivière?

Évidemment non. Même, — toujours d'après M. Bédier, — on n'en trouvait point de fabriqués d'avance à Pittsburg. Chacun d'eux « ne servait que pour un seul voyage d'aval. Faute de pouvoir remonter les courants du Mississipi, ils étaient vendus à l'arrivée à la Nouvelle-Orléans comme bois d'arrimage ou comme bois à brûler. Il en résulte qu'on ne les construisait chaque année à Pittsburg que sur commande ».

On voit maintenant tout le profit qu'il y a pour la thèse à préférer le voyage sur les gros bateaux au voyage sur de petits canots légers. Ceux-ci étant toujours prêts et faisant la route bien plus vite, le voyageur, s'il en use, pourra partir beau-

coup plus tôt, n'ayant pas à attendre qu'on fabrique un bateau exprès pour lui, et il descendra le courant beaucoup plus vite.

Seulement on trouvera peut-être que des deux manières de naviguer, Chateaubriand n'a pas dû nécessairement choisir celle qui sert le mieux l'opinion malveillante de M. Bédier et qui l'eût incommodé lui-même davantage. A moins d'avoir perdu le sens, il aura fait son choix justement à rebours.

Il est vrai que la navigation en canot paraît au critique quelque chose de si extraordinaire, qu'il assure n'avoir pas besoin de preuves pour être convaincu que Chateaubriand ne l'a pas pratiquée.

J'avoue que ceci m'étonne étrangement.

Car on naviguait alors sur les rivières d'Amérique bien plus en canot qu'en chaland. C'est en pirogue que le voyageur Michaux va sur l'Ohio de Weeling à Limestone; c'est en pirogue que le voyageur Smith descend l'Ohio et le Mississipi, du confluent du Kentucky jusqu'à la Nouvelle-Orléans. A son tour, le voyageur Bartram, dont M. Bédier use si abondamment contre notre écrivain, parcourt les rivières américaines sur un simple canot.

M. Bédier me permettra-t-il de lui dire que le jour où il lui plaira de visiter, lui aussi, après Chateaubriand, la cataracte du Niagara et le reste, s'il se mêle un peu aux habitants, s'il tient à vivre de leur vie, il n'affrontera pas autrement que dans un canot la vaste étendue même des grands lacs.

Car c'est le moyen de naviguer commun dans ces contrées; je le tiens de voyageurs qui en arrivent.

Et à supposer que notre distingué contemporain

préfère la rapidité et le confortable des bateaux à vapeur, je n'ai pas besoin de rappeler que Chateaubriand ne pouvait faire comme lui.

En 1827, l'auteur du *Voyage en Amérique* écrivait (p. 206) :

« Aujourd'hui des bateaux à vapeur sillonnent ces lacs où l'on voyait à peine, il y a trente ans, quelques pirogues de sauvages. »

Ceci montre de plus qu'on a tort de dire que le voyageur n'a pas parlé de pirogues. Il n'a pas écrit qu'il avait descendu l'Ohio en pirogue, dit-on. Mais a-t-il écrit davantage qu'il l'avait descendu en chaland?

En l'absence des renseignements précis qu'il ne donne pas sur ce point, si elle désire interpréter son silence, la critique a le devoir de supposer qu'il a usé des embarcations dont il parle sans cesse et non de celles dont il ne parle jamais.

Car je ne me souviens pas d'avoir vu une seule fois les chalands nommés dans ses divers récits américains. Que s'ils l'étaient, par hasard, ce serait, à coup sûr, très rarement.

Les canots, au contraire, sont rappelés sans cesse. On dirait que l'auteur ne connaît pas d'autre moyen de naviguer sur les cours d'eau du Nouveau Monde.

Et d'ailleurs, quoi qu'en pense M. Bédier, il a dit bien des fois qu'il naviguait lui-même en canot. Par exemple :

« Le ciel est sur ma tête, l'onde limpide sous mon *canot*, qui fuit devant une brise légère » (*Voyage*, p. 75).

Un peu plus loin :

« Sept heures du soir. Nous avons traversé la fourche de la rivière et suivi la branche du sud-est. Ayant tiré notre *canot* à terre, les uns ont amassé des branches sèches, etc. » (p. 75).

On trouve même, dans ces récits, le souvenir d'un usage qui peut nous paraître étrange, mais qui est pratiqué aujourd'hui encore parmi les Indiens de ces régions.

Quand on a besoin de passer dans une rivière qui ne communique pas avec celle où l'on navigue, ou bien si la rivière fait un trop long détour, et qu'il y ait avantage à « couper des pointes », le canot est retiré de l'eau et porté sur les épaules.

« Demain, nos hôtes nous aideront à porter notre *canot* à un fleuve, qui n'est qu'à 5 milles du lieu où nous sommes » (p. 79).

Mais alors, dira-t-on, pourquoi s'associer avec des colons, si l'on ne doit pas fréter, à frais communs, un bateau de transport?

Pourquoi? Mais parce qu'il était impossible de voyager seul dans ces déserts, sans s'exposer aux plus graves périls. M. Bédier le sait bien, puisqu'il écrit :

« Les deux rives du fleuve étaient infestées de sauvages en embuscade, qui tiraient sur les « chairs blanches », ou attaquaient la nuit la pirogue amarrée. »

La prudence exigeait donc qu'on fît partie d'une caravane.

Il y avait ainsi sur les rivières des groupes de canots voyageant ensemble, qui formaient comme des flottilles. Ces flottilles sont rappelées plusieurs fois par Chateaubriand.

Dans *Atala*, par exemple, il peint la tribu des Natchez remontant l'Ohio sur une foule de pirogues. Les *Mémoires d'outre-tombe* parlent à leur tour de ces « nacelles d'écorce », de ces « canots s'avançant à la file » l'un derrière l'autre, dans lesquels les Indiens s'aventurent sur le lac Erié, si renommé cependant par ses tempêtes. Le péril n'était pas le même, naturellement, sur les eaux plus calmes des fleuves.

Concluons donc — on ne peut faire autrement — que Chateaubriand a voyagé en canot avec sa caravane. Nous verrons plus loin les conséquences.

*
* *

Mais jusqu'où la flottille est-elle descendue? M. Bédier pense que le voyageur est allé, d'après son récit, jusqu'à l'endroit même où s'est élevée depuis la ville de Natchez.

Quant à M. G. Deschamps, il est bien plus hardi. Si nous en croyons le *Voyage en Amérique*, écrit-il avec décision, Chateaubriand est arrivé jusqu'à la Nouvelle-Orléans.

Je m'imagine qu'on embarrasserait beaucoup M. G. Deschamps en lui demandant ses preuves. Quels sont les textes où Chateaubriand aurait dit cela? M. Deschamps n'en cite aucun et, en réalité, il n'y en a point.

L'écrivain donne la distance de la Nouvelle-Orléans à l'embouchure de l'Ohio. Mais il ne dit pas, je pense, qu'il l'a lui-même mesurée, non plus qu'il ne dit avoir mesuré la circonférence du lac Erié, qu'il

évalue à 100 lieues, ce qui est d'ailleurs tout à fait inexact.

N'attribuons point, par inattention ou malveillance, à ses observations personnelles de simples notions de géographie ou d'histoire naturelle, quand il a pris soin lui-même de nous épargner toute confusion, en nous avertissant d'avance des obligations qu'il avait envers autrui [1].

« Dans ses *Mémoires d'outre-tombe,* ajoute M. Deschamps, il réduit son itinéraire à une excursion vers le pays des Natchez. »

Ceci est plus juste, — sauf l'intention.

Le critique veut faire entendre que, s'étant aperçu qu'il en avait trop dit peut-être dans son *Voyage*, l'auteur prit soin depuis, dans ses *Mémoires*, de se montrer plus modeste.

Mais les dates suffisent à détruire ce soupçon désobligeant, et M. Deschamps a commis la distraction de ne pas le remarquer. Chateaubriand a composé cette partie de ses *Mémoires avant* de publier son *Voyage,* qui n'a paru qu'en 1827.

S'il avait eu la crainte qu'on lui prête, il lui était très facile de ne pas écrire, ou, si elle était déjà écrite, de modifier, de supprimer même, dans son manuscrit, la page qui l'inquiétait, dit-on, et dont il

1. Dans le même ouvrage, le voyageur parle longuement du Mexique et des républiques espagnoles. Quelqu'un osera-t-il en conclure qu'il prétende avoir parcouru ces contrées, alors qu'il déclare formellement n'être allé que dans les États-Unis? Il ne suffit donc pas qu'un lieu soit nommé dans son livre, pour que l'écrivain soit réputé dire qu'il l'a visité. On est même un peu étonné d'avoir à insister ainsi sur ce point.

avait senti le besoin de restreindre la portée.

Au reste, M. Deschamps s'exprime, à mon avis, avec assez d'exactitude, quand il dit du voyage de Chateaubriand sur le Mississipi que, d'après les *Mémoires,* il s'est borné à une pointe vers le pays des Natchez.

Pour Chateaubriand, le pays des Natchez n'est pas seulement le village où se trouve leur centre principal; c'est toute la région qu'ils fréquentent et habitent successivement dans leurs courses de nomades.

Et Chateaubriand a raison d'entendre ainsi le mot.

Avant que les Indiens eussent été cantonnés dans des territoires déterminés, ce qui a été fait au XIXe siècle, chaque tribu avait véritablement pour pays la contrée qu'elle parcourait sans fin, où elle se transportait d'un point à l'autre suivant les circonstances et ses besoins, particulièrement quand la chasse, dont elle vivait, l'obligeait à quitter un canton où le gibier devenait rare.

Or il est certain que les Natchez occupaient de cette manière la rive gauche du Mississipi, au nord de la ville qui porte aujourd'hui leur nom.

Il paraît même qu'ils arrivaient parfois jusqu'à l'Ohio, d'après ce que laisse entendre Chateaubriand. Car c'est dans le lit de l'Ohio que le chef Chactas raconte à René l'histoire d'*Atala,* « une nuit, à la clarté de la lune, tandis que tous les Natchez dorment au fond de leurs pirogues, et que la flotte indienne, élevant ses voiles de peaux de bêtes, fuit devant une légère brise ». La tribu est venue ainsi en « remontant le Meschacébé, à l'aide des contre-courants ».

C'est donc le long de la rive orientale du Mississipi que Chateaubriand place ces nomades. Voilà, à ses yeux, quel est leur pays [1].

Du reste, qu'il faille donner au mot ce sens étendu, quand il parle de la visite qu'il fit chez ce peuple, c'est ce qui me paraît résulter clairement de ce qu'il dit lui-même.

On voit, par exemple, au cours de l'*Essai historique*, qu'il n'avait jamais conçu le projet de se rendre vers le sud du Mississipi. En effet, dans cet ouvrage, composé pendant les années qui suivirent immédiatement son retour, expliquant le dessein chimérique qu'il avait eu d'atteindre l'extrémité du continent américain, il écrivait :

« Je me serais mis en route, marchant directement à l'ouest, en longeant les lacs du Canada jusqu'à la source du Mississipi, que j'aurais reconnue. De là, descendant par les plaines de la haute Louisiane jusqu'au 40e degré de latitude nord, j'eusse repris ma route à l'ouest. »

Entre les régions situées vers le 40e parallèle et la ville actuelle de Natchez, la distance est énorme, comme il est aisé de s'en convaincre en jetant un regard sur la carte. Il n'y a donc pas à supposer, ainsi que je l'ai vu faire par des géographes, que Chateaubriand pouvait être descendu tout à fait au sud, peut-être parce qu'il y était conduit par son itinéraire primitif. Le texte qu'on vient de lire est péremptoire.

Mais il a écrit, de plus, dans une page qui se

1. Il écrit nettement : « Sur ce grand fleuve (le Mississipi s'étendait la domination des Natchez » (*Voyage*, page 179).

trouve parmi les manuscrits de la Bibliothèque nationale :

« Qu'aurais-je été faire aux embouchures du Mississipi, moi qui voulais cheminer vers le nord ? »

Il devait penser de même du village de Natchez, qui est à quatre jours seulement des embouchures, et qui n'offrait d'ailleurs rien d'intéressant à sa curiosité.

Aussi dit-il formellement qu'il n'a pas visité la partie méridionale du fleuve. « Cet en-bas du fleuve ressemble peu au Mississipi que j'ai décrit ; *je n'ai peint que l'en-haut où j'avais passé*[1]. »

L'*en-haut,* ce ne peut pas être évidemment la partie où est située la ville qui s'appelle aujourd'hui Natchez. Car, en ne considérant même le Mississipi qu'à son point de jonction avec l'Ohio, la ville de Natchez paraît très loin de se trouver dans « l'en-haut » du fleuve » ; elle est très nettement dans « l'en-bas ». Si Chateaubriand l'avait visitée, il ne pourrait dire, *en aucune façon,* qu'il n'a parcouru le Mississipi que dans la partie supérieure de son cours. Il suffit de considérer la carte un instant pour s'en convaincre.

J'ajoute que cet endroit montre clairement en quel sens on a le devoir d'interpréter, pour rester fidèle aux règles de la critique, ceux des autres passages sur la visite de l'auteur aux Natchez, qui pourraient paraître douteux si on les étudiait isolément.

Ne faisons donc pas voir au voyageur plus de pays qu'il ne dit en avoir vu pour le simple plaisir de

1. Biblioth. Nation. F. F. 12454, fol. 14.

lui reprocher ensuite les exagérations que nous lui aurons nous-mêmes prêtées; et admettons, puisqu'il l'assure, qu'il n'est pas descendu au delà de ce qu'on peut appeler raisonnablement le haut du fleuve, ce qui est, *au plus*, la région située du 36e au 34e parallèle, vers la latitude où est placée la ville américaine de Florence.

*
* *

C'est là qu'il aura quitté le fleuve pour traverser la Louisiane et pénétrer dans les Florides.

M. G. Deschamps écrit avec assurance :

« Il *affirme* qu'après avoir fumé chez les Natchez le calumet de la paix, il explora l'Alabama, la Géorgie, la Caroline du Sud, le Tennessée (ou Tennessee). »

Ici encore, M. Deschamps serait bien en peine de citer le texte où il a trouvé cette *affirmation.* Il lui est arrivé un accident : il a pris un renseignement géographique pour un itinéraire.

Voici du reste la phrase de l'écrivain; elle est assez claire pour que le lecteur comprenne malaisément qu'on s'y trompe :

« Nous nous acheminâmes *vers* les pays connus alors sous le nom général des Florides, *et où s'étendent aujourd'hui* les États de l'Alabama, de la Géorgie, de la Caroline du Sud, du Tennessee[1] . » C'est ce que M. Deschamps traduit ainsi : « Il affirme qu'il explora l'Alabama, la Géorgie », etc.

1. *Mémoires d'outre-tombe*, édit. Garnier, t. I, p. 436.

Chateaubriand a pénétré certainement dans les Florides. Il l'a dit ailleurs, et rien ne permet d'en douter. Mais cela ne prouve nullement qu'il ait visité *toutes les parties* de cette immense contrée.

Qu'on se figure un Allemand qui, ayant vu Strasbourg et Metz, aurait écrit, il y a un siècle, qu'il était allé en France. Plus tard, un historien fait le calcul du temps restreint qu'il a eu pour cette excursion et s'écrie délibérément : « Il affirme qu'il a vu l'Alsace, la Lorraine, la Bourgogne, la Picardie, la Bretagne, la Gascogne, la Provence, le Dauphiné... », enfin toutes les provinces françaises.

C'est à peu près la méthode de M. Deschamps.

On se contenterait de la trouver plutôt un peu... folâtre, si elle n'avait pas pour but de démontrer que le voyageur ne mérite pas d'être pris au sérieux et a tout juste la bonne foi de « Tartarin ».

Reproduisant la phrase qui a abusé M. Deschamps, ou dont M. Deschamps abuse, M. Bédier écrit : Chateaubriand « *ne veut pas* dire sans doute, qu'il ait parcouru toutes ces régions » (et il est évident qu'il ne le dit pas). M. Deschamps aurait-il lu M. Bédier lui-même un peu vite?

*
* *

Celui-ci a tort, à son tour, de se laisser embarrasser par certains mots, dits en passant et sans aucun souci de la précision scientifique.

Même dans les *Mémoires*, même dans le *Voyage en Amérique*, l'auteur ne peut pas être tenu pour

un géographe dont toutes les expressions doivent être prises à la lettre et entendues avec rigueur.

Mais il en est ainsi, à plus forte raison, pour les ouvrages où il n'a nul dessein de renseigner sur son voyage, où il en parle seulement en artiste, pour y chercher un souvenir, une comparaison ou une image. En donnant alors à ces mots de poète le sens rigide qu'ils pourraient avoir dans un recueil géographique, on s'expose à d'inévitables erreurs.

Ainsi, dans le *Génie du Christianisme*, à propos des oiseaux voyageurs dont il fait un tableau poétique, il dit qu'il en a rencontré des milliers du golfe Saint-Laurent à la pointe de la Floride.

Évidemment il marque simplement une direction, non les points extrêmes de son voyage, puisqu'il est certain, d'après lui-même, qu'il n'est allé ni au golfe Saint-Laurent, ni dans l'isthme de la Floride. Il dit poétiquement, et sans vouloir s'astreindre à la rigueur mathématique, dans un livre où le lecteur n'a pas droit de l'attendre, que, lors de son excursion au Canada et aux États-Unis, du nord au sud il a vu des nuées de canards et de sarcelles.

Voici, d'ailleurs, un exemple caractéristique de la manière dont il convient d'entendre ces passages pour les interpréter avec justesse.

Dans son voyage en Égypte, arrivé près de l'embouchure du Nil, il aperçut du large les palmiers de Rosette, tandis que la terre restait invisible encore.

Or, rapportant ce souvenir dans l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, il dit que ces plages lui rappelèrent alors les « lagunes des Florides ». Sur quoi

des hommes sévères veulent qu'il affirme ainsi avoir visité les côtes de la Floride actuelle.

La fausseté de ces interprétations étroites éclate ici avec évidence. Car le voyageur nous a expliqué lui-même, simplement et sans y songer, le sens exact qu'il donnait à ce souvenir.

C'est dans le *Voyage en Amérique*. Le vaisseau qui l'apportait était arrêté, par le calme plat, en face de la Virginie. Enfin, dit-il, « nous aperçûmes la terre : elle était dessinée par la cime de quelques arbres, qui semblaient sortir du sein de l'eau; *les palmiers de l'embouchure du Nil me découvrirent depuis le rivage de l'Égypte de la même manière* ».

Le doute n'est pas possible : c'est bien au spectacle dont parle le *Voyage* que se rapporte le souvenir de l'*Itinéraire*. L'écrivain n'en fait donc pas mystère; il ne cherche pas à surprendre la bonne foi du lecteur; tout le monde en conviendra.

Or ce n'était pas exactement la côte des Florides qu'il avait sous les yeux, quand il aperçut de la mer les arbres qui annonçaient la terre. Il ne pouvait voir alors *proprement* que les rivages de la Virginie, tout au plus ceux de la Caroline du Nord, et les Florides ne commençaient rigoureusement qu'à partir de la Caroline du Sud. Il les avait donc un peu à sa gauche, et non en face, sinon au loin, au delà de la Virginie.

Cela prouve avec évidence que nous aurions tort de chercher la précision exigée d'un érudit dans ces mots jetés en courant par un poète. Celui-ci ne croit pas avoir à se préoccuper de la rigueur scientifique et il serait injuste de l'exiger de lui.

Peut-être aussi aurait-il le droit, après bien des années, de mêler un peu ses souvenirs et de commettre quelques confusions, sans qu'on eût soi-même celui de s'en étonner au point de calomnier sa bonne foi. Nous oublions trop les défaillances de notre mémoire: sinon nous serions plus indulgents pour la mémoire d'autrui. J'en appelle à tous ceux qui ont voyagé et qui cherchent à préciser les souvenirs de leurs voyages.

Chateaubriand a donc vu les Florides, où erraient les tribus des Muscogulges et des Siminoles, ces compatriotes d'Atala. Mais quelles parties exactement? Il ne l'a pas dit.

M. Bédier essaie de le deviner, et il imagine l'itinéraire que le jeune voyageur dut suivre du pays des Natchez à Philadelphie.

C'est ce que j'appellerai l'itinéraire de retour. Essayons de faire voir ce qu'il convient d'en penser. C'est le cœur même de la question.

IV

Notons d'abord que nous sommes désormais dans le capricieux et obscur labyrinthe des hypothèses.

Si M. Bédier s'y est perdu, il n'y a pas lieu d'en être autrement surpris; le reproche à lui faire, c'est de s'y être engagé, et sans fil conducteur. Car les données que nous avons sont tout à fait insuffisantes : elles ne peuvent servir à nous guider avec la moindre certitude.

Pourquoi donc ne pas se résigner à ignorer ce qu'on ne peut pas savoir?

Chateaubriand n'a jamais dit, ni même laissé entendre, quelle route il avait suivie pour sortir dû désert et gagner la côte où il devait prendre le paquebot, ni à quel moment il était parti d'un lieu ou arrivé dans un autre.

Déjà nous voyons dans l'*Essai historique* qu'il avait peu de goût en général pour les exigences de l'ordre chronologique. Dans une note de cet ouvrage, il avertit qu'il ne l'a pas suivi au cours du chapitre, en préférant un autre qui lui paraissait plus littéraire, et bien persuadé d'ailleurs, dit-il, que le lecteur y est indifférent.

Il ne prévoyait pas qu'un jour on lui chercherait querelle sur sa négligence, et que ces dates, traitées par lui cavalièrement, trouveraient des avocats sévères, qui les vengeraient de ses dédains.

A cette observation générale, il faut ajouter, en ce qui regarde son séjour dans les déserts américains, que les récits que nous avons ont été écrits sur des notes extrêmement confuses.

L'auteur a pris soin de le dire lui-même. Car, après le souvenir de son arrivée sur l'Ohio, on lit dans une page inédite de ses *Mémoires*, qui se trouve à la Bibliothèque nationale :

« Ici le manuscrit original de mes voyages n'offre plus qu'une masse informe de feuilles volantes, mêlées, déchirées, rongées par l'humidité, sans ordre, sans suite, souvent illisibles... Mon itinéraire est si vague qu'il n'y faut chercher que ce qu'on y trouve, des tableaux à peine esquissés.

Je transcris quelques-uns de ces fragments. »

On a vu plus haut qu'à ces fragments il s'en est mêlé qu'il avait empruntés à d'autres voyageurs, et que tout cela formait un ensemble embrouillé et décousu, où il m'est « presque impossible, disait-il quand il voulut s'en servir, de séparer ce qui est de moi et ce qui est d'autrui, ni souvent même de le reconnaître ».

Et voilà sur quels morceaux on épilogue!

On affiche la prétention de tout comprendre là où lui-même ne se retrouvait plus, de deviner jusqu'où il s'est avancé, quels chemins il a suivis, d'assigner des dates, de marquer, à son défaut, la suite des faits, tout cela à l'aide de quatre ou cinq notes *très courtes et très vagues*, rapprochées au hasard, et dont on ne sait même point si toutes le concernent, s'il n'y en a pas qui soient de Bartram, par exemple, et où dès lors Bartram seul soit en jeu.

Quand on raisonne sur de telles bases, les conclusions qu'on peut tirer doivent paraître plus que suspectes; elles sont absolument sans valeur.

*
* *

Voilà certainement ce qu'on pourrait se contenter de répondre pour défendre Chateaubriand contre l'imagination de ses adversaires et leur téméraire arithmétique.

Mais faisons davantage! Étudions l'essai d'itinéraire que la fantaisie de M. Bédier a construit, avec des matériaux qui n'ont jamais été destinés à une telle entreprise.

Le passage le plus considérable, le passage fondamental, dont cette architecture s'autorise, est emprunté aux *Mémoires d'outre-tombe,* lesquels ont été écrits, ne l'oublions pas, *plus de trente ans après l'événement.* Le voici *in-extenso :*

« J'étais si charmé de mes courses que je ne pensais presque plus au pôle. Une compagnie de trafiquants venant de chez les Creeks, dans les Florides, me permit de la suivre. Nous nous acheminâmes vers les pays connus alors sous le nom général des Florides, et où s'étendent aujourd'hui les États de l'Alabama, de la Géorgie, de la Caroline du Sud, du Tennessee. Nous suivions à peu près des sentiers que lie maintenant la grande route des Natchez à Nashville, par Jackson et Florence, et qui rentre en Virginie par Knoxville et Salem, pays dans ce temps peu fréquenté et dont cependant Bartram avait exploré les lacs et les sites. Les planteurs de la Géorgie et des Florides maritimes venaient jusque chez les diverses tribus des Creeks acheter des chevaux et des bestiaux demi-sauvages, multipliés à l'infini dans les savanes que percent ces *puits,* au bord desquels j'ai fait reposer Chactas et Atala. Ils étendaient même leur course jusqu'à l'Ohio[1].

« Nous étions poussés par un vent frais. L'Ohio, grossi de cent rivières, tantôt allait se perdre dans les lacs qui s'ouvraient devant nous, tantôt dans les bois. Des îles s'élevaient au milieu des lacs. Nous fîmes voile vers l'une des plus gran-

1. *Mémoires d'outre-tombe,* éd. Garnier, in-8°, t. I, p. 436.

des. Nous l'abordâmes à huit heures du matin.

« Je traversai une prairie semée de jacobées à fleurs jaunes, d'alcées à panaches roses. »

Quelques pages après :

« Au moment où nous nous y attendions le moins, nous vîmes sortir d'une baie une flottille de canots, les uns à la rame, les autres à la voile. » C'étaient des Creeks, c'est-à-dire des Muscogulges et des Siminoles. « Nos agents de traite commencèrent à s'enquérir des chevaux », etc.[1].

Un peu plus loin [2] :

« Nous repassâmes les montagnes Bleues et nous rapprochâmes des défrichements européens vers Chillicothi. »

Ce que le *Voyage en Amérique* présente ainsi :

« En errant de forêts en forêts, je m'étais rapproché des défrichements américains... Revenu à Philadelphie, je m'y embarquai [3]. »

En outre, sans dire que l'auteur ait visité ces lieux, le *Voyage en Amérique* (p. 99) décrit deux villages creeks et rappelle en deux mots un spectacle grandiose, dont le voyageur peut jouir des rives du fleuve Chata-Uche (aujourd'hui Chattahochee) :

« Lorsque, placé de l'autre côté de la rivière Chata-Uche, on découvre ces vastes degrés couronnés par l'architecture des montagnes, on croirait voir le temple de la Nature. »

C'est avec cela que M. Bédier élève tout son édifice. Les oiseaux d'Aristophane bâtissaient sur

1. *Ibid.*, p. 441.
2. Page 454.
3. *Voyage*, etc., p. 221.

les nuages ; je crains que M. Bédier ne les imite.

Que le lecteur veuille bien se reporter à notre carte (p. 117) : Il n'aura pas de peine à voir, comme nous, l'invraisemblance du tracé fantaisiste que nous combattons.

Suivant donc cette audacieuse hypothèse, parvenu au village de Natchez, — où il n'est point allé, — le voyageur se rend, on ne sait pourquoi, sur les bords du Chata-Uche, éloigné de 550 kilomètres à vol d'oiseau ; puis, revenant à peu près sur ses pas, il gagne Jackson, monte à Nashville, à travers 750 kilomètres de désert, et, quoiqu'il ait déjà senti chez les Natchez l'épuisement de ses ressources et le besoin de retourner vers la côte, il s'enfonce dans les Apalaches à Knoxville, parcourt 300 kilomètres de montagnes pour se rendre à Salem, où rien absolument ne l'appelle, et arrivé là, alors qu'il n'est séparé de Baltimore ou de Philadelphie que par 300 kilomètres de plaines, il imagine de traverser de nouveau l'épaisseur des Apalaches, et, tournant le dos à la mer, de gagner une contrée qu'il a déjà parcourue et d'aller passer l'Ohio, pour atteindre une ville où il sera plus loin du rivage, après 300 kilomètres de marche, qu'il ne l'était à Salem d'où il vient, sans compter qu'il lui faudra escalader et franchir, dans toute leur largeur, les montagnes élevées qu'il aura mises absurdement entre la mer et lui.

Si Chateaubriand avait été capable de suivre, *ou de tracer, avec le dessein de faire croire qu'il l'avait suivi,* un itinéraire si extravagant, il n'y aurait qu'un mot à dire : il était fou, mais fou à enfermer.

Quoi! le voilà à Salem; il a « besoin de se rapprocher », suivant son expression, parce que ses ressources diminuent, et quand un chemin nouveau, facile et court, s'ouvre pour lui vers les rivages de l'Océan, il lui vient l'idée ridicule, insensée, de passer par Chillicothe, de s'enfoncer encore dans des montagnes et des déserts qu'il a déjà vus, pour le plaisir de faire un trajet, deux fois plus long à vol d'oiseau et quatre ou cinq fois plus en pratique!

Qu'on se représente un voyageur algérien qui, venant d'Espagne, a descendu le versant français des Pyrénées, jusqu'à Pau, par exemple.

Il doit trouver à Marseille le paquebot qui le ramènera dans son pays; et la pénurie de sa bourse demande qu'il se préoccupe de se ravitailler; il est donc obligé de songer au retour. Et le voilà alors qui, au lieu de prendre la route de la mer, traverse de nouveau les Pyrénées, et s'en va passer par Madrid pour s'embarquer à Marseille!...

C'est une énormité analogue que M. Bédier se donne le plaisir de prêter à Chateaubriand.

Il objecte le mot des *Mémoires* que l'on a vu : « Nous passâmes les montagnes Bleues et nous rapprochâmes des défrichements européens vers Chillicothi. »

Eh! que m'importe!

Cette phrase peut contenir une obscurité dont l'intelligence m'échappe, ce qui n'est pas pour m'étonner après ce qui a été dit sur ces notes éparses, sans suite, sans date, où la part de l'auteur et celle d'autrui sont inextricablement « enchevêtrées ».

Mais j'aimerais mieux toujours ne pas trouver d'explication que de mettre un acte de démence au compte d'un homme qui avait toute sa raison. Une hypothèse ayant pour base la folie est la dernière à proposer ; il n'y en a aucune de pire.

Si la note est de Chateaubriand, ou elle ne vient pas à sa place dans le récit, qui ne suit pas d'ailleurs, nous le verrons, l'ordre chronologique, ou; comme M. Bédier déclare l'avoir soupçonné un moment, il existait alors un village indien qui portait le nom de Chillicothi et qui a depuis disparu [1], ou bien enfin, revenant après tant d'années sur ces lointains souvenirs, l'auteur a commis une distraction et mal lu un gribouillage qu'il déclare d'ailleurs lui-même « illisible ».

Toujours est-il qu'il convient de s'en tenir à la version du *Voyage*, qui est le texte primitif :

« En errant de forêts en forêts, je m'étais rapproché des défrichements américains. »

Du reste, l'absurdité de ce crochet immense vers Chillicothe a frappé M. Bédier lui-même. Il a même longtemps hésité à l'admettre, et il ne s'y est décidé enfin, il l'avoue, que parce que Chateaubriand assure avoir vu les ruines du Scioto, sur les bords duquel Chillicothe s'élève.

Mais il oublie que, de Pittsburg au Mississipi, dans un de ces fréquents arrêts que faisait la caravane, le voyageur avait pu très facilement visiter ces ruines célèbres, car les plus connues et les plus

1. C'est un fait ordinaire, dans ces contrées, que plusieurs villes ou villages portent le même nom. On ne cherche pas à éviter les risques d'une confusion.

belles se trouvent tout à fait au bas de la rivière, là où la rivière se jette dans l'Ohio, que la flottille descendait. Un savant mémoire américain, que Chateaubriand reproduit (*Voyage*, p. 241), disait de ces vieux ouvrages en 1820 :

« Il y en avait quelques-uns à Chillicothe, mais ils ont été détruits; *il y en a de très vastes à l'embouchure du Scioto.* »

M. Bédier, qui l'ignore et croit le contraire, se trompe donc manifestement. La seule raison sur laquelle il s'appuie, pour hasarder son tracé fantastique, repose par conséquent sur une erreur, et tout l'ensemble se trouve ainsi en l'air, sans fondement.

*
* *

Quant aux montagnes Bleues, si l'on tient à s'exprimer exactement aujourd'hui il faut réserver le mot pour indiquer le bord oriental des Apalaches. Chateaubriand les a passées pour aller de la côte dans l'intérieur, et il a dû les repasser, où que ce soit, pour revenir à la côte.

Mais il faut dire en outre que, sous ce nom, il a peut-être désigné toute la chaîne à laquelle appartiennent ces montagnes. Il nous apprend, en effet, dans son *Voyage* (p. 85), que c'était un des noms portés d'abord par cette chaîne célèbre. Et comme ce nom poétique devait lui plaire, il ne serait pas étonnant qu'il l'eût employé dans sa signification primitive.

En tout cas, pour expliquer qu'il ait *repassé* ces

montagnes, même en donnant au mot le sens particulier qu'il a de nos jours, il ne serait nullement nécessaire d'imposer au voyageur, comme on le fait, le détour insensé qui le conduirait à Salem. J'ai déjà dit pourquoi, et on le verra encore plus loin.

D'ailleurs, puisque M. Bédier veut suivre pas à pas le texte des *Mémoires*, sauf à se livrer, là où il le trouve trop vague, au jeu amusant des devinettes, il doit supposer que Chateaubriand a passé les monts et s'est rapproché de Chillicothe *avant* d'aller au Chata-Uche; car le passage, où il est question du pays que ce fleuve arrose, vient *après* celui où Chillicothe est nommée.

Pour ne pas ajouter une invraisemblance de plus à son invraisemblable hypothèse, en mettant à la suite les morceaux où il se fonde M. Bédier a renversé l'ordre que le texte présente. Et il me paraît que cet expédient le condamne.

*
* *

Il y a d'ailleurs, dans le tracé qu'a hasardé son imagination, des étrangetés éclatantes qui n'ont pas dû échapper à sa sagacité et qui, en tout cas, ne supportent guère l'examen, dès qu'on suit avec la carte sous les yeux.

M. Bédier suppose que les textes dont il s'autorise concernent le *retour* de Chateaubriand, qui remonterait ainsi de Natchez à Philadelphie par Nashville et Salem. Le voyageur suit une compa-

gnie de trafiquants « venant de chez les Creeks », lesquels habitaient « dans les Florides ».

Naturellement cette compagnie de trafiquants est une caravane de ces planteurs de la Géorgie, dont parle le même paragraphe des *Mémoires,* qui « venaient chez les diverses tribus de Creeks acheter des chevaux et des bestiaux demi-sauvages ».

Et, en effet, nous voyons un peu plus loin les compagnons de route de Chateaubriand acheter des chevaux à une de ces tribus nomades des Creeks qu'ils ont rencontrée.

Or quelqu'un pourra-t-il jamais comprendre comment cette caravane, *arrivant des Florides, s'achemine vers les Florides,* ce qu'elle va faire au sud du Mississipi, chez les Natchez, quand c'est parmi les Creeks que son commerce l'appelle, et enfin par quelle déraison, ses affaires étant finies, poussant devant elle les animaux indomptés qu'elle vient d'acquérir, elle tourne le dos à la Géorgie, vagabonde dans les déserts de Nashville et de Knoxville, dans les montagnes des Apalaches jusqu'à Salem, pour gagner ensuite Chillicothe, justement du côté opposé à son pays?

Il faudrait commencer par admettre que ces malheureux avaient tous perdu la tête.

Que si les faits étaient imaginaires, comme le pense M. Bédier, c'est Chateaubriand lui-même qui l'aurait perdue. Car indiquer, avec l'intention d'en faire accepter la vraisemblance et même la réalité, un itinéraire si évidemment ridicule, répétons-le, ce serait purement du délire.

De plus, M. Bédier pourrait-il nous dire pourquoi

sur les quatre petits paragraphes qu'il cite des *Mémoires*, il ne tient aucun compte du second dans le tracé qu'il propose?

Il s'agit là de la navigation sur l'Ohio. Or à quel moment la caravane a-t-elle usé ainsi de la rivière? Si l'on interprète le texte selon la méthode dont s'inspire *en général* M. Bédier, c'est après son arrivée à Salem, avant même de repasser les montagnes Bleues; que dis-je? C'est avant d'être allée au Chata-Uche.

Et alors comprenne qui pourra le trajet de ces voyageurs en démence!

Ils partent des bords du Mississipi, se rendent dans les Florides d'où ils viennent, font 2.000 kilomètres dans les savanes et sur les sommets jusqu'à Salem, se trouvent là, on ne sait comment, sur l'Ohio où ils naviguent, et où tout est en fleurs, malgré la température de novembre, repassent alors les montagnes Bleues, quoiqu'elles soient à 300 kilomètres de l'Ohio, puis, rebroussant chemin, font encore 2.000 kilomètres pour visiter les bords du Chata-Uche, et toujours avec leurs animaux demi-sauvages!

M. Bédier n'ose pas aller si loin, je le sais, mais il y est obligé cependant, s'il est vrai, comme il le pense, que ces textes doivent s'entendre du *retour* de Chateaubriand et qu'il faille y voir, en dépit des déclarations de l'auteur, un ordre, un lien, une suite, permettant d'indiquer, avec un peu de vraisemblance, les principales étapes du voyageur.

Mais ce n'est point vrai, cela *ne peut pas* être vrai.

Pour condamner cette interprétation fantaisiste et le tracé hypothétique auquel elle sert de base, n'y aurait-il pas d'autres raisons — et il y en a d'autres — il suffirait de considérer les conséquences absurdes où ils mènent.

Car on n'a pas le droit, encore une fois, de prêter des extravagances si énormes et si frappantes à un écrivain qui jouissait de son bon sens et qui n'avait aucune envie de passer pour un pensionnaire évadé de Charenton [1].

*
* *

Quant à déterminer l'itinéraire réel, les éléments dont nous disposons ne donnent pas le moyen de le tenter avec quelque assurance.

On a déjà vu que, si l'on veut s'en tenir aux affirmations catégoriques de l'écrivain, on se contentera de dire qu'il a visité Baltimore, Philadelphie,

1. Voici d'ailleurs un texte qui montre clairement que M. Bédier se trompe et que, dans les notes commentées par lui de la manière qu'on vient de voir, il s'agit du voyage *d'aller* et non du voyage de retour : Chateaubriand descendait au sud au lieu de remonter vers le nord, ainsi que le critique le suppose. On lit en effet dans les *Mémoires :* « A notre *droite* étaient des ruines appartenant aux grandes fortifications trouvées *sur l'Ohio* » (*Mémoires d'O.-T.*, p. 448). Comme il se rapprochait alors des Florides, comme il était sur la rive gauche de la rivière, il ne pouvait avoir la rivière à sa droite que s'il allait dans le même sens que le courant et par conséquent vers le sud.

Ce texte est décisif et il suffit à démolir l'échafaudage où M. Bédier appuie son tracé d'itinéraire, et son raisonnement tout entier. J'appelle sur ce point l'attention des lecteurs.

New-York, Boston, Albany, la cataracte du Niagara et Pittsburg.

Là, il a suivi l'Ohio, puis le Mississipi dans la partie supérieure de son cours.

Traversant alors la Louisiane, qui longeait le grand fleuve, il a pénétré dans les Florides. Jusqu'où ? il ne l'a pas raconté. Il aurait pu dire, comme il l'a dit, qu'il était allé dans les Florides, alors même qu'il n'eût visité que l'État du Tennessée.

Là se bornent nos renseignements. On peut supposer que Chateaubriand revint alors directement vers le nord et se rapprocha de Philadelphie.

Que si l'on veut qu'il ait visité le pays du Chata-Uche, dont il a parlé dans *Atala* et aussi dans le *Voyage, sans dire* pourtant qu'il l'avait parcouru, et si l'on tient de plus à se donner une idée d'ensemble sur son itinéraire, ce qui est nécessairement aventureux, voici l'hypothèse qui me semblerait préférable[1].

Jusqu'à Pittsburg, le tracé est facile.

Arrivé à Pittsburg, pour éviter les périls que

1. Dans le *Voyage en Amérique*, Chateaubriand établit deux divisions : une description des pays, et un tableau des mœurs, usages, etc. Il appelle la première partie « Itinéraire *ou* Mémoire des lieux parcourus ». « Mémoire des lieux parcourus » est une simple définition générale du mot itinéraire, et l'expression ne doit pas être prise en ce sens qu'il aurait visité lui-même les lieux dont il parle. Car, dans cette partie, il donne des détails géographiques sur des lieux où il a dit nettement n'être pas allé, et, à propos de cette partie aussi, il avertit que tous les renseignements ne sont pas de lui et qu'en particulier il publie les notes de Bartram mêlées aux siennes. Il ne suffit donc pas qu'un lieu soit nommé là pour conclure qu'il l'a visité, s'il ne dit pas en effet l'avoir vu.

présentent les rives du fleuve infestées de sauvages en embuscade, Chateaubriand descend l'Ohio avec une caravane de planteurs qu'il suivait d'ailleurs depuis le lac Erié. Dans une des haltes familières à ces flottilles, il visite les ruines célèbres du Scioto, qui se trouvent sur son chemin, tout près de la rivière où il navigue. Tout est fleuri, dans les îles de l'Ohio, *ce qui n'étonne plus* puisqu'on est encore au mois de septembre. Les planteurs allaient sans doute à Saint-Louis des Illinois, où étaient établies leurs familles. Ils durent donc quitter l'Ohio un peu avant son embouchure.

Pour continuer sa route, le voyageur se joignit alors à une autre caravane. Des trafiquants géorgiens, qui avaient l'habitude d'acheter des chevaux et des bestiaux aux tribus des Creeks, pour rejoindre ces nomades avaient dû cette fois traverser les Florides et « étendre leur course jusqu'à l'Ohio », ce qui leur arrivait d'ailleurs assez souvent, comme l'écrivain le raconte lui-même et précisément dans ces termes qui sont de lui.

C'est là qu'ils trouvèrent enfin la tribu vagabonde; Chateaubriand nous a laissé même le tableau de la rencontre et du marché qui la suivit.

Leurs affaires étant terminées, les Géorgiens descendirent, soit par le fleuve, soit par le rivage, les vastes plaines du Mississipi qui faisaient partie, à cette époque, de la Louisiane. Ils durent les quitter aux environs du 35e degré de latitude pour « s'acheminer vers les Florides », c'est-à-dire pour rentrer chez eux, car les Florides, on l'a vu, comprenaient alors la Géorgie.

La grande route qui va aujourd'hui du fond du Mississipi dans la Virginie *traverse* les sentiers qu'ils suivirent dans ces contrées désertes.

Ils franchirent sans doute l'extrémité méridionale des Apalaches, dont ils appelaient peut-être l'ensemble les montagnes Bleues, nom que portait et que porte encore la partie qui touche à leur pays. Peut-être aussi aimèrent-ils mieux les contourner que les franchir.

Quoi qu'il en soit, dès qu'ils arrivèrent au Chata-Uche, ils se trouvèrent sur le bord oriental de la chaîne, lequel se nomme proprement les montagnes Bleues.

On peut croire, si l'on veut, mais ce n'est pas nécessaire, qu'habitant le nord de la Géorgie, ils ont alors remonté la vallée du Chata-Uche, qui court entre les montagnes Bleues, où il prend sa source [1].

Là, pour rentrer en Géorgie, ils « repassèrent les montagnes Bleues » qu'ils avaient passées *au moins* au début de leur voyage et que Chateaubriand avait franchies lui-même dans les commencements du sien, pour aller de la côte à l'intérieur du continent.

Désormais notre voyageur était tout près « des défrichements américains », et pour regagner Baltimore et Philadelphie, il avait une route facile, dans un pays civilisé, à travers les plaines, encore inconnues pour lui, des Carolines et de la Virginie. Il pouvait rejoindre aisément son paquebot; le temps ne lui manquait pas.

1. Ceci n'est pas visible sur notre carte, où les montagnes sont figurées schématiquement.

Je sais bien que M. Bédier a dit le contraire ; mais c'est le moment de montrer les défaillances de son arithmétique.

*
* *

Chateaubriand est resté cinq mois sur le continent américain. M. Bédier calcule qu'il a dû arriver à Pittsburg le 17 septembre. Pour ne pas prolonger la discussion, acceptons cette date.

Sa descente vers le sud doit prendre au voyageur, si on en croit le critique, jusqu'au 30 octobre.

Ici l'erreur est certaine, et elle vient surtout de deux causes. La première c'est que M. Bédier prolonge le voyage jusqu'à la ville actuelle de Natchez. La seconde c'est qu'il le fait accomplir en chaland.

Or, nous l'avons établi, Chateaubriand n'a pas dépassé ou il a dépassé de très peu le 35e degré de latitude, et il a voyagé en canot.

D'une part donc la distance est plus courte d'un tiers, et, d'autre part, alors que de Pittsburg à la Nouvelle-Orléans les chalands mettaient de 44 à 50 jours — je prends les chiffres de l'article que je combats — les canots faisaient le même trajet, « ordinairement en vingt ou vingt-cinq jours ». C'est le témoignage formel du voyageur Michaux.

En d'autres termes, les canots allaient exactement deux fois plus vite.

Chateaubriand a donc parcouru seulement, vers le sud, les deux tiers de la distance indiquée par

le critique qui l'attaque, et il l'a parcourue avec une rapidité au moins double de celle que le même critique suppose.

Par conséquent, au lieu des quarante-trois jours que le voyage aurait, dit-on, demandés, il n'en a pris, en réalité, qu'une quinzaine [1]. M. Bédier compte donc jusqu'ici 28 ou 29 jours de trop.

Quant au voyage de retour vers le nord, voici ses chiffres. De Natchez au Chata-Uche, 550 kilomètres à vol d'oiseau; du Chata-Uche à Jackson, 500; de Natchez à Nashville, 650 [2]; de Chillicothe à Philadelphie, 750; soit pour cette partie du trajet, peu accidentée, 2.450 kilomètres.

Tout ce parcours a demandé au voyageur, toujours d'après M. Bédier, 31 jours.

A quoi il faut ajouter :

de Nashville à Knoxville...........	15 jours,
de Knoxville à Salem..............	12 —
de Salem à Chillicothe.............	12 —

Au total, 70 jours pour revenir du Sud à Philadelphie.

Or nous avons prouvé que l'itinéraire que supposent ces calculs est absolument inadmissible : les invraisemblances y sont accumulées comme à plaisir. On ne peut donc le prendre pour base.

1. Si Chateaubriand avait voyagé en chaland, comme il n'a fait que les deux tiers de l'itinéraire supposé, il serait resté 29 jours en route. Mais, puisqu'il va deux fois plus vite, 15 jours lui suffisent.

2. On ne voit pas bien pourquoi M. Bédier compte la distance à partir de Natchez, puisqu'il a fait revenir le voyageur, gratuitement du reste, à Jackson.

*
* *

De ceux que j'ai proposés moi-même, si l'on adopte le premier, il faudra compter, pour le *retour :* du Mississipi jusqu'aux Florides, dans l'État du Tennessée, ou le nord de l'Alabama, 200 à 300 kilomètres; de là aux défrichements, vers Chillicothe, 600 à 700 kilomètres, et de cette dernière contrée à Philadelphie, 750 : soit 1.600 à 1.750 kilomètres.

Mais calculons très largement : admettons que ce parcours aura représenté 2.000 kilomètres.

Si Chateaubriand voyage à l'allure que lui prête M. Bédier, il mettra, pour franchir cette distance, 25 jours.

Mais ici encore soyons larges dans l'évaluation; et afin de ne pas faire courir le voyageur trop vite, accordons qu'il lui aura fallu 30 jours pour rejoindre son paquebot.

Comme M. Bédier lui en demande 70, c'est 40 en trop qu'il exige.

40 jours en trop pour revenir de la Louisiane, et 29 en trop, comme on l'a vu, pour s'y rendre, cela fait 69 jours à retrancher du total, que le critique oppose triomphalement au récit du voyageur.

Le résultat est à peu près le même, si l'on choisit l'itinéraire qui passe par le Chata-Uche.

Il y a, en effet, du Mississipi au Chata-Uche, à travers la Louisiane et les Florides, 500 kilomètres, en contournant les montagnes, ce qui ajoute à la distance. On en compte 1.200 du Chata-Uche, j'entends de l'extrémité méridionale des montagnes

Bleues, à Philadelphie, par les belles plaines des provinces atlantiques.

Ce qui donne au total, pour le retour, du Mississipi à la mer, 1.700 kilomètres.

Mais calculons toujours largement et comptons, en chiffres ronds, 2.000 kilomètres.

C'est juste la longueur de notre premier itinéraire, avec cette différence qu'à partir du Chata-Uche les chemins sont plus beaux : on est tout à fait sorti du désert.

Admettons cependant que le voyage, par ce second itinéraire, où les routes sont plus faciles, aura exigé 30 jours, comme le voyage par le premier. Le résultat comparé sera le même : il restera que M. Bédier a compté, pour le retour, 40 jours de trop, et pour l'ensemble, depuis Pittsburg, 69.

Bref, dans le dessein de prouver que les récits de Chateaubriand sont *fictifs*, — ce qui est une manière polie de dire mensongers, — M. Bédier objecte que l'auteur a eu trente-trois jours de moins qu'il ne lui était nécessaire pour voir et faire, en Amérique, ce qu'il raconte avoir vu et avoir fait.

Mais dans tous ces calculs, on vient d'en avoir la preuve, M. Bédier se trompe de soixante-neuf jours.

Donc, *en comptant même largement,* non seulement nous trouvons le nombre de jours indispensable au voyageur, mais il en reste encore trente-six, qu'il aura pu employer à mettre plus de lenteur dans son allure de route et à s'arrêter plus souvent ou plus longtemps, selon les circonstances et son bon plaisir.

N'oublions pas, en outre, que lorsqu'il partit de Pittsburg, le 13 septembre (d'après M. Bédier), il était déjà, depuis cinq semaines, parmi les sauvages; car c'est en quittant Albany, le 13 août, qu'il les rencontra, et qu'il put dès lors étudier leurs mœurs, prendre des notes, et se préparer à les peindre, eux et leur pays.

Il nous est donc permis de conclure que la véracité de ses récits n'a pas plus à craindre toute cette malveillante chronologie, que la comparaison avec les sources « livresques » qu'on lui a aussi opposées. M. Bédier, qui le reconnaît pour ce dernier point, aurait fait sagement de le reconnaître aussi pour l'autre.

V

Mais on a cherché au voyageur une dernière chicane, et qui paraît encore moins fondée. Elle a même quelque chose d'un peu plaisant.

Il s'agit de la visite, qu'il dit avoir faite à Philadelphie dès qu'il y arriva, chez le président des États-Unis, pour qui il avait des lettres de recommandation. Washington l'invita à dîner avec lui le lendemain.

Il a parlé en détail de ce dîner et de cette visite. A cette occasion même il a fait un parallèle, devenu fameux, entre Washington et Bonaparte.

Or on met en doute qu'il ait jamais vu le général américain, et même Philadelphie.

Tout le monde comprendra que les raisons où

l'on se fonde doivent être fort graves, pour qu'elles paraissent suffire à établir une opinion, à la fois si extraordinaire et si injurieuse à l'égard d'une illustre mémoire. Eh bien, les voici :

La première concerne des dates. Chateaubriand raconte que, lorsqu'il arriva à Philadelphie, le général n'y était pas : il fut obligé de l'attendre un certain nombre de jours, qui lui parut considérable, mais sur lequel, après tant d'années, ses souvenirs étaient restés peu précis, ce qui n'étonnera personne assurément.

Prenons le chiffre des *Mémoires,* et mettons qu'il ait attendu Washington environ une semaine.

Washington revient enfin. Il le voit et dîne chez lui avec cinq ou six convives. Le lendemain, le général était reparti pour la campagne et lui-même continuait son voyage.

Or voilà de quoi lui faire, avec beaucoup de bonne volonté, plusieurs sortes de querelle.

Parti de Baltimore le 11 juillet, il n'est pas arrivé à Philadelphie, dit-on, avant le 13, et nous avons une lettre de Washington, datée de Philadelphie le 19 juillet; 13 et 8 font 21. En parlant d'une semaine d'attente, Chateaubriand se trompe donc d'un jour ou deux... les chiffres sont les chiffres.

Il est vrai que cette date du 13 n'est pas certaine et aussi qu'il a pu ne pas se présenter le jour même de l'arrivée du président et avant que celui-ci eût encore eu le temps de quitter ses habits de voyage; on n'ose donc pas trop insister sur ce sujet.

Mais on ajoute en revanche : d'où venait alors Washington? Il était rentré à Philadelphie le 6 juillet,

et les historiens ne disent pas qu'il ait fait une courte absence quelques jours après.

Il est vrai encore qu'il y a un intervalle, avant le 19 juillet, où on ne découvre aucune pièce datée par lui de Philadelphie, ce qui se trouve tout à fait d'accord avec les dires du voyageur. Et puis, rien ne prouve que le général ne possédât pas, non loin de Philadelphie, une maison de campagne où il se retirait pour quelques jours. Il pouvait aussi, s'il n'avait pas de pied-à-terre hors de la ville, accepter une invitation chez des amis.

Voilà ce que se disent ou doivent se dire les esprits délicats, fourvoyés par hasard dans ces vétilles, qu'on s'étonne d'avoir à discuter.

Car enfin, quelle singulière méthode de critique, que d'appuyer une grave accusation sur des bases si fragiles et, pour ne citer que ce point, de chercher la meilleure de ses raisons dans ce que les historiens ne disent pas!

Ceux-ci n'ont pas plus mentionné, par exemple, la courte absence que Washington fit, après le 20 juillet, qu'ils n'ont parlé de celle qui précéda le 19. Or Chateaubriand rapporte que le président est allé alors à la campagne.

Des détails si précis de sa part gênent bien un peu ses accusateurs; car, en général, les voyageurs qui racontent ce qu'ils n'ont pas vu, de leurs yeux, se gardent bien de tirer de leur imagination des renseignements détaillés, que rien n'appelle et qui ne pourraient servir qu'à les confondre.

« Mais, dira-t-on, à quelles fins Chateaubriand aurait-il supposé ces deux voyages de son hôte? »

C'est M. Bédier qui pose lui-même la question et il n'hésite pas du tout à se répondre :

« C'est un phénomène ou un symptôme fort banal en pareil cas et qu'on appelle d'ordinaire le besoin de la précision inutile. »

Dois-je l'avouer? Je ne vois guère comment le parti pris pourrait aller plus loin.

Quoi! quand Chateaubriand vous semble vague dans ses récits, vous dites : c'est une preuve qu'il n'écrit pas d'expérience : il n'a pas vu. Et s'il est précis, au contraire, vous déclarez que la preuve vous paraît bien plus forte encore; elle est comme banale; c'est un « phénomène » caractéristique, un vrai « symptôme : le besoin de la précision inutile ».

Sur le même point et dans le même sens, la parole prouve donc à vos yeux comme le silence, le silence comme la parole, le blanc comme le noir, le noir comme le blanc.

Peut-être serait-il plus simple et plus court de proclamer tout de suite que ce qu'il vous plaît de croire doit nécessairement passer pour vrai, sans que vous ayez à prendre la peine de l'établir.

Seulement la question est de savoir si, parmi ceux qui réfléchissent, beaucoup peuvent être dupes de telles fantaisies.

J'oserai dire, pour ma part, que tout lecteur qui ne voudra pas épiloguer vainement sur les heures et les minutes, trouvera la confirmation du récit de Chateaubriand dans les documents mêmes qu'on cite pour le combattre.

Chateaubriand écrit qu'à son arrivée, vers le

11, le 12 ou le 13 juillet[1], Washington n'était pas à Philadelphie et qu'il fut obligé de l'attendre quelques jours. Or, il est remarquable que, dans ces jours-là précisément, il n'existe aucune pièce datée de Philadelphie par le général.

Chateaubriand assure que Washington resta au moins deux jours consécutifs dans la ville, celui où il lui donna audience et celui où il le reçut à dîner. Or, justement, on a des lettres de Washington signées à Philadelphie le 19 juillet et le 20.

Chateaubriand ajoute que le président partit dès le lendemain. Et, en effet, nous ne trouvons plus de lettres datées de Philadelphie à partir du 21 inclusivement jusqu'au 28.

Voilà ce qui frappera de soi-même quiconque n'apportera pas ici un jugement préconçu et une sorte de zèle inquiet et tracassier dans la malveillance.

*
* *

On chicane aussi notre écrivain sur la simplicité qu'il prête au président de la grande république américaine.

« Quand Washington sortait dans Philadelphie, toujours *en équipage à quatre ou six chevaux,* deux valets, dit M. Bédier, se tenaient debout derrière *son carrosse.* »

Et maintenant, veut-on sûrement se convaincre

1. On verra plus loin qu'entre Baltimore et Philadelphie M. Bédier paraît faire avancer le voyageur un peu trop lentement.

des erreurs qui échappent à Chateaubriand et qui le font accuser de mensonge, qu'on lise ce qu'il a écrit sur le même sujet :

Washington « revint. Je le vis passer dans une voiture *qu'emportaient avec rapidité quatre chevaux fringants, conduits à grandes guides.* Washington, d'après mes idées d'alors, était nécessairement Cincinnatus ; Cincinnatus *en carrosse* dérangeait un peu ma république de l'an de Rome 296... Mais quand j'allai porter ma lettre de recommandation à ce grand homme, je retrouvai la simplicité du vieux Romain. Une petite maison dans le genre anglais, ressemblant aux maisons voisines, était le palais du président des États-Unis ».

Ainsi Chateaubriand raconte que, lorsqu'il sortait dans la ville, Washington aimait à s'entourer d'une certaine pompe officielle ; c'est ce que dit aussi M. Bédier, et même avec certaines expressions semblables ; et, en vérité, si M. Bédier était un vieil écrivain d'il y a cent ans, peut-être quelque critique perspicace accuserait-il Chateaubriand de l'avoir copié, au lieu de parler de souvenir.

Est-ce que, par hasard, ce serait M. Bédier qui aurait copié Chateaubriand ?

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils s'entendent à merveille, bien que l'un semble chercher noise à l'autre, on ne sait trop pourquoi, peut-être simplement par habitude.

Mais si le général ne dédaignait pas le faste, quand il devait paraître au dehors ou dans ses réceptions solennelles, chez lui et dans le train de vie de chaque jour il était simple.

Chateaubriand n'a pas vu de gardes autour de son palais, et M. Bédier, quoiqu'il le taquine sur toutes ses paroles, n'ose pourtant pas dire qu'il y en eût, et que le jeune visiteur se soit trompé.

C'est, paraît-il, une servante qui introduisit Chateaubriand. Ceci blesse M. Bédier; il répond, avec quelques citations à l'appui, que le général avait un cuisinier français : ce qui montre qu'il avait bon goût, mais ce qui ne prouve pas tout à fait que ce ne fut pas une servante qui ouvrit la porte à Chateaubriand, ni, à plus forte raison, je pense, que Chateaubriand n'est jamais allé en Amérique.

*
* *

Mais rien n'offusque les adversaires de notre voyageur comme les deux lignes qu'il a consacrées au palais du président.

Quoi! s'écrient-ils, on ose appeler une petite maison, une maison qui... Parlez, historiens! Confondez ce Français impudent, fraîchement débarqué de Versailles. Apprenez-lui que ce palais qui ne lui a pas paru grand « était à trois étages, large de *trente-deux pieds,* et présentait *onze* fenêtres sur la façade »!

C'est Coolidge qui est prié de nous fournir ces renseignements, à la fois décisifs et merveilleux, et c'est M. Bédier qui les recueille avec respect et les oppose gravement, sans rire.

Ah! jeune officier, parce que vous avez vu la cour de France et la demeure de vos rois, vous

osez trouver petite, pour le président des États-Unis, une maison qui est, à la vérité, « de la même architecture, ainsi que le dira Coolidge après vous, que celle qui caractérisait, alors comme aujourd'hui, la *Quaker City* », mais qui, après tout, avait dix mètres et demi de largeur, et présentait onze fenêtres sur la façade! Vous entendez bien : *onze fenêtres* de façade et *dix mètres et demi* de largeur!

Sauf cela, elle n'avait rien, on vous l'accorde, de l'aspect d'un palais, et elle ressemblait, comme vous le dites justement, « aux maisons voisines ». Mais enfin, elle avait dix mètres et demi et onze fenêtres! Songez-y bien!

Oh! sans doute, ce gros bâtiment de Versailles, dont vous avez les yeux encore tout remplis, est un peu plus grand. Car on dit que sur un parc qui est lui-même d'une certaine étendue, il développe une façade de six cents mètres et ouvre en arcades cent quarante-huit portes ou fenêtres. En comparaison de ce palais, l'autre vous paraît plutôt modeste avec ses onze fenêtres et ses dix mètres et demi.

Mais gardez-vous bien pourtant de le dire! On vous accuserait non seulement de le calomnier, mais peut-être de ne l'avoir jamais vu et de mentir effrontément au public; car tout arrive...

Un renseignement qui émeut beaucoup les contradicteurs de Chateaubriand, qui semble les convaincre que la maison du président devait être un vrai palais, c'est que le loyer en était de 3.000 dollars par année.

Trois mille dollars! c'est-à-dire seize mille francs

— théoriquement. Car, en pratique, 3.000 dollars dans une ville d'Amérique ne représentent pas même 8.000 francs en France. Mais, en tenant compte de la différence des époques, accordons qu'ils eussent alors la valeur que douze, treize ou quinze mille francs auraient aujourd'hui chez nous.

Je suppose donc que l'État français, voulant loger le Président de la République ailleurs que dans un palais national, ait eu l'idée de chercher pour lui, non loin de l'Élysée, dans le quartier de la Madeleine ou celui de Saint-Augustin, un hôtel de douze à quinze mille francs de loyer. Admettons qu'après bien des recherches, on ait fini par découvrir cette perle rare; voilà notre Président installé!

Un Anglais, ou un Autrichien, ou tout autre visiteur étranger, dès son arrivée à Paris, demande qu'on lui montre le palais où réside le chef d'un si beau pays. On le conduit alors devant l'immeuble présidentiel, et un peu surpris d'une si austère vertu, il écrit aussitôt sur son carnet de voyage que le Président occupe une maison plutôt modeste pour le premier magistrat de la République française.

Cent ans après, un érudit ayant des lettres, professeur dans une de nos grandes écoles, lit cette note et s'en déclare si fort scandalisé, qu'il refuse de croire que ce voyageur difficile ait jamais vu ni le Président, ni sa maison, ni Paris, ni la France.

Qu'en penseraient nos arrière-neveux?

Je l'ignore.

Mais je ne serais point étonné cependant si quelque Parisien d'alors prenait les fantaisies de ce lettré savant pour l'aimable batifolage d'un homme

d'esprit en belle humeur qui, ayant besoin de rire, aurait voulu se jouer agréablement du public.

*
* *

C'est qu'il paraît difficile, en vérité, qu'on puisse écrire sérieusement :

« La poétique *légende* du voyage en Amérique offre un exemple achevé d'*auto-suggestion ;* c'est un beau cas [1]. »

Et ce n'est pas, comme on pourrait le croire, un mot échappé à la plume dans un moment de distraction ou d'entraînement ; car on nous dit ailleurs :

« La sincérité de l'auteur est manifeste » ; il était tout pénétré de ses souvenirs d'Amérique ; ils lui revenaient « vingt ans, trente ans plus tard, dans le train journalier de l'existence ». Il en parlait à ses intimes autant qu'au public. « Conversait-il, par de beaux soirs, avec Mme Joubert et Mme de Beaumont, dans le jardin de la Muette, il leur disait ses voyages : « Je n'ai jamais si bien peint qu'alors les déserts du Nouveau Monde. » Sa « conviction » était donc entière, sa « foi profonde [2] ».

De quoi il faut conclure, n'est-il pas vrai, si l'on peut parler rondement et à la cavalière, que ce fut un halluciné et, en trois lettres, un fou.

Le paradoxe a toujours eu de l'attrait, il séduit,

1. *Revue d'histoire littér.*, 15 oct. 1899, page 532.
2. *Revue d'histoire littéraire*, 15 oct. 1899, pages 502-503, passim. — *Dans le jardin de la Muette* est une distraction. C'est à Savigny-sur-Orge que ces récits ont été faits.

surtout le paradoxe d'aspect scientifique. Mais il est plus facile de le soutenir sans y croire, que d'y croire en le soutenant. Je soupçonne M. Bédier de n'être pas tout à fait disposé à donner son sang pour son idée, et je l'en félicite.

Le bon sens ne se laisse pas aisément dépouiller de ses droits ; il regimbe, et c'est un bonheur pour la vérité.

II

RÉPLIQUE A UNE RÉPLIQUE

Les pages qu'on vient de lire parurent au mois de juillet 1900. M. Bédier y répliqua assez longtemps après. Ce qui donna lieu à l'article suivant, publié par l'*Enseignement chrétien*, le 1er juin 1901.

Chateaubriand a trouvé en M. Joseph Bédier, maître de conférences à l'École normale supérieure, un adversaire, très résolu et très zélé, de sa loyauté d'écrivain dans ses récits de voyages.

On sait que M. Bédier a fait paraître dans la *Revue d'histoire littéraire de la France* deux très longs articles destinés à établir que le célèbre voyage en Amérique était une « fiction », ou, plus exactement, un beau mensonge.

J'ai cru devoir combattre cette idée; le *Correspondant* a publié sous ma signature une réponse étendue (10 juillet 1900).

Après neuf ou dix mois, M. Bédier vient de me répliquer assez vivement dans le numéro de la *Revue d'histoire littéraire* qui porte la date de janvier-mars 1901, mais qui a paru tout récemment en réalité.

Je ne dirai qu'un mot de ce qu'il se rencontre de personnel dans ces pages.

Mon honorable contradicteur commence par déclarer que ma critique l'a « comblé d'aise ».

Je crains au contraire qu'elle ne lui ait été fort pénible; le ton même de sa réplique en est une preuve à mes yeux. M. Bédier a beau me qualifier d'adversaire « distingué » et aller même jusqu'à l' « éminent »; il est à mon égard un peu amer. Je conclus que je l'ai blessé et je le regrette.

J'aurais voulu pouvoir attaquer une opinion, qui me paraît devoir être attaquée, sans contrister un écrivain érudit et consciencieux, dont j'estime sincèrement les travaux.

Malheureusement, il est bien malaisé d'écrire une assez longue suite de pages contre une thèse, sans que l'auteur de la thèse paraisse çà et là en pâtir. M. Bédier croirait-il par hasard y avoir mieux réussi que moi-même?...

Et puis, j'ai peut-être une excuse.

Dans ces deux dernières années, depuis que, pour avoir produit un fait jusque-là ignoré et osé en dire ma pensée, j'ai paru manquer de respect à la mémoire de Sainte-Beuve, laquelle n'est pas pourtant plus respectable, je crois, que celle de Chateaubriand, les amis de M. Bédier, les critiques qui appartiennent à son monde, ont usé envers moi, sauf quelques-uns, d'un ton assez... vigoureux, auquel j'ai dû m'accoutumer.

C'est assurément une mauvaise école et je serais désolé qu'elle m'eût fait perdre le sens exact de la mesure dans la discussion des idées qu'on ne partage pas.

Toujours est-il que je n'ai pas cru dépasser les

justes limites. C'est à ce point que si l'un de ces messieurs avait publié contre ma thèse un article analogue à celui que j'ai écrit moi-même contre la thèse de M. Bédier, je l'aurais pris pour un homme rare par l'amabilité et le courage; il m'eût paru digne d'être mis à part dans la multitude des autres, et sa justice, comme sa modération, m'eût semblé appeler ma reconnaissance.

M. Bédier me reproche, par exemple, de l'avoir accusé d'obéir à l'attrait du paradoxe.

C'est à propos de l'hallucination qu'il prête à Chateaubriand, lequel, d'après lui, se serait imaginé très sincèrement avoir fait le fameux voyage sans l'avoir pourtant jamais fait.

« En ces trente ans, dit-il, l'auto-suggestion avait achevé son œuvre. La poétique légende du voyage en Amérique offre en effet un exemple achevé d'auto-suggestion. C'est un beau cas[1]. »

Cette idée me paraissant absolument étrange, tout à fait insoutenable, j'ai cru ne pouvoir plus favorablement l'excuser qu'en y voyant une ingénieuse « fantaisie » de l'auteur, qui ne l'aurait exprimée qu'avec un demi-sourire et sans la prendre lui-même au sérieux.

M. Bédier s'offusque de cette explication; c'est assez pour que je la retire.

J'admettrai donc désormais, puisqu'il y tient, qu'il voit en Chateaubriand un écrivain, « sincère » mais halluciné, qui s'est figuré et a cru toute sa

1. J'ai donné la référence à la fin de l'article qu'on vient de lire.

vie, avec « une foi profonde », avoir fait, à vingt-deux ans, un voyage en Amérique qu'en réalité il ne fit jamais.

Ajouterai-je que si j'ai été quelque peu désagréable au savant professeur, il a essayé de me le rendre et avec usure? L'intention ne me semble pas douteuse. M. Bédier est un débiteur qu'on ne saurait accuser de n'avoir pas songé à payer sa dette. Tout compte fait, et sans revenir sur l'intention qui lui reste propre, je crois bien que je lui redois.

Mais s'il y consent, nous nous tiendrons pour quittes et nous tournerons le feuillet.

Reste la question elle-même, qui seule, d'ailleurs, intéresse le public. Commençons par indiquer quelques points qui ne sont plus contestés.

CONCESSIONS DE M. BÉDIER

On peut voir, par la carte publiée plus haut, que dans l'itinéraire fantaisiste que le critique prête au voyageur, il lui fait faire un immense et inutile crochet par Chillicothe.

Un détour si invraisemblable suffirait à établir la fausseté de cet itinéraire. Aussi l'auteur a-t-il hésité longtemps à l'admettre, *en même temps* qu'il admettait le voyage par Knoxville et Salem, l'un paraissant devoir condamner l'autre.

Si enfin il s'y est résolu, c'est, d'après lui-même, parce que, après bien des recherches, il a « retrouvé quelle puissante nécessité imposait à Cha-

teaubriand ce détour », la nécessité de laisser croire qu'il avait pu voir les ruines du Scioto, dont il avait parlé dans le *Génie* et qui ne se trouvaient, dit-il, qu'à Chillicothe [1].

Or on lit dans son nouvel article (p. 92) :

« M. Bertrin nous oppose fort justement un texte du *Voyage*, où Chateaubriand dit *qu'il y avait des ruines indiennes très vastes à l'embouchure du Scioto;* donc il lui était inutile de remonter le Scioto jusqu'à Chillicothe. Notre hypothèse ne vaut pas. »

Comme le voyageur avait déjà visité l'embouchure du Scioto, on ne voit plus aucune explication qui puisse justifier un détour aussi extravagant. C'est désormais reconnu.

*
* *

Je lis encore dans le même article (p. 83) :

« Il aura fait la course du Niagara, peut-être se sera promené aux alentours... ; c'est ce que j'ai toujours soutenu. »

Toujours, vraiment?

Le premier article avançait pourtant (p. 529) que dans les récits du voyageur, les deux seules choses « assurées », c'est « qu'il a débarqué à Baltimore

1. Premier article, page 531. — Rappelons que les trois articles de M. Bédier ont paru dans la *Revue d'histoire littéraire de la France;* le premier dans le numéro portant la date du 15 octobre 1899, le second dans celui du 15 janvier 1900, le troisième dans celui de janvier-mars 1901. On les trouvera respectivement dans les tomes VI, VII, VIII de la collection.

le 10 juillet 1791, et qu'il est reparti d'Amérique cinq mois après ».

Et, en effet, deux pages plus haut, on essayait de jeter des doutes jusque sur la première et la plus facile de ses étapes et on se demandait en manière de conclusion (p. 527) :

« Alors, s'il n'est même pas assuré (toujours le même mot) que Chateaubriand ait visité Philadelphie, que reste-t-il? »

Le nouvel article proclame que Chateaubriand est allé dans l'intérieur jusqu'au Niagara, et peut-être un peu plus loin, ce qui devait lui demander plus d'un mois de voyage — sans parler du retour — dans des régions désertes et à peu près inconnues.

Voilà évidemment un grand progrès!

Mais l'idée est nouvelle chez M. Bédier; pourquoi dit-il qu'il l'a « toujours soutenue [1] »?

*
* *

Revenons un instant à Philadelphie.

On a essayé de faire croire, je l'ai dit, que Chateaubriand n'avait pas vu cette grande ville. Pour-

1. Dans un volume intitulé *Le Grand Bey* (in-8°, St-Malo, 1850) M. Ducrest de Villeneuve, l'un des vingt-quatre collaborateurs, raconte une conversation qu'il a eue avec un batelier de Saint-Malo, qui avait joué sur la grève bretonne, en compagnie de Chateaubriand, lorsqu'ils étaient petits, et qui *l'avait retrouvé plus tard à New-York*. Celui-là ne pensait pas que la seule chose « assurée » fût que son ancien camarade d'enfance « eût débarqué à Baltimore le 10 juillet 1791 »; il tenait pour « assuré » que le voyageur était allé de Baltimore à Philadelphie, et même deux fois plus loin, puisqu'il l'avait vu, de ses yeux vu, à New-York.

quoi? Parce qu'il a appelé une « petite maison » la maison qu'habitait le président des États-Unis (1er article, p. 524-527).

Par bonheur, on écrit maintenant (3e article, p. 104) :

« M. Bertrin fait remarquer que la maison de Washington dut produire médiocre impression sur un voyageur qui venait en droite ligne de Versailles. L'observation est très juste, et nous reconnaîtrons que Chateaubriand a pu et dû voir à Philadelphie la maison de Washington. »

A la bonne heure! Mais M. Bédier déclare en même temps « plus malaisé à croire » — cette réserve dans l'expression est cependant à remarquer — qu'il ait vu Washington lui-même et dîné avec lui. D'où vient donc que c'est « plus malaisé à croire »? De ce que Chateaubriand raconte que, lors de son arrivée à Philadelphie et pendant une semaine, le Président était absent, et qu'il s'absenta de nouveau le lendemain de sa visite.

Or, justement, à l'époque où le jeune voyageur arriva à Philadelphie, vers le 11 ou le 12 juillet, il se rencontre que Washington n'a signé aucune pièce dans cette ville ; il en a signé un peu avant, il en a signé une semaine après, mais pendant huit ou dix jours point de signature ; et même, comme si tout ce que dit Chateaubriand était scrupuleusement exact, cette semaine passée, on trouve des signatures pendant deux jours, le 19 et le 20 juillet, et puis il n'y en a plus jusqu'au 28.

Ceci, je pense, a gêné un peu le critique, mais il ne s'est pas tenu pour battu. Son zèle contre l'illustre

écrivain ne redoute ni recherches ni démarches; on dirait que s'il parvenait à le faire passer pour menteur, il se regarderait comme suffisamment payé de sa peine.

Il a donc prié — le nouvel article nous l'apprend — deux de ses amis d'Amérique, de « dépouiller pour lui les journaux du temps ».

Je vois bien, quoiqu'il n'en souffle mot, ce qu'il attendait de cette enquête : elle devait fournir la preuve que Washington se trouvait à Philadelphie entre le 10 juillet et le 19, ou entre le 20 et le 28.

Mais, ô malchance! elle ne l'a pas fournie.

Elle a confirmé, au contraire, les renseignements que nous connaissions déjà sur les dates des signatures, et par surcroît, chemin faisant, en examinant de près une histoire de Washington en anglais, laquelle est composée avec des documents contemporains, M. Bédier a eu le chagrin d'y lire la mention du fameux dîner. Oh! sans doute, il cherche une explication et il épilogue sur la date, mais le fait existe et il demeure.

Quoi qu'il en soit, le dernier article renferme quelques concessions; il y avait intérêt à les signaler, et elles honorent d'ailleurs la bonne foi qui s'y est publiquement résignée.

Pour le reste, au sujet de ce qu'il ajoute aux autres ou de ce qu'il en maintient, j'aurais à relever — pourquoi ne pas le dire? — bien des inexactitudes ou même des erreurs.

INEXACTITUDES ET ERREURS

D'abord, M. Bédier a une manière d'analyser ce que j'écris, et parfois de le citer, qui arrive à donner de moi une bien pauvre opinion.

L'avouerai-je? En me revoyant ainsi dans son texte, je n'ai pas été loin de me prendre moi-même en pitié.

Aussi prierai-je le lecteur de vouloir bien parcourir l'article qu'on attaque avant de le croire si plein de choses erronées, naïves ou même un peu ridicules. Il se prononcera ensuite lui-même et à bon escient.

Du reste, je vais tâcher de l'y aider dès maintenant, en signalant ici quelques points parmi d'autres.

Il pourra, par exemple, lire dans M. Bédier (p. 83) :

« On ne saurait, dit en premier lieu M. Bertrin, conduire Chateaubriand jusqu'aux Natchez actuels, c'est-à-dire au-dessous du 32e degré, car Chateaubriand a écrit dans son *Essai sur les Révolutions,* que son intention (primitive) était de ne pas descendre plus bas que le 40e. Or, du 40e au 32e, la distance est énorme, et ce texte est péremptoire. »

Or, voici le passage authentique, que ce qui précède se donne l'air d'analyser :

« Il n'y a pas à supposer, ainsi que je l'ai vu faire par des géographes, que Chateaubriand pouvait être descendu tout à fait au Sud, peut-être *parce qu'il y*

était conduit par son itinéraire primitif. Le texte qu'on vient de lire est péremptoire. »

Il est péremptoire, en effet, *contre la raison* donnée par les géographes auxquels je réponds; mais il ne l'est pas du tout pour établir que Chateaubriand n'est pas descendu jusqu'au village de Natchez; il ne forme même qu'une preuve très faible en ce sens.

J'ai écrit une chose juste, et l'on me prête une absurdité.

*
* *

Je reproduis (p. 48) la déclaration où Chateaubriand avertit ses lecteurs que beaucoup de passages qu'ils vont lire sont empruntés à Bartram ; et au sujet de ces emprunts, que le docte professeur a pris la peine de collectionner, j'ajoute :

« C'est justement à travers les pages qui *suivent* cette formelle déclaration, que M. Bédier fait sa cueillette. » (Voir plus haut, pp. 107-109.)

M. Bédier proteste avec énergie contre cette observation, et il cite deux rapprochements qu'il a faits *avant* cet endroit, c'est-à-dire avant la page 80 de son édition du *Voyage* (pages 57 à 72). Or, ces deux rapprochements sont insignifiants, si bien qu'il les a fait précéder lui-même (2e article, p. 61) de cet aveu catégorique, sur lequel je me suis appuyé :

« Notre recherche des sources est restée *à peu près vaine* pour les *quatre-vingts* premières pages

1. Ce texte est celui de l'*Essai*, dont il vient d'être parlé. V. plus haut, pages 70-71.

du *Voyage en Amérique*. Assurément, la plupart de ces récits sont tout spontanés. »

Ainsi, je suis dénoncé par M. Bédier aux lecteurs et menacé de leur « surprise » indignée, pour avoir simplement répété ce que M. Bédier avait dit avant moi ! C'est vraiment un peu étrange.

*
* *

J'ai écrit ailleurs qu'on avait cherché des armes contre Chateaubriand dans tous ses ouvrages, rapprochant ces fragments sans suite, ces notes tracées à des époques si différentes, pour en tirer parti contre sa bonne foi.

Voici la réponse (3e article, p. 95) :

« *J'ai fait précisément le contraire*... Je me suis bien donné de garde d'employer, pour tracer l'itinéraire de Chateaubriand, un seul texte qui ne fût soit dans le *Voyage*, soit dans les *Mémoires*. »

Voilà qui est net, n'est-il pas vrai, et je suis évidemment un injuste accusateur!

Eh bien, consultons le premier article, celui même dont il s'agit.

Page 520, le critique rappelle, dans la note, un mot vague de notre auteur, indiquant non un itinéraire mais une direction, *du golfe Saint-Laurent à la pointe de l'isthme des Florides,* et il ajoute, en se donnant l'apparence de croire que l'écrivain dit là qu'il a parcouru ce chemin immense :

« Montrez, s'il se peut, que telle partie de la route (que j'ai tracée) peut avoir été accomplie en moins de jours que je ne suppose, mais conduisez-le jus-

qu'à *la pointe de l'isthme des Florides,* et calculez. »

Où est pris le passage qu'on interprète ainsi, et à tort du reste?

Dans le *Voyage?* non; dans les *Mémoires?* non; il est pris dans le *Génie du Christianisme* et au milieu d'une description poétique!

D'ailleurs, dans la page suivante (p. 521), où l'on accumule des difficultés contre le voyageur, contentez-vous de considérer les références indiquées en note, et vous saurez sur quels ouvrages on se fonde : le *Génie du Christianisme* est encore cité, et par deux fois, et l'on cite deux fois aussi l'*Essai sur les Révolutions* — quatre références sur cinq en dehors du *Voyage* et des *Mémoires,* et dans une seule page!

On répondra sans doute : « Il ne s'agit pas ici proprement de l'itinéraire du voyageur. »

Je dirai à mon tour : Il ne s'agissait pas non plus proprement de l'itinéraire dans mon observation; pourquoi donc avoir pris soin de détourner la question?

Mais en outre, qu'il s'agisse du texte où le critique travaille à établir quels lieux, d'après lui, le voyageur dit avoir parcourus, ou qu'il s'agisse seulement d'une note ou de développements placés à côté de la question principale, l'endroit ne change rien, le but poursuivi reste le même : on cherche à montrer, on veut donner aux lecteurs l'impression que Chateaubriand ne dit pas vrai, et l'on use pour cela, en les interprétant avec une injuste rigueur, des moindres mots sortis de sa plume, à n'importe

quelle date, dans n'importe quel ouvrage, serait-ce en des tableaux où l'historien disparaît tout à fait derrière le poète.

Je suppose qu'un écrivain, qui vous déteste, vous ait accusé d'être un imposteur; vous protestez avec indignation.

Que penseriez-vous s'il venait à vous répondre : « Je vous prie de bien remarquer que je n'ai pas dit cela dans mon texte principal, mais seulement dans un texte à côté, et çà et là dans quelques petites notes »?

Je crains que la distinction ne vous parût un peu... subtile.

Mais il y a plus. Pourquoi M. Bédier promène-t-il le voyageur dans les déserts reculés de Knoxville, où il perd assez de temps pour qu'il lui soit impossible de rejoindre son paquebot à l'heure marquée?

Écoutez — c'est au sujet de la route des Natchez à Nashville et Salem, que Chateaubriand a simplement rappelée en passant :

« Veut-il dire qu'il ait suivi cette ligne jusqu'au bout ou *simplement indiquer une direction? Il veut dire qu'il l'a suivie jusqu'au bout.* »

Ah! ceci est fort important, extrêmement important. Car s'il ne faut voir, dans ce passage, qu'une direction indiquée, l'itinéraire de M. Bédier n'existe plus, et tout son système croule en même temps. Hâtons-nous donc de savoir de quel endroit des *Mémoires* ou du *Voyage* on s'autorise pour trancher cette grosse question, puisque les *Mémoires* et le *Voyage* sont les seules sources, nous affirme-t-on, où l'on se permette de puiser des preuves.

Reprenons le texte :

« Il veut dire qu'il l'a suivie jusqu'au bout. Il était bien obligé d'avancer au moins jusqu'à Knoxville, ayant, *en plusieurs de ses ouvrages antérieurs*, déclaré qu'il avait parcouru les Apalaches » (1er article, p. 518).

Je fais observer d'abord, en passant, qu'il n'est pas du tout nécessaire d'aller à Knoxville pour voir les Apalaches.

Mais ce que je prie de bien remarquer ici, c'est la base où l'on s'appuie, les sources où l'on cherche son unique argument, dans cette circonstance pourtant décisive. Ce n'est ni le *Voyage* ni les *Mémoires*, mais des *ouvrages antérieurs*.

Quels sont ces ouvrages antérieurs? *Les Martyrs? René? Atala?* le *Génie du Christianisme?* l'*Essai sur les Révolutions?*

Le plus grand nombre sont de simples poèmes; vous fonderiez-vous donc sur des poèmes?

Et, en tout cas, ai-je tort de croire que vous cherchez de tous côtés et que vous ramassez tout?

Et cependant ceci, je pense, concerne proprement l'itinéraire.

*
* *

Voici d'ailleurs un autre exemple!

Dans le trajet d'Albany au Niagara, vous arrêtez le voyageur, pour lui faire rendre visite à un Français devenu sauvage, Philippe Le Coq.

D'abord, si vous n'aviez pas le parti pris de le retarder le plus qu'il vous est possible, vous placeriez

cette visite durant les douze jours de repos qu'il a passés chez les Indiens du Niagara; ce serait aussi naturel, et même bien plus naturel, que de lui faire interrompre son voyage. Il est vrai qu'il gagnerait deux jours, chose évidemment fâcheuse!

Mais de plus, pour revenir à la question qui nous occupe, quel est celui de ses ouvrages sur lequel vous vous fondez pour allonger ainsi son trajet? Les *Mémoires* ou le *Voyage en Amérique?*

Ni l'un ni l'autre.

C'est l'*Essai sur les Révolutions* tout simplement, et encore n'est-ce pas le texte même de l'*Essai* qui est visé, mais une simple note. Le lecteur peut vérifier; il n'a qu'à se reporter à votre premier article (page 512, note 1).

Cela fait, il aura, je l'espère, la curiosité de relire cette protestation contre moi :

« Il me reproche d'avoir recueilli avec zèle tout ce que Chateaubriand a pu écrire sur ses voyages, où que ce fût, dans l'*Essai*, etc. *J'ai fait précisément le contraire.* Je me suis bien donné de garde d'employer, pour tracer l'itinéraire de Chateaubriand, *un seul texte* qui ne fût soit dans le *Voyage*, soit dans les *Mémoires*. »

Après ce qu'on a vu, ces affirmations déterminées paraîtront peut-être assez hardies [1].

1. Il me serait bien facile de multiplier des observations analogues à celle que je viens de présenter. J'en signale ici quelques-unes. Voyez ce que j'ai écrit sur les traits propres à Chateaubriand dans la description du poisson d'or (p. 115) et lisez l'analyse qu'en fait M. Bédier (3e article, p. 102) : il passe sous silence tout ce qui le gêne. — Comparez mes

*
* *

Mais en voici une autre qui ne l'est guère moins, et dont la discussion va nous conduire à des points intéressants du sujet.

plaintes naïves sur la séduction des chiffres dans le texte de M. Bédier (p. 81) et mon texte véritable, d'où l'on a retranché cette phrase qui motive ma réflexion et lui donne son vrai sens : « On ne prend même pas la peine de les vérifier », etc. (p. 102). On me fait blâmer la foi aux chiffres en général quand je blâme seulement la foi trop confiante, la foi aveugle. Je lis encore dans l'article de M. Bédier (p. 87) : « Chateaubriand écrit : Nous nous acheminâmes vers les pays connus alors sous le nom général des Florides, et où s'étendent aujourd'hui les États de l'Alabama, de la Géorgie, de la Caroline du Sud, du Tennessee. M. Bertrin traduit : Nous nous acheminâmes vers l'État actuel du Tennessee. » Or voici le passage dont ceci prétend être l'analyse (p. 150) : « Chateaubriand a pénétré dans les Florides ; jusqu'où ? *il ne l'a pas raconté.* Il aurait pu dire, comme il l'a dit, qu'il était allé dans les Florides, *alors même* qu'il n'eût visité que l'État du Tennessee. » Ce qu'il y a de plus singulier c'est que M. Bédier, que cette interprétation scandalise, puisqu'il s'en moque en la caricaturant, a exprimé lui-même la même idée : « C'est à la rigueur, dit-il, une manière de visiter les Florides, *puisqu'il traverse* le Tennessee » (1er article, p. 519). — Page 104, M. Bédier écrit : « M. Bertrin nous dit : Pour composer vingt-cinq lignes sur son chapitre des serpents, vous nous contez que l'auteur a compulsé six ouvrages différents... dont trois en anglais. Si un lecteur du *Correspondant* ouvre d'aventure notre article (t. VII, p. 81), il y verra avec surprise ceci : Je n'ai pas conté que Chateaubriand avait compulsé six ouvrages, dont trois anglais, mais *trois* ouvrages, dont *un* anglais. » — Pas du tout. Ce lecteur y verra que si le mot *ouvrages* n'est pas tout à fait juste, il est très vrai que Chateaubriand est dit avoir compulsé *six* passages appartenant à cinq volumes différents, lesquels appartiennent eux-mêmes à *quatre* ouvrages. Et sur ces cinq volumes, *trois* sont en anglais, le second de Bartram, cité d'abord, le premier du même auteur cité ensuite, enfin celui de Carver, cité le dernier. Si je me suis trompé légère-

M. Bédier écrit (p. 82) : « Jusqu'à l'arrivée à Pittsburg sur l'Ohio, M. Bertrin *veut bien reconnaître* que j'ai interprété *avec justesse* les indications de Chateaubriand et *fidèlement* marqué ses étapes. »

Je n'ai rien reconnu de semblable. Voici mes paroles (p. 153) :

« M. Bédier calcule que Chateaubriand a dû arriver à Pittsburg le 17 septembre. *Pour ne pas prolonger la discussion*, acceptons cette date. »

Et voilà tout! C'est le commentaire seul qui me fait dire le reste.

Et, en effet, on pourrait corriger ou contester bien des chiffres. Je tiens à donner ici quelques exemples, puisque mon silence a été mal interprété [1].

ment sur les références d'autrui, la *surprise* des lecteurs sera bien plus grande de voir que M. Bédier se trompe plus gravement sur ses propres références, et, qui plus est, en entendant me donner une leçon d'exactitude. — Mon distingué contradicteur assure encore (p. 81) que j' « accepte » ses « calculs » sur le voyage; « nulle part, écrit-il, il ne se hasarde à discuter mes chiffres ». Comme ceci est tout de même un peu fort, une petite note avertit que je repousse un mode de locomotion admis par M. Bédier, et qui a pour effet, sinon pour but, de faire perdre au moins *vingt jours* au voyageur. *Vingt jours* c'est bien quelque chose, alors que d'après la thèse même de M. Bédier (Ier article, p. 519-520) il ne lui en aurait manqué que 33, ou même, à la rigueur, 9 ou 10, pour avoir le temps d'achever la route qu'on lui assigne. Mais le plus étrange, c'est qu'à propos de ce voyage en canot rapide que je substitue et qu'on ne peut pas ne pas substituer, comme je le dirai tout à l'heure, au voyage en lourd chaland de M. Bédier, celui-ci ajoute : « M. Bertrin n'ose par suite tirer de là aucun avantage » (*Ibid.*, p. 81). Or lisez plus haut les pages 153-154, et vous verrez vous-mêmes si ce mot est juste ou s'il n'est pas manifestement et inexplicablement inexact.

1. Depuis que les pages qu'on va lire ont paru pour la pre-

De Baltimore à Philadelphie, mon savant contradicteur compte 200 kilomètres à vol d'oiseau. Contrôlez vous-mêmes sur la carte : vous en trouverez à peine 150[1].

mière fois, un Américain, M. E. Buron, a publié deux articles sur l'objet de cette polémique dans la *Revue Canadienne* (1er janvier et 1er février 1903). M. Buron est très nettement contre les idées de M. Bédier, et il adopte absolument les conclusions défendues ici. Au sujet du voyageur anglais Mc Master, à qui M. Bédier emprunte souvent les renseignements dont il use, il écrit qu'il n'a pas en lui « une confiance absolue » et il lui oppose son expérience personnelle. C'est un argument qui n'est pas à la portée de tout le monde et qui n'en est que plus digne de considération. Voici ses paroles :

« Ses renseignements (ceux de Mc Master, principale source de M. Bédier) me paraissent souvent être ceux de touristes au caractère flegmatique, qui, ayant avant tout le souci du confort et dédaignant les contraintes et les fatigues que ne redoute guère le Français, calculent toutes choses de manière à voyager agréablement. Je n'hésite pas à penser que ce que Mc Master écrit peut très bien ne pas être exact pour un jeune homme intrépide comme l'était Chateaubriand alors.

« Je me permets cette observation parce que, originaire du Canada, et ayant en l'année 1885 émigré avec ma famille au Manitoba, c'est-à-dire dans un pays où, à cette époque, les colons étaient encore aux prises avec les Creeks, les Sauteux et quelques bandes de métis, j'ai eu mille occasions d'étudier ce qu'est un *pays neuf*. Aussi ai-je recueilli une infinité de notions, de détails, dans des conversations avec les métis et quelquefois même avec des Indiens : je dois à mon expérience personnelle des renseignements qu'une personne, étrangère à ces pays à moitié sauvages, ne peut avoir par les relations écrites. Ces connaissances, acquises dans un pays alors aussi primitif que pouvaient l'être les Florides et les États-Unis en général en 1791, me permettent et d'opposer mes opinions à celles de Mc Master et de mettre en doute assez souvent les renseignements que nous donne cet historien. » *Revue Canadienne* (janvier 1903, p. 43).

1. M. Bédier dit que parti le 11 juillet de Baltimore à 4 heures du matin, le voyageur dut arriver à Philadelphie le 13 (1er article, p. 510). Or Mc Master lui-même, *A History of the*

De New-York à Boston, dans ce « pèlerinage » que fit le voyageur « pour saluer le premier champ de bataille de la liberté américaine », M. Bédier calcule qu'il dut employer treize jours, retour compris.

Pour cela, il doit supposer que Chateaubriand n'a usé ni d'un courrier particulier qui aurait fait le trajet bien plus vite, ni des coachs postales, beaucoup plus rapides aussi et qui étaient d'ailleurs aménagées pour recevoir quelques voyageurs, mais d'un stage-coach, et d'un *stage-coach de* 1789! Car il emprunte son renseignement à Mac Master, lequel parle de ce temps-là.

Quand ce renseignement serait exact pour cette époque, quand ce service de diligences n'aurait fait alors que 50 kilomètres par jour, il est vraisemblable, il est certain que, deux ans plus tard, en 1791, on avait dû gagner en vitesse, dans ce pays entreprenant et audacieux où, le mouvement en avant continuant toujours, les coachs postales arrivèrent, en 1825, à franchir plus de 200 kilomètres dans une journée.

Le calcul de M. Bédier s'appuie donc sur une hypothèse, et dans cette hypothèse même l'information dont il use est un peu en retard[1].

people of United states from the revolution to te war (vol. I, p. 51), écrit que les coachs postales partant de l'une de ces villes à 5 heures du matin arrivaient à l'autre le soir du même jour à 11 heures. M. Bédier préfère remettre l'arrivée au surlendemain. C'est toujours cela de gagné contre Chateaubriand. Il n'y a pas de petits profits. Et puis on peut lui chercher ainsi une mauvaise querelle à propos de Washington; voyez p. 158.

1. « J'admets, dit M. Buron, que généralement les diligences ne faisaient pas plus de 60 kilomètres par jour (celle où

De New-York à Albany, lisons-nous un peu plus loin (p. 510), « la montée de l'Hudson (200 kilomètres) a exigé au moins deux jours ».

Ainsi un jour et demi ne suffisait même pas : Chateaubriand ne pouvait pas arriver le matin du second jour, ce qui lui aurait permis de faire ses affaires, il faut qu'il arrive « le soir », quand la journée sera perdue.

Malheureusement, il s'ensuit que ce paquebot phénomène, mettant de 36 à 40 heures pour parcourir 200 kilomètres, allait à la vitesse extraordinaire de 5 kilomètres à l'heure, le pas d'un homme qui se promène!

A. Albany, M. Bédier demande au voyageur trois jours pour voir un M. Swift et prendre un guide. Trois jours? Pourquoi trois jours? Personne ne le saura jamais. On peut aussi bien penser qu'une journée lui a suffi.

D'Albany au Niagara, M. Bédier impose à Chateaubriand sept à huit jours de voyage, en dehors des arrêts, qui prennent sept à huit jours aussi et qui sont comptés à part.

Comme le parcours, toujours d'après M. Bédier, est de 400 à 500 kilomètres, il s'ensuit que, malgré leur accoutumance et la réputation de vigueur dont jouissaient leurs pareils, les chevaux de Chateaubriand et de son guide, reprenant leur marche après un large repos, fournissaient une vitesse de 5 kilo-

M. Bédier fait monter Chateaubriand n'en fait que 50). J'ai cependant vu faire et j'ai fait moi-même plus d'une fois 60 kilomètres dans une demi-journée » (*Revue canadienne,* 1er janvier 1903, page 46).

mètres à l'heure..., comme le paquebot de l'Hudson[1] !

Déjà nous avons vu plus haut que M. Bédier trouve le moyen d'allonger la route de deux jours, en intercalant dans le trajet une visite à M. Le Coq, laquelle peut tout aussi bien et même plus vraisemblablement être placée pendant les douze jours d'arrêt chez les Indiens du Niagara.

Du Niagara à Pittsburg, pour une distance de 300 kilomètres, M. Bédier compte neuf jours. Il

1. M. Bédier paraît ne pas se rendre compte de la rapidité que Chateaubriand mettait dans ses voyages. Je me permets de lui recommander à ce sujet quelques observations de Sainte-Beuve : « Il lui advint là (en Amérique) ce qu'il éprouva toute sa vie : à peine arrivé dans un lieu, l'ennui le reprenait, et il repartait aussitôt. Il harassait son guide, le grand Hollandais, comme plus tard en Grèce il mettra sur les dents domestique et janissaires, ne leur laissant pas un instant de repos, et menant les voyages comme la guerre, *brûlant le pays*, comme on dit » (*Chat. et son groupe*, t. I, p. 139, C. Lévy, 1889). Plus loin (t. II, p. 80-81), le critique parle de la visite du voyageur à Argos, où il considère le paysage d'une hauteur et part. Un M. Avramiotti, qui l'avait reçu, n'en revenait pas ; la première chose qu'il avait faite en arrivant, c'était de lui demander des chevaux pour le lendemain. « Son serviteur, dit ce M. Avramiotti, me prie de tâcher d'obtenir de son maître de se reposer au moins un jour, et il m'avoue que deux heures après son arrivée dans un lieu, son maître est impatient de partir. » — « Ainsi il sera partout, reprend Sainte-Beuve... il arrive, il repart, il harasse ses gens. » Voyez-vous, après cela, M. Bédier faisant ses petits calculs d'après les renseignements de touristes anglais, qui fuient la fatigue et recherchent le confortable, ou d'après ses impressions à lui, homme de cabinet plein de mesure et de prudence ; il dirait : « A Argos, trois jours (comme à Albany) pour trouver son correspondant et se procurer des chevaux ; deux ou trois jours pour visiter la ville et étudier les ruines. » En réalité Chateaubriand n'y passa pas 24 heures. O hypothèse !

s'appuie, pour cela, sur une page manuscrite que Chateaubriand a rejetée des *Mémoires*, et qu'il a de plus condamnée, en la biffant au crayon.

Pourquoi l'a-t-il condamnée? Ne serait-ce pas précisément parce qu'il ne la trouvait pas assez juste; parce que les souvenirs où elle se fondait lui paraissaient trop vagues? C'est là qu'il avoue ne plus se reconnaître dans ses notes.

Mon avis est qu'on n'a pas le droit de puiser dans une telle page des renseignements destinés à convaincre l'auteur de mensonge ; une accusation aussi grave ne doit pas reposer sur un texte effacé par l'auteur.

On voit combien je suis loin de « reconnaître » que « jusqu'à l'arrivée à Pittsburg » M. Bédier « a interprété avec justesse les indications de Chateaubriand et fidèlement marqué ses étapes[1] ».

1. A propos de ce voyage de Chateaubriand à Pittsburg, M. Buron écrit : « Il est probable qu'il s'est rendu à Pittsburg en six jours (au lieu de neuf), car il est impossible de lui faire faire moins de 50 kilomètres par jour » (*Revue canadienne*, 1er janvier 1903, p. 5).

M. Buron dit ailleurs (p. 49) : » J'ai vu dans les prairies de l'Ouest Canadien (et la chose se voit encore tous les jours) des voyageurs franchir 150 kilomètres par jour. » Et il fait remarquer que ces pays sont très primitifs.

Au sujet des calculs touchant le retour du voyageur par 'itinéraire hypothétique qu'on lui trace, on peut s'étonner que M. Bédier, ayant admis une vitesse de 50 kilomètres dans les environs de New-York et des grands lacs, en admette une de 80 kilomètres dans les pays encore sauvages des Florides. Et pourtant ce n'est pas cette dernière évaluation qui doit être tenue pour inexacte, d'après M. Buron.

« Je me permets de dire, écrit-il (*Revue canadienne*, 1er février 1903, p. 77), que cette allure de 80 kilomètres par jour n'a rien d'exagéré, quoiqu'il semble d'abord, attendu qu'on

*
* *

Je n'avais pas voulu jusqu'ici entrer dans cette discussion : les rectifications qu'elle amène ne me paraissaient pas nécessaires à ma thèse, et je craignais d'être long.

Mais puisque je reviens sur certaines erreurs de M. Bédier, on me permettra d'insister un peu.

« Chateaubriand, dit-il, décrit une station dans une île au milieu d'un lac formé par l'Ohio. Station

peut la constater encore quotidiennement dans les prairies sauvages du *Far West* canadien. Il en résulte que les 3.350 kilomètres que mesure la longueur totale du chemin parcouru au retour (d'après l'itinéraire de M. Bédier) ont pu être franchis dans 42 jours. M. Bédier prétend que ce retour n'aurait pu s'effectuer en moins de 70 jours. Se fondant sur un passage de Mc Master, il dit que pour aller de Nashville à Knoxville (250 kilomètres), il fallait 15 jours de voyage; il ajoute que de Knoxville à Salem (350 kilomètres) le trajet est aussi malaisé, et il admet cependant que Chateaubriand l'a fait en 12 jours; ainsi 12 jours pour 350 kilomètres et 15 jours pour 250! De même de Salem à Chillicothe (350 kilomètres), M. Bédier compte 12 jours. Le reste du voyage est parcouru d'après lui à raison de 80 kilomètres par jour.

« 200 kilomètres en 15 jours (de Nashville à Knoxville) représentent 17 kilomètres par jour. C'est une allure d'une lenteur ridicule. De même au sujet des deux autres trajets, de Knoxville à Salem et de Salem à Chillicothe : il est difficile de s'imaginer qu'il ait fallu 24 jours pour faire 600 kilomètres! Un homme irait-il à pied qu'il ferait encore assurément 25 ou 30 kilomètres par jour; or ici M. Bédier n'accorde que 25 kilomètres par jour à Chateaubriand qui, pressé d'arriver à Philadelphie, doit certainement être accompagné d'un guide et monté sur un cheval du pays. »

Voilà bien des observations dont la précision devrait diminuer quelque peu la confiance de M. Bédier en ses chiffres.

surprenante puisqu'il n'y a pas de lac dans l'Ohio » (3e art., p. 94).

Déjà à la page précédente il affirme avec assurance que sur le parcours de cette rivière, on ne trouve pas « un lac ». Dans les deux cas, le but est d'amener à conclure que les récits du *Voyage* sont fictifs, c'est-à-dire mensongers.

Or on lit dans E. Reclus (*Nouvelle géographie universelle*, XVI, p. 334, Paris, 1892) que des deux branches de l'Ohio la plus longue prend son origine dans un lac non loin du lac d'Erié.

On voit ce qu'il convient de penser de l'assertion et de la négation qui s'en autorise.

Ailleurs, sur ce ton de persiflage dont il use envers Chateaubriand et qui est vraiment un peu déplacé, M. Bédier se moque de plusieurs circonstances de son voyage :

« Puisqu'il reste dans ses relations cinq ou six faits non susceptibles de contrôle, permis à chacun de les tenir pour réels et de croire, par exemple, qu'ayant voulu, en sa téméraire hardiesse, se baigner en pleine mer par une forte houle, il se précipita du beaupré dans les flots, fut entraîné par les courants, et en péril d'être happé par les requins », etc, etc., (1er article, p. 528).

Or ce fait, où il entend bien qu'on voie un conte, vient d'être confirmé d'une manière sûre autant qu'imprévue.

On sait que Chateaubriand faisait route avec plusieurs Sulpiciens. Justement l'un des membres de la mission, M. de Mondésir, a laissé un manuscrit sur son voyage et la fondation que sa Congrégation allait

faire en Amérique. Ce manuscrit a été retrouvé dernièrement à la bibliothèque du Séminaire Saint-Sulpice, et on a pu y lire, sous la plume du vénérable auteur, le récit de l'aventure qui scandalisait la critique de M. Bédier.

M. de Mondésir parle même de quelques autres incidents que Chateaubriand a contés. Plusieurs de ces détails faisaient hocher la tête à certains détracteurs du grand écrivain, gens un peu difficiles, paraît-il, et qui se vengent sans doute sur sa véracité de la foi aveugle que leur piété de disciples leur impose à l'égard de celle de Sainte-Beuve.

Le bon sulpicien rapporte, par exemple, que le jeune sous-lieutenant se mêlait parfois (comme il l'a dit dans une page célèbre) aux exercices religieux du bord.

Il est bien vrai aussi qu'il rencontra sur le bateau un jeune Anglais converti, nommé Tullow; qu'il essaya, en tête folle qu'il était alors, de le déterminer à ne pas entrer dans les ordres, mais à revenir plutôt en Angleterre, chez ses parents, en quoi il réussit : singulière entreprise dont il a parlé depuis en s'accusant, et que confirme de tous points un autre manuscrit sulpicien, celui de M. Garnier, un confrère et un compagnon de route de M. de Mondésir.

Il est vrai encore, celui-ci en est garant, que le navire perdit son ancre, comme l'a écrit Chateaubriand; vrai toujours que le jeune Breton descendit aux Açores avec son ami Tullow, qu'il passa la nuit dans la petite île Gracieuse et y fut reçu dans un couvent de deux cents religieux, sur lequel il raconta,

en revenant à bord, ce qu'on peut lire aujourd'hui dans ses livres.

Qu'il eût aussi alors « la rage du grec », ainsi que s'expriment les *Mémoires*, qu'il fût un dévot lecteur de l'*Odyssée*, une circonstance le prouve dans un récit du manuscrit sulpicien, relatif à un incident de voyage dont il fut le héros et qui n'avait jusqu'ici d'autre témoin que lui-même.

« Nous eûmes, durant la traversée, dit le pieux narrateur, plusieurs coups de vent. Une fois même nous essuyâmes une tempête. M. de Chateaubriand, plein de ses auteurs grecs et grand imitateur des héros d'Homère, se fit, comme Ulysse, attacher au mât du milieu, où il fut couvert des vagues de la mer et bien battu du vent. Mais bravant l'air et l'eau, il s'encourageait en criant : « O tempête, tu n'es pas encore si belle qu'Homère t'a faite. »

« Le chevalier, je dirais presque le Don Quichotte, qui aimait à faire des essais souvent téméraires, voulut prendre un bain de mer dans l'océan même. Les matelots... cherchèrent à le détourner d'une fantaisie dangereuse. Il fallut céder [1]. »

1. M. de Mondésir n'aime pas Chateaubriand, dont les allures romanesques lui déplaisaient au point qu'il le comparait, on vient de le voir, à Don Quichotte, et qui était devenu, au moment où il écrivait ses souvenirs, l'ami des ennemis de l'Église. Il avait même fait, peu de temps avant, une visite à Lamennais, « cette plume satanique », dit le vieux Sulpicien. Aussi il le tourne volontiers en ridicule. A propos de ce bain en pleine mer, il laisse entendre que le baigneur ne savait pas nager, ce qui serait bien étrange pour quelqu'un dont l'enfance s'était passée tout entière sur les rochers de Saint-Malo, et tout à fait inexplicable chez un homme qui demandait à se baigner en plein océan. D'ailleurs l'historien avoue lui-même

A propos de cette tempête dont parle M. de Mondésir, on se souvient peut-être que, plutôt que de croire Chateaubriand capable de raconter sincèrement ce qu'il a vu, M. Bédier préfère l'accuser tout simplement d'avoir emprunté la peinture de la tempête qu'il dit avoir subie aux descriptions imaginaires de ses propres romans. Le voyageur n'a jamais vu le vent soulever bruyamment les vagues ; ce qu'il décrit de ce spectacle est pris tout entier dans son imagination :

« Pour peindre la tempête qui l'assaillit au retour d'Amérique, notre voyageur a mis bout à bout une tempête subie par Chactas (*Natchez*, VII) et une autre subie par Cymodocée (*Martyrs*, XIX) » (2e article, p. 120, en note).

Le hardi critique croira désormais peut-être que Chateaubriand a pu décrire la tempête d'après nature, comme disent les peintres.

Ces petites leçons de choses, aussi décisives qu'inattendues, devraient rendre les adversaires du voya-

qu'il n'a pas vu les détails de la scène, étant descendu dans sa cabine avec les autres passagers, dès que le baigneur se disposa à se mettre « tout nu ». Mais, en somme, malgré sa malveillance il raconte, comme le héros lui-même : 1° qu'il se baigna ; 2° qu'il courut le péril d'être dévoré par des requins ; 3° qu'il s'évanouit ; 4° qu'il fallut le hisser à bord.

On trouvera ces passages de la relation de M. de Mondésir relatifs à Chateaubriand dans le *Correspondant*, n° du 10 août 1905, page 583 et suiv. J'ai eu connaissance moi-même de ce manuscrit par mon vénéré maître et ami, M. l'abbé Monier, qui l'a découvert. Mais comme j'ai su en même temps que, prévenu par un autre de ces messieurs de Saint-Sulpice, M. Victor Giraud comptait en tirer parti dans un prochain article, je me suis abstenu d'en parler au public avant qu'il en eût parlé lui-même.

geur moins enclins à douter de sa parole, aussitôt que ce qu'il raconte leur paraît un peu rare. Mais justement c'est le rare qui attirait ce jeune homme de vingt-deux ans, plein de feu et de génie, dont les idées étranges, hardies et quelque peu extravagantes déconcertaient la calme sagesse de M. de Mondésir.

Sa curiosité d'ailleurs égalait son goût pour l'extraordinaire. C'était, dit toujours son austère compagnon de voyage, « un vrai touriste qui veut tout voir pour ensuite pouvoir parler de tout ».

C'est bien ainsi qu'il se peint lui-même dans le *Voyage* et les *Mémoires*. Le témoignage de ceux qui vécurent alors auprès de lui, en confirmant ses paroles sur les faits où il a eu occasion de se produire, par une conséquence logique en devient, pour ainsi dire, le garant sur tous les autres.

J'aurais quelques points encore à signaler, mais des questions plus importantes restent à éclaircir.

NOS ITINÉRAIRES

Des deux arguments que M. Bédier a opposés, dans ses deux premiers articles, à la véracité du *Voyage en Amérique*, et auxquels j'ai essayé de répondre : l'insuffisance du temps dont Chateaubriand disposait pour accomplir son itinéraire et les emprunts qu'il a faits à d'autres voyageurs, il me semble aujourd'hui abandonner à peu près le second.

Ce n'est pas qu'il cesse de croire à l'étendue de ces emprunts, ni de reprocher à Chateaubriand de

ne pas s'en être expliqué avec plus de reconnaissance ; mais, en définitive, il lui paraît sans doute, comme à moi-même, que, dans l'intérêt de son ouvrage et pour le profit de ses lecteurs, l'écrivain a eu raison de compléter ses renseignements par ceux d'autrui, et que sa loyauté est suffisamment couverte par les déclarations explicites faites à ce sujet dans son livre même [1].

Ce qu'il y a de certain, c'est que M. Bédier appuie surtout maintenant sur la difficulté tirée par lui de l'itinéraire.

En cinq mois, Chateaubriand n'a pu parcourir les lieux qu'il dit avoir parcourus. Voilà sa thèse préférée !

Quels sont donc ces lieux ?

Moi je réponds : ce sont justement ceux que *Chateaubriand dit avoir parcourus* et pas d'autres.

J'ai appelé l'attention sur ce point ; j'ai écrit : il y a des parties « que le voyageur déclare *formellement* avoir visitées », et il y en a d'autres dont il parle d'après autrui, sans prétendre les avoir vues lui-même, et sur lesquelles il fournit des renseignements impersonnels : pour contester sa véracité, on ne peut raisonner que sur les premières, c'est l'évidence même.

Si l'on s'arrête là, « si l'on veut s'en tenir à ses affirmations catégoriques et ne pas le conduire où il ne dit nulle part être allé », on se contentera d'avan-

1. On peut voir plus haut, pp. 107-110, ces déclarations, ainsi que les paroles de M. Bédier sur ce sujet (p. 111, note 1). M. Bédier avouait dès lors ne pouvoir rien conclure des rapprochements qu'il avait faits (2e art., p. 118).

cer, après lui, qu'il a visité Baltimore, Philadelphie, New-York, Boston, Albany, Niagara, Pittsburg, qu'il a vu « l'en haut » du Mississipi, la Louisiane, qui s'étendait alors sur les deux rives du fleuve, et qu'il a pénétré dans les Florides, sans que l'on sache précisément jusqu'où.

Or il a pu faire tout cela dans le temps dont il disposait, ce n'est douteux, je crois, pour personne.

*
* *

Mais par où est-il passé exactement et par où exactement est-il revenu?

J'ai déclaré que je l'ignorais et que M. Bédier agirait sagement en disant comme moi. Pourquoi? Je l'ai expliqué (cf. plus haut, pp. 138-139) et M. Bédier ne répond rien à mes raisons, car ce n'est pas répondre que d'opposer à des arguments très positifs de simples hypothèses malveillantes contre un grand écrivain (3e article, p. 95-96)[1]. Si les arguments portent bien, la question est tranchée; s'ils sont faibles, dites pourquoi, nettement, sans vous jeter à côté.

J'ajouterai que le passage de Bartram, que l'on

1. M. Bédier demande là ironiquement pourquoi les notes de Chateaubriand sont brouillées à partir de Niagara. Il soupçonne, et sans aucune preuve, que le voyageur ment sur ce point aussi, pour excuser ses erreurs. Or puisqu'on prétend qu'il a travaillé « armé d'un livre de poste et d'une carte moderne » (3e article p. 98), puisqu'on veut qu'il ait recouru à des livres pour marquer ses étapes que l'on suppose imaginaires, rien ne lui était plus facile que d'être exact : il n'avait aucun besoin de se réfugier dans le mensonge, cela saute aux yeux.

m'oppose triomphalement ailleurs et dont la substance aurait passé dans les *Mémoires*, serait une preuve nouvelle de l'impossibilité où l'on est de tracer l'itinéraire avec précision. On sait que l'écrivain prévient lui-même le lecteur que cette confusion a dû, malgré lui, se produire parfois dans ses récits américains [1].

Mais j'ai tenu cependant à montrer que, s'il fallait, après tout, faire des hypothèses, il était bien facile de se rendre compte que pour revenir du Sud vers Philadelphie, Chateaubriand avait des routes plus faciles que la route invraisemblable, où M. Bédier veut l'obliger à passer pour lui faire pièce.

J'en ai indiqué deux, également possibles, l'une qui le fait remonter directement des Florides vers Chillicothe et le Nord, l'autre qui le ferait descendre par le nord de l'Alabama, passer les montagnes Bleues et rentrer à Philadelphie à travers les plaines, encore inconnues pour lui, des Carolines et de la Virginie.

M. Bédier trouve ces itinéraires « tous deux modestes, tous deux très sages, tous deux très bons ménagers du temps, des forces et des deniers du voyageur » et il est certain, en effet, je l'ai établi, que le voyageur a plus de temps qu'il n'en faut pour les suivre l'un ou l'autre.

1. Le passage en question de Bartram concerne la compagnie des trafiquants que suit le voyageur etc. Il vient dans les *Mémoires* après le paragraphe : « Nous étions poussés par un vent frais », début, on le voit par le *Voyage*, du long morceau que précède la déclaration formelle de l'auteur sur les notes de Bartram, confondues, dit-il, avec les siennes et qu'il donne pêle-mêle avec celles-ci.

Eh bien ! alors, pourquoi ne pas les adopter? Uniquement parce que Chateaubriand ne pourrait plus passer ensuite pour avoir écrit des récits mensongers? La raison n'est peut-être pas suffisante.

*
* *

M. Bédier m'objecte, je le sais bien, que le second itinéraire est gêné par la moitié d'une ligne de Chateaubriand sur Chillicothe, le premier par la moitié d'une ligne sur les montagnes Bleues, tous deux par la moitié d'une autre ligne sur les Natchez et deux lignes vagues au sujet de la route des Natchez à Nashville et Salem.

Revenons un peu sur ces divers fragments de lignes, base *unique* et vraiment un peu grêle de tout l'échafaudage de M. Bédier.

J'ai dit ce que je pensais (pp. 143-145) de la mention isolée de Chillicothe, et, malgré la réplique, je le pense encore. Je crois même que si M. Bédier rencontrait un mot semblable, chez un auteur à qui il n'aurait pas déclaré la guerre, et le trouvait difficilement conciliable avec d'autres assertions du même écrivain, il n'éprouverait aucune peine à suivre l'une des explications que je donne. Nous allons souvent aussi loin et un peu plus, nous tous qui avons la charge d'expliquer les auteurs, anciens ou modernes. M. Bédier le sait bien.

*
* *

Mais si ce texte l'embarrasse trop, décidément, rien ne l'empêche de préférer le premier itinéraire,

qui lui donne satisfaction. Le passage des « montagnes Bleues » n'est pas un obstacle, quoi qu'il prétende.

J'ai fait remarquer, en effet, que Chateaubriand pouvait comprendre sous ce nom tout le système des Apalaches, ce qui supprime la difficulté.

Sur quoi mon assertion est-elle fondée? Serait-ce uniquement sur la pensée que « ce nom poétique devait lui plaire » et qu'il n'aura pas hésité à substituer, dès lors, un nom de sa fantaisie au nom réel de ces montagnes?

C'est ce que le lecteur sera tenté de croire en lisant M. Bédier, mais ce n'est point heureusement ce que j'ai écrit.

J'ai écrit, dans la phrase jointe à celle que mon contradicteur m'emprunte et qui, par je ne sais quel phénomène, lui a tout à fait caché sa voisine :

« Chateaubriand nous apprend, dans son *Voyage* (p. 85), que c'était un des noms *portés d'abord* par cette chaîne célèbre. » (V. plus haut, p. 145).

Au lieu d'affecter de n'avoir pas lu cette assertion, M. Bédier n'avait qu'à vérifier la référence, s'il doutait de ma parole; il n'avait qu'à relire la page où je renvoie; il y aurait vu que l'écrivain y parle des « vallées situées à l'ouest des monts Alleghanys (ou Apalaches) *appelés d'abord... montagnes Bleues*. »

Cette chaîne a toujours eu, en effet, et elle a encore aujourd'hui des noms un peu flottants.

« Dans les différents États que traversent les Alleghanys, ils reçoivent des dénominations différentes » (Vivien de Saint-Martin); c'est « la chaîne

principale », celle qui est la plus rapprochée de l'Atlantique, qui proprement « porte l'appellation de *Blue Ridge* ou Crête Bleue » (E. Reclus, *Géogr. univ.,* XVI, p. 108).

Il n'est pas étonnant, n'est-ce pas? que le nom de la chaîne principale ait été appliqué à la chaîne entière; en tout cas il l'a été, et, quand M. Bédier écrit (1er art., p. 518) : « Les montagnes Bleues n'ont *jamais* désigné que la bordure orientale des Apalaches », il commet une erreur certaine, absolue.

Du moins ne niera-t-il pas, je l'espère, qu'aux yeux de Chateaubriand le nom de *montagnes Bleues* ne soit le vrai nom du système, le nom primitif, originel.

Et c'est là toute la question, car il s'agit uniquement de savoir ce que ce nom signifie pour lui, quand il l'emploie.

Cela étant, je crois que si le distingué professeur est d'avis que, en interprétant le texte de Chateaubriand de manière à entendre par les montagnes Bleues l'ensemble de la chaîne, rien ne s'oppose à l'adoption de l'itinéraire par moi proposé, il a le devoir, comme critique, d'accepter cette interprétation, avant d'accuser le grand écrivain de s'être livré à un perpétuel mensonge.

Or cette interprétation rend, en effet, l'itinéraire parfaitement acceptable; le voyageur a pu entrer dans les contreforts des Apalaches, soit à l'est du Tennessée, soit au nord de l'Alabama.

Ceci, direz-vous, allonge la distance prévue.

Sans doute; mais qu'importe? Il convient de se rappeler que n'ayant atteint, dans la supputation

des distances comprises dans mon itinéraire de retour, qu'une somme de 1.700 kilomètres, j'ai compté, pour être large, 2.000 kilomètres; que j'ai supposé, de plus, l'allure de Chateaubriand plus lente que mon contradicteur ne la suppose en général, et qu'enfin mon calcul laisse au voyageur *trente-six* jours de reste. Nous ne sommes donc pas à l'étroit! Il s'en faut bien.

*
* *

Mais les Natchez? Pourquoi ne fais-je pas descendre Chateaubriand jusqu'au village actuel de Natchez?

« C'est ici, écrit M. Bédier en parlant de votre serviteur, la poutre maîtresse de sa construction. Pour la faire crouler, il suffit, croyons-nous, de la pichenette que peut donner un texte de deux lignes. (Hum! voilà un texte bien entreprenant!) Mais, afin qu'elle s'abatte d'une chute plus belle (!), il sied de faire choir d'abord deux frêles étançons » (3e art., p. 83).

Je crois qu'un homme du métier trouverait la chute plus belle encore, justement si la poutre maîtresse tombait, malgré ses deux étançons, sous la simple pichenette de ce petit coquin de texte.

Quoi qu'il en soit, pourquoi M. Bédier promène-t-il le voyageur jusqu'à la ville actuelle de Natchez? Parce que, dans la page manuscrite que j'ai rappelée, Chateaubriand a écrit (et voilà la pichenette!) : « Quand je touchai aux Natchez, en 1791... »

J'ai répondu — et mon contradicteur a l'amabilité

de trouver cette réponse « vraiment ingénieuse » — : « On peut entendre par le nom de Natchez la ville ou le pays. »

M. Bédier se donne aujourd'hui un mal bien inutile pour justifier le premier sens. Toute la question est de savoir quelle signification il faut attribuer au mot, *ici*.

A mes yeux, il s'agit du pays.

Chateaubriand paraît le dire dans sa phrase même : « Quand je touchai aux Natchez, en 1791, rien n'était encore réglé *dans ce pays.* »

C'est du reste à la contrée occupée par les Natchez, non à leur village, que Chateaubriand pense toujours quand il parle du territoire qu'ils habitent. Voyez par exemple ce passage (*Voyage,* p. 183) : « A l'orient du *pays* des Natchez » se trouvaient les Creeks. Évidemment le *pays* désigne ici la contrée. Car les Creeks habitaient les Florides (*Voyage,* p. 196) et les Florides comprenaient tout le territoire qui « forme aujourd'hui les États de la Géorgie, de l'Alabama, du Mississipi et du Tennessee » (*Ibid.*).

C'est donc bien la vaste région où dominaient les Natchez et non leur village seulement que Chateaubriand a en vue, lorsqu'il fait mention de leur *pays* et en général du lieu qu'ils habitent.

Voilà pourquoi il dit, dans le passage cité, « *aux* Natchez » et non *à* Natchez, ainsi qu'il devrait écrire s'il pensait à la ville ; mais il pense aux habitants, à la contrée qu'ils occupent et à laquelle il donne leur nom [1]. La question me paraît jugée.

1. On sait que *à* s'emploie (et non *aux*) devant les noms

*
* *

M. Bédier insiste beaucoup sur ce que Chateaubriand a parlé de la « patrie d'Atala » et de la « hutte de Céluta » comme s'il avait vu la hutte de l'une et la patrie de l'autre.

Or, dit-il, ces deux floridiennes sont des Siminoles (ou des Muscogulges), et, « d'après même la géographie de tous les ouvrages de Chateaubriand, les Muscogulges et les Siminoles n'ont jamais habité d'autres pays que les régions comprises entre le trente-troisième parallèle et le vingt-neuvième »; donc le voyageur est descendu, d'après lui, bien au delà du trente-cinquième, puisqu'il prétend « avoir visité la patrie d'Atala et vu la hutte de Céluta » (3e article, p. 90).

Il y a ici, si j'ose le dire, une assez jolie collection d'inexactitudes et d'interprétations erronées autant que malveillantes.

D'abord où Chateaubriand a-t-il avancé qu'il avait *vu* la hutte de Céluta?...

M. Bédier écrit même : « d'après M. Bertrin Chateaubriand dit avoir touché aux Natchez et vu la

propres de lieux, même quand ils ont le signe du pluriel (sauf s'ils sont ordinairement précédés de l'article *les*) : aller à Valenciennes, à Bruxelles, à Londres, à Sées ou Séez; de même il faudrait dire : « toucher à Natchez » si Natchez désignait une ville. Encore une fois l'écrivain donne à la contrée le nom du peuple qu'on y trouve; le pays s'appelle pour lui *Les Natchez* et il dit *aux Natchez* comme on dit aux Açores, aux Canaries, aux *États-Unis*.

hutte de Céluta à 4 ou 500 kilomètres en amont » de la ville des Natchez (3e article, p. 87).

Je déclare n'avoir jamais dit, où que ce soit, que Chateaubriand avait vu la hutte de Céluta. Le lecteur peut contrôler à l'aise. M. Bédier interprète — à sa manière — et on dirait qu'il cite; c'est assurément fort regrettable.

Quant à Chateaubriand, je demande encore une fois où il a écrit avoir vu cette hutte sauvage, dont mon distingué contradicteur paraît si préoccupé?

Je trouve seulement qu'il dit dans les *Mémoires* (édit. Garnier, p. 458) : « Aux Natchez, au lieu de la hutte de Céluta, s'élève une ville d'environ cinq mille habitants etc. »

Ce qu'il raconte avoir *vu* ce sont deux floridiennes, qui lui ont « servi de modèles, l'une pour *Atala*, l'autre pour *Céluta* ». Mais justement il indique au même endroit (*Mémoires*, p. 442) où a eu lieu la rencontre.

Est-ce à Apalachucla, c'est-à-dire entre le trentième et le trente et unième parallèles, ou à Cuscowilla au-dessous du trentième, ou dans les environs du village de Natchez?

Non, son assertion est bien plus modeste. Il les a vues, dit-il, dans une île de l'Ohio, et l'Ohio achève son cours vers le trente-septième parallèle, à 6 ou 700 kilomètres du village de Natchez à vol d'oiseau!

Par où l'on constate combien la malveillance de M. Bédier l'égare, quand elle lui fait écrire :

« Une carte moderne à la main » Chateaubriand a cherché « à préciser en quels lieux il a *rencontré* Chactas, le P. Aubry, Atala. Or tous ces lieux sont

situés sur une bande de territoire limitée par le trente-troisième et par le vingt-neuvième parallèle » (3ᵉ article, p. 90). C'est formellement inexact.

Redisons-le donc : Chateaubriand a *rencontré* la Floridienne dont il s'est inspiré pour Atala, dans une île de l'Ohio, et il n'en fait pas mystère ; nulle part il n'a dit l'avoir trouvée dans la hutte où elle avait vu le jour, à Apalachucla, au village de Natchez ou ailleurs.

Lorsqu'il parle de « sa patrie », qu'il a peinte avec fidélité, il prend le mot dans le sens où on le prend d'ordinaire : quand je nomme ma *patrie*, je désigne la France et non le village où je suis né. De même, en disant la *patrie* d'Atala, Chateaubriand entend non l'endroit précis où les parents d'Atala l'ont mise au monde dans leurs courses de nomades, mais son pays, la région entière que parcouraient les tribus vagabondes, ces grands déserts et ces grands fleuves où sa jeunesse avait pu étudier leurs mœurs, et dont le spectacle l'avait enchanté.

Et le passage même dont M. Bédier s'autorise le prouve, de plus, avec évidence : « Aux Natchez, au lieu de la hutte de Céluta, s'élève une ville d'environ cinq mille habitants. »

Comme Céluta est une Muscogulge, et que les Muscogulges occupaient un pays bien plus à l'est que celui où Natchez s'élève aujourd'hui, la hutte de Céluta n'a jamais été sur l'emplacement actuel de cette ville.

La phrase signifie donc nécessairement que dans ces *contrées* où erraient les Natchez, dans ces régions incultes où le voyageur n'avait rencontré que

des sauvages (la *hutte* de Céluta est là pour représenter la vie sauvage), la civilisation règne désormais et a bâti des villes.

Chateaubriand ajoute :

« Il y a chez les Muscogulges, les Siminoles, les Chic-Kasas, une cité d'Athènes, une autre de Marathon, une autre de Carthage, une autre de Memphis, une autre de Sparte, une autre de Florence ; on trouve un comté de la Colombie et un comté de Marengo : la gloire de tous ces pays a placé un nom dans ces mêmes déserts où *j'ai rencontré* le P. Aubry et l'obscure Atala. »

On voit ici de nouveau quels sont les déserts où il a voulu nous apprendre qu'il avait trouvé les types de ses héros.

Ce ne sont pas du tout ceux dont parle M. Bédier. Car Florence, Memphis, Athènes, Sparte etc., qui s'élèvent maintenant dans ces lieux, autrefois sauvages, sont à une distance énorme des régions extrêmes où le critique veut qu'il dise avoir « rencontré Chactas, le P. Aubry, Atala » (3e art., p. 90).

En réalité l'écrivain désigne, d'une manière générale et sans avoir la pensée d'observer une précision absolument inutile, les solitudes américaines qui s'étendaient alors au bas de l'Ohio et en haut du Mississipi.

Remarquons aussi que Chateaubriand place Athènes, Florence, Sparte, etc., chez les Muscogulges et les Siminoles, c'est-à-dire dans les contrées où erraient ces tribus nomades. Or la plus éloignée de ces villes, Florence, est située vers le trente-cinquième parallèle.

D'où il faut conclure que M. Bédier se trompe tout à fait, quand il écrit avec assurance : « Les Muscogulges et les Siminoles n'ont jamais habité (*selon la géographie même de tous les ouvrages de Chateaubriand*) d'autres pays que les régions comprises entre le trente-troisième et le vingt-neuvième » ; ce qu'il avance dans l'unique dessein de conclure que, pour voir des types de ces tribus, le voyageur a dû descendre jusque dans ces déserts reculés, dont la distance l'aura empêché de rejoindre à temps Philadelphie et son paquebot [1].

On voit avec quelle fidélité M. Bédier analyse, pour s'en servir contre lui, la *géographie* de Chateaubriand.

On voit aussi qu'on ne saurait accorder une foi absolue à ses assertions, même quand elles sont présentées d'un ton qui paraît ne pas souffrir de réplique.

Enfin, et ceci me frappe beaucoup, Chateaubriand écrit, dans la même page, qu'il n'a vu que l'*en-haut* du Mississipi, qu'il n'en a pas vu l'*en-bas*. Or la ville de Natchez est très nettement dans l'*en-bas* du fleuve, même en ne considérant le fleuve que depuis sa jonction avec l'Ohio, à plus forte raison si on le prend dans son cours tout entier, qui est de près de 4.000 kilomètres, alors que la ville de Natchez n'est qu'à 350 kilomètres de l'embouchure.

Je raisonne, on le voit, d'après la page même dont

1. Chateaubriand fait lui-même observer que les Creeks (Muscogulges et Siminoles) n'occupent plus aujourd'hui (1827) qu'un petit territoire en Géorgie et un autre dans l'Alabama, tandis qu'ils possédaient autrefois « de vastes pays » (*Voyages*, p. 196).

M. Bédier s'autorise. Mais j'ai déjà dit que cette page, rejetée de l'œuvre par l'auteur et biffée par lui, me paraissait à peu près sans autorité. Or supprimez-la, et la question de cette excursion lointaine ne pourra plus même être posée.

Mais si on la retient, on ne peut l'interpréter comme mon distingué contradicteur; cela n'est pas douteux, son interprétation repose sur trop d'erreurs.

*
* *

J'ajouterai à ce sujet un dernier mot.

Se croyant sûr de la visite au village de Natchez, M. Bédier s'écrie d'un air triomphant :

« Si Chateaubriand s'aventure si bas vers le Sud, j'ai cause gagnée, il est perdu. »

Voilà bien les deux adversaires ! C'est comme une question personnelle entre Chateaubriand et M. Bédier : « *J'ai* cause gagnée, *il* est perdu. »

Eh bien, non ! Quand même vous seriez autorisé à soutenir — et vous ne l'êtes pas — que Chateaubriand a prétendu s'être aventuré jusque-là, vous ne triompheriez pas de lui encore ; il aurait le temps de rejoindre son paquebot au jour marqué.

Car du trente-cinquième parallèle environ, où pour moi il s'arrête, au village où vous voulez qu'il descende, il y a 400 kilomètres ; cette distance lui demandera, en canot, sur le Mississipi, quatre ou cinq jours au plus, et, au retour, à cheval, de sept à huit jours.

Or je répète que j'ai calculé largement, que j'ai attribué aux deux itinéraires, proposés dans mon ar-

ticle, une longueur de 2.000 kilomètres, alors qu'ils n'en mesurent, en réalité, l'un que 1.600 à 1.650, l'autre que 1.700. De plus, je ralentis notablement l'allure de route, et, enfin, mon voyageur a, malgré tout, trente-six jours de reste, à quoi il faut ajouter les jours comptés en trop dans vos calculs, pour le trajet de Baltimore à Pittsburg.

Vous pouvez donc le conduire au village de Natchez, si votre zèle y tient, sans que vous ayez « cause gagnée et qu'il soit perdu ».

*
* *

Il est vrai que rien ne vous empêche de « l'aventurer » ailleurs, puisque vous n'avez qu'à vouloir. Ainsi vous avez décidé qu'il devait avoir dit être allé à Apalachucla, dans l'Alabama, et à Cuscowilla, dans la Géorgie.

Vous savez aussi bien que moi qu'il fournit souvent des renseignements géographiques impersonnels, et qu'il ne suffit pas qu'un lieu soit nommé ou décrit dans son livre pour que l'on doive conclure qu'il prétende l'avoir visité. Nous ne pouvons tirer cette conclusion que s'il parle en son nom, s'il dit : « J'ai vu », ou, comme vous dites vous-même : « Je fus là. »

« Quand il écrit : « Je fus là », veut-il dire qu'il y fut? » (3e art., p. 82).

— Assurément, et voilà la bonne méthode! Il faut mettre dans son itinéraire les lieux, et ceux-là seuls, dont il a écrit, sous une forme ou sous une autre : « Je fus là. »

Or a-t-il écrit rien de semblable au sujet de Cuscowilla ou d'Apalachucla?

Rien, absolument rien.

Il donne de pures notions géographiques : « Cuscowilla, village siminole, est situé sur une chaîne de collines graveleuses, etc. » (*Voyage,* p. 98, Garnier, in-8°). Vous objectez qu'il décrit et que le tour de sa description est vif, comme s'il avait vu de ses yeux ce qu'il fait presque voir aux yeux des autres.

Allez-vous donc lui reprocher d'avoir du style?

La question est de savoir, pour rappeler votre mot, s'il a dit de quelque manière que ce soit : « Je fus là. » Eh bien, je vous défie de citer rien de pareil.

Mais, dites-vous, toute cette partie de l'ouvrage se termine par cette phrase significative : « Ici finit, à proprement parler, l'*itinéraire* ou le mémoire des lieux parcourus. »

Et qu'en concluez-vous? Que le voyageur a vu de ses yeux, d'après lui, tout ce qu'il a mentionné précédemment?

Je suis bien sûr que non. Car il mentionne, avec des détails géographiques, des régions, des fleuves ou des villes qu'il a dit lui-même n'avoir pas visités, les lacs du Canada, par exemple, et la Nouvelle-Orléans.

Il n'a jamais non plus laissé entendre, de quelque façon que ce soit, qu'il eût remonté le Missouri, ni les divers affluents de l'Ohio et du Mississipi; il parle cependant de ces rivières, comme tant de géographes qui ne les ont jamais vues.

Il en est de même pour Apalachucla et Cuscowilla.

D'autant plus — et ceci me paraît très important — que ces villes sont nommées dans le morceau même où il dit s'être *beaucoup servi de Bartram et avoir même confondu les notes qu'il en avait prises avec les siennes.*

Pourquoi M. Bédier, tout en la citant, ne tient-il jamais compte de cette déclaration, d'une portée si considérable cependant dans le sujet qui l'occupe? Lui semblerait-elle gêner un peu trop ses conclusions?

Il y a deux parties, je l'ai dit, (p. 150) dans le livre du *Voyage en Amérique :* celle qui concerne les lieux et que l'auteur appelle un itinéraire, et celle qui traite de l'histoire naturelle, des usages et des mœurs. C'est en passant de la première à la seconde que Chateaubriand écrit :

« Ici finit à proprement parler l'*itinéraire* ou le mémoire des *lieux* parcourus; mais il reste dans le manuscrit une multitude de détails sur les *mœurs* et les *usages* des Indiens. J'ai réuni ces détails (ceux qui viennent de ses observations et ceux qu'il a dit tenir d'autrui) dans des chapitres communs », etc. (*Voyage*, p. 99).

Voilà les deux parties nettement indiquées, et c'est tout ce qu'il a voulu : « J'ai parlé des *lieux*, je vais maintenant parler des *usages* et des *mœurs.* »

*
* *

« *Mais enfin Chateaubriand dit-il ou ne dit-il pas,* demande M. Bédier, *avoir suivi la route qui va des Natchez à Jackson, à Florence, à Nashville, à Knoxville, à Salem?* Il le dit à la page 402 des *Mémoires* dans *les termes mêmes* que nous venons de transcrire » (3e art., p. 91).

Que les lecteurs veuillent bien remarquer que c'est M. Bédier lui-même qui sollicite leur attention sur certains mots par l'emploi des lettres italiques.

D'après lui donc, Chateaubriand dit expressément, et *dans ces termes mêmes*, qu'il a *suivi* la route qui va des Natchez à Jackson, à Florence, à Nashville, à Knoxville et à Salem.

Eh bien, j'ai le vif regret de constater, et avec quelque étonnement, que ce n'est point exact. Qu'on en juge! voici le passage :

« Nous suivions *à peu près* des sentiers que *lie* maintenant la grande route des Natchez à Nashville par Jackson et Florence et qui rentre en Virginie par Knoxville et Salem. »

M. Bédier est absolument libre d'interpréter un texte comme il lui plaît, mais croit-il avoir le droit, quand il ne fait que l'interpréter, d'assurer aux lecteurs, avec référence à l'appui, qu'il le « transcrit » exactement, *dans les termes mêmes?*

C'est un moyen d'avoir raison commode, je l'avoue, mais qui peut gêner, pour le reste, la confiance de ceux qui ont eu la curiosité d'y aller voir. Je suis surpris que M. Bédier y ait recours.

En ce qui regarde l'interprétation, elle me paraît bien étrange.

Quand Chateaubriand dirait qu'il a *suivi* la route indiquée, il n'en résulterait pas naturellement qu'il prétendît l'avoir suivie jusqu'au bout. Si j'écris, par exemple, que pour aller à Châtellerault, on *suit* la ligne de Paris à Bordeaux, par Orléans, je ne veux pas du tout faire entendre qu'on la suit jusqu'à Bordeaux.

De même, notre voyageur écrirait-il que, pour aller dans les Florides — c'est de quoi il s'agit — il a suivi la route des Natchez à Salem, par Florence et Nashville, il n'en ressortirait nullement — comme vous le voulez — qu'il prétendît, par le fait même, être allé jusqu'à Salem. Il est inutile sans doute d'insister; c'est l'évidence même.

J'ajoute qu'à prendre ses paroles comme vous les prenez, vous êtes tenu d'admettre qu'il a gagné les plaines de la Virginie, puisque la route que, d'après vous, il aurait suivie dans toute sa longueur, « rentre en Virginie par Knoxville et Salem ».

L'admettez-vous?

Non; vous le faites passer du côté opposé : par Chillicothe.

Puisque vous interprétez un texte, il est cependant nécessaire de ne pas changer d'interprétation suivant les besoins de votre thèse.

J'insiste donc : Voulez-vous que Chateaubriand dise être retourné à Philadelphie par Salem? Alors accordez-lui aussi que de Salem il a gagné la Virginie et de là, par conséquent, puisqu'il était désormais voisin de la mer, la côte désirée, où il devait

se rembarquer. Or ceci renverse votre thèse tout entière.

*
* *

Mais voici le principal.

C'est en « s'acheminant vers les Florides » que le jeune voyageur a parcouru les sentiers dont il parle ici. Il est donc impossible, mais tout à fait impossible, d'entendre la phrase en ce sens qu'il soit allé à Nashville, à Knoxville et à Salem; car il s'éloignerait de son but au lieu d'y tendre.

C'est comme si l'on disait qu'étant à Rouen et désirant « s'acheminer » vers Chartres, on a suivi, dans tout son trajet, la ligne de chemin de fer qui passe à Paris et, par Évreux et Caen, aboutit à Cherbourg; on aurait suivi des chemins qu'elle rencontre, voilà tout!

Comment M. Bédier n'a-t-il pas vu que, dans le passage qui nous occupe, il est question de la descente du voyageur vers le Sud, *non pas de son retour* vers le Nord [1], et que les sentiers dont il parle sont ceux qui allaient vers les Florides et que coupe aujourd'hui la grande route des Natchez à Salem?

Le critique assure qu'il a vainement cherché, dans mon article, l'interprétation de ce passage. Elle y est cependant. Je montre Chateaubriand « s'acheminant vers les Florides », au Sud-Est, avec une caravane, et j'ajoute :

« La grande route qui va aujourd'hui du fond du Mississipi dans la Virginie, *traverse* les sentiers qu'ils

1. Voir un texte décisif, sur ce point, p. 149.

suivirent dans ces contrées désertes (p. 152) [1]. »

Relisez maintenant, pour finir, les paroles mêmes de l'écrivain :

« Nous nous acheminâmes vers les pays connus alors sous le nom général des Florides. Nous suivions à peu près des sentiers que lie maintenant la grande route des Natchez à Nashville par Jackson et Florence, et qui rentre en Virginie par Knoxville et Salem. »

Je ne m'expliquerai jamais que M. Bédier ait entendu :

« J'ai suivi, et d'un bout à l'autre, la route immense des Natchez à Salem, et, comme je me suis acheminé ainsi vers les Florides, seul de tous les voyageurs passés, présents et à venir, j'ai cherché et trouvé le Sud en remontant au loin dans le Nord [2]. »

1. M. Buron se range entièrement à mon interprétation. Il écrit (*Revue canadienne*, 1er févr. 1903, page 181) : « La phrase signifie, à mon sens, que des routes qui descendaient obliquement de l'Ouest au Sud-Est dans les Florides, à cette époque, sont maintenant (1827) liées par la grande route Natchez-Nashville et Knoxville-Salem. »

2. M. Bédier écrit, je l'ai dit, que lorsque Chateaubriand raconta son voyage, trente ans après l'avoir fait, il eut sous les yeux le relevé des distances et la carte même du pays. « Il s'arme, comme on a vu, d'un livre de poste et d'une carte moderne » (3e art., p. 96). Il est, en effet, inadmissible qu'il n'ait pas eu au moins la curiosité de suivre son voyage sur la carte de ces contrées, et c'est encore plus invraisemblable si l'on suppose chez lui de l'imposture. De fait, nous voyons qu'il avait sous la main des renseignements géographiques, même récents; il en use et il le dit. De quoi il faut conclure, comme je l'ai déjà fait observer, que s'il avait donné à ses mots le sens que M. Bédier leur prête, s'il avait tracé son itinéraire comme M. Bédier le trace, il aurait très inutilement et très mala-

Et voilà pourtant le point capital, essentiel, de tout le système de M. Bédier; pour rappeler ses pittoresques images, c'est « la poutre maîtresse de sa construction ». Il faut bien reconnaître qu'elle n'a d'autres « étançons » que l'ardente bonne volonté et peut-être une légère distraction de l'architecte; c'est trop peu vraiment pour qu'elle soit solide, et la « construction » tout entière branle et tombe avec elle.

Mais il y a un autre « étançon », dont je tiens à indiquer aussi la faiblesse.

CHALAND ET CANOT

M. Bédier veut que le voyageur ait descendu l'Ohio et le Mississipi, s'il les a descendus, sur un chaland de transport. Comme la navigation en canot est, d'après lui-même, deux fois plus rapide, cette persuasion, où il est, sert à merveille sa thèse, j'allais dire sa cause dans sa lutte contre l'auteur des *Mémoires*.

Nous avons déjà vu plus haut qu'il a retardé la route de son adversaire, jusqu'à l'arrivée sur l'Ohio, d'un bon nombre de jours. A partir de l'Ohio, en l'embarquant malgré lui sur un lourd chaland, comme il le conduit jusqu'à la ville de Natchez, il

droitement enlevé lui-même toute vraisemblance à ses récits, sans pouvoir même se donner l'excuse de ne pas s'en être aperçu, puisqu'il avait la carte sous les yeux; il n'eût pas été seulement un imposteur, mais un sot, et un sot d'une sottise rare. C'est peut-être demander beaucoup au lecteur que de l'obliger d'admettre une pareille conclusion.

lui impose 43 jours de voyage, au lieu de 20 qu'il lui faudrait en canot, — je parle d'après les chiffres donnés par lui-même. — et il lui fait perdre ainsi 23 jours.

J'avais supposé que le gros avantage qu'en devait retirer son idée chère, à défaut d'un autre motif que je ne voyais pas, l'avait déterminé en faveur des bateaux les plus lents. Il me répond, avec quelque amertume, qu'il n'en est rien; et, comme il s'agit ici de ses intentions, qu'il connaît assurément mieux que moi, je me garderai bien d'insister.

Mais si les intentions m'échappent, les arguments m'appartiennent, et je crois avoir établi (pp. 124-128) que l'opinion qui s'y fonde est absolument insoutenable. Et, en réalité, aujourd'hui M. Bédier ne la soutient pas.

Bien qu'elle soit d'une importance extrême dans son système, il l'abandonne à son malheureux sort, sans rien tenter pour elle. Lui, si abondant sur le reste, si fourni de faits, de textes et de références, il est ici d'une discrétion absolue : pas une référence, pas un texte, pas un raisonnement, pas un fait. Cette disette impressionne.

Pour moi, j'ai poursuivi mon enquête, et je puis ajouter quelque chose aux raisons que j'ai données et que mon distingué contradicteur n'a pas même essayé de combattre. Comment voulez-vous, en effet, affirmer longtemps qu'un homme a voyagé en chaland et non en canot, alors que, dans le récit de son voyage, cet homme parle toujours de canot et *jamais* de chaland!

Le chaland était d'ailleurs tellement l'exception

sur ces rivières, le canot tellement le moyen de navigation ordinaire, qu'Élisée Reclus assure (*Géographie universelle,* XVI, pp. 367-368) qu'on n'avait jamais vu de chaland avant 1782!

« En 1782, le premier chaland, lourde gabarre, dite l'Arche de Noé, descendit l'Ohio et le fleuve de Pittsburg à la Nouvelle-Orléans. »

Mettons, si l'on y tient, que l'éminent géographe se trompe un peu, et qu'il en fût descendu quelques autres auparavant; on voit du moins combien ils étaient rares. La navigation se faisait habituellement par canots; et alors on se demande d'où a pu vous venir l'idée d'imposer le chaland à notre entreprenant voyageur. Serait-ce parce que vous le jugiez un peu pressé?

Mais ce mot vous paraît peut-être blessant; je l'efface.

Sur le nombre de personnes qu'un canot peut contenir, M. Bédier est aussi dans l'erreur.

Qu'il fasse ce que j'ai fait : qu'il interroge des voyageurs arrivés de ces pays, ou, s'il le préfère, qu'il se contente de consulter les photographies insérées dans les réclames que les compagnies de chemins de fer et de navigation distribuent gratuitement aux touristes, il n'aura pas de peine à se convaincre qu'il s'est beaucoup trompé sur les dimensions de ces bateaux et le nombre d'hommes qu'ils sont capables de porter.

Et quant à ses fameux chalands eux-mêmes, les renseignements qu'il donne sur leur lenteur ne sont pas sûrs. Ils auraient mis, d'après ces renseignements, de 45 à 50 jours, dans la saison la plus favo-

rable, pour aller de Pittsburg à la Nouvelle-Orléans.

Mais un écrivain anglais, Imlay, assure au contraire que le voyage ne dure guère plus d'un mois. M. Bédier cite son témoignage à la fin d'une note; seulement il préfère n'en pas tenir compte.

D'autre part, on lit dans É. Reclus (*ibid.*), qui donne comme référence Pierre Margry (*La navigation du Mississipi*) :

« Un bateau du Kentucky, portant trente tonneaux de chargement en Louisiane, avait trente rameurs pour équipage. Il descendit de Louisville en *trois semaines,* mais il lui fallut trois mois et demi pour remonter le fleuve. »

Louisville est moins loin de la mer que Pittsburg. Mais si de la distance qui sépare les deux villes vous retranchez celle de la mer au village de Natchez, où M. Bédier arrête notre voyageur, il restera une différence de 400 kilomètres ou un peu plus; ce qui amène à conclure que, pour faire le voyage attribué à Chateaubriand, ce chaland du Kentucky aurait mis à peu près 25 jours, au lieu de 43 que demande au voyageur celui où M. Bédier l'embarque de sa propre autorité [1].

Mais surtout, ne l'oublions pas : Chateaubriand

1. Le voyageur *Joseph-François Perrault écuier* a écrit une brochure de 8 pages in-4°, sur ses aventures. On y lit : « Le printemps de 1773 (près de 20 ans avant le voyage de Chateaubriand) je montai le Mississipi, avec M. de Rochebrune, et après trois mois d'une navigation dangereuse, j'eus le plaisir d'embrasser mon père établi à Saint-Louis des Illinois, à cinq cents lieues de la Nouvelle-Orléans, où il faisait un commerce considérable. J'ai passé sept années dans ce pays et

a usé du moyen de navigation ordinaire dont il parle sans cesse, les canots, et non des bateaux destinés aux marchandises, dont il ne parle jamais.

Si j'osais me risquer à lire dans l'esprit de M. Bédier — ce qui ne me réussit guère — je dirais, je l'avoue, qu'il me semble être désormais sur ce point du même avis que moi-même. Et je le comprends : l'autre opinion n'est vraiment pas défendable.

Mais alors, voilà toutes les pièces « maîtresses », qui croulent dans sa machine!

Si Chateaubriand a navigué en canot, et s'il n'a pas eu la folle idée d'aller s'enfoncer sans raisons dans les déserts de Knoxville et de Salem — bornons-nous présentement à ces deux points, il suffit — c'est lui qui a « cause gagnée » et c'est M. Bédier qui est « perdu »; et, en vérité, que M. Bédier me permette de l'écrire, cela vaut mieux pour la gloire des lettres françaises.

comme tous les ans nous portions à la Nouvelle-Orléans les pelleteries que nous tirions de l'intérieur, j'en faisais alternativement le trajet avec mon père. J'ai descendu et remonté ce fleuve trois fois; je mettais *trois semaines à le descendre* et trois mois à le remonter. »

Ainsi Perrault parcourait 2.950 kilomètres sur le Missouri et le Mississipi en 21 jours, et il naviguait en chaland, dans un bateau aménagé pour porter des pelleteries. Il était suivi d'une pirogue où l'on faisait la cuisine pour l'équipage, qui se composait une fois de 25 hommes, une autre fois de 8. Pour franchir les 3.000 kilomètres qui séparent Pittsburg du village de Natchez, ces chalands auraient mis, à la même allure, 23 jours. En pirogue, le voyage doit être naturellement plus court encore. Nous voilà bien loin des calculs de M. Bédier!

*
* *

Qu'il en soit vraiment ainsi, que l'adversaire de Chateaubriand n'ait pas fait la preuve contre sa mémoire et réussi à montrer en lui un simple Tartarin de talent rare, M. Bédier ne peut ignorer que je ne suis pas seul à le croire.

Il me reproche (3me article, p. 87) d'avoir allégué le témoignage d'un « professeur en Sorbonne, membre de l'Institut, en des matières où les jugements d'autorité n'ont que faire ».

J'ai dit, en effet, que M. Gebhart rendait hommage à l'exactitude de notre voyageur en général, et que partout où il avait pu contrôler personnellement son témoignage, en Grèce, en Italie, il déclarait l'avoir trouvé d'une vérité remarquable, — et je ne regrette pas de l'avoir dit. Pourquoi M. Bédier veut-il me défendre le plaisir de constater que, en pensant ce que je pense, je suis en bonne compagnie ?

Depuis, dans un article contre lequel M. Bédier essaie de se défendre, le *Journal des Débats,* parlant de notre controverse et de la réplique que M. Bédier allait, disait-on, publier contre moi, ajoutait avec malice que, si le maître de conférences à l'École normale arrivait à persuader au lecteur qu'il avait raison, c'est que son nouvel article serait plus convaincant que les deux premiers.

Plus récemment, le troisième article ayant paru, le *Journal des Débats* est revenu sur cette querelle, et, goûtant la réponse qu'on vient de lire, il a

conclu : « Pourquoi le grand écrivain, si sincère dans l'*Itinéraire*, ne serait-il, dans son *Voyage* et ses *Mémoires*, qu'un vulgaire imposteur? » (8 juin 1901).

Et voici que les savants s'en mêlent à leur tour!

Dans une revue américaine de géographie bien connue, *Bulletin of the American Geographical Society* (vol. XXXII, p. 513), il a été question, il y a peu de temps, du sujet qui nous occupe. L'auteur, géographe distingué, parle des attaques de la *Revue d'histoire littéraire de la France*, et il ajoute :

« L'abbé Bertrin a répliqué dans le *Correspondant*, pour maintenir l'authenticité du voyage de Chateaubriand. *Je pense comme lui.* »

Ainsi, voilà un homme compétent, qui a lu les pièces du procès, l'accusation et la défense, et qui donne tort à l'accusation; à ses yeux, c'est la défense qui a raison. M. Bédier voudrait-il aussi m'interdire de le constater sans aucun chagrin?

A son tour, la *Revue canadienne*, on l'a vu, prend parti contre ses attaques avec décision[1].

1. M. Biré relève plusieurs fois ce qu'il appelle « la *minutieuse exactitude* à laquelle Chateaubriand s'est astreint dans la rédaction de ses *Mémoires* » (*Mémoires d'outre-tombe*, édition Biré, t. I, p. 311). On sait que M. Bédier ne craint pas d'écrire, au contraire :

« La double relation (celle du *Voyage* et celle des *Mémoires*) des voyages de Chateaubriand à la recherche d'Atala est une admirable *légende* » (1er art., p. 529).

Comme on peut assurer, je pense, sans offenser qui que ce soit, que M. Biré a étudié et connaît les *Mémoires d'outre-tombe* mieux que personne, il y a lieu de croire qu'avant même de regarder aux raisons indiquées, la plupart des esprits pencheront de son côté.

*
* *

Malgré cette sorte d'apostolat à rebours qu'il a entrepris contre une grande mémoire, en dépit du zèle extraordinaire qu'il y déploie, du labeur acharné qu'il y dépense, du solide talent dont il y fait preuve, il n'a donc pas converti l'opinion.

Si j'y ai été pour quelque chose, je suis loin d'en avoir aucun regret.

Ce que je regretterais vivement ce serait d'avoir, malgré moi, touché parfois l'écrivain en visant la thèse; aussi je déclare effacer avec empressement toute expression qui aurait ainsi dévié du but.

Mais M. Bédier ne saurait m'en vouloir d'avoir assumé le rôle de défenseur dans une question où il a pris lui-même celui d'accusateur.

A en juger par le ton de son dernier article, mon intervention semble l'avoir un peu... étonné. Il ne pouvait pas exiger cependant qu'on le laissât parler tout seul.

Il lui eût été vraiment trop facile d'avoir raison, et on le sait capable de triompher autrement que dans le monologue.

III

APPENDICE

UN ARTICLE RÉCENT
SUR LE « VOYAGE EN AMÉRIQUE »

Le présent volume était déjà imprimé et prêt à paraître, quand le *Mois littéraire et pittoresque* (décembre 1905) a publié un article très important sur l'authenticité du *Voyage en Amérique.*

L'auteur, agrégé des lettres et professeur dans un des grands lycées de Paris, M. Gabriel Aubray, tout en faisant l'éloge personnel de M. Bédier, combat sa thèse avec autant de vigueur que de verve. Il adopte et fait siennes les idées qui viennent d'être exposées dans ce volume et les raisons mêmes où elles sont appuyées.

Nous regrettons de ne pouvoir reproduire ici ces pages vivantes, pleines d'esprit et de bon sens. En voici du moins une analyse et quelques extraits.

*
* *

Le critique laisse d'abord entendre que tout ce beau zèle contre la sincérité du voyageur est inspiré, chez beaucoup, par l'arrière-pensée de jeter des doutes sur la sincérité du chrétien.

Je n'ai guère dit cela moi-même ; car je n'ai guère eu en vue que la tentative de M. Bédier, et je sais M. Bédier incapable d'obéir à de telles inspirations.

Mais l'observation a été faite déjà par d'autres. Elle m'est venue en particulier d'un homme connu, très considérable et très considéré. Pour lui, c'est le croyant, c'est l'apologiste qu'on poursuit dans le voyageur d'Amérique.

M. Gabriel Aubray paraît avoir la même idée. D'après cette thèse, écrit-il, « Chateaubriand est un halluciné ou un menteur... et voilà, pour discuter de sa sincérité religieuse avec M. l'abbé Bertrin, une forte présomption contre lui ».

Entrant ensuite dans l'examen du système, qui vient d'être combattu ici, il fait remarquer, comme nous, que l'itinéraire tracé par M. Bédier sort tout entier de son imagination.

« Une telle randonnée est manifestement impossible... Seulement Chateaubriand ne l'a jamais racontée nulle part. Cet itinéraire échevelé, c'est M. Bédier qui l'a fait, victime d'un jeu de textes, qui est un des moyens de la philologie les plus féconds et les plus perfides. »

Nous avons dit qu'en parlant des Natchez, Chateaubriand entend le *pays* occupé par ces tribus, et non la ville, qui depuis a porté ce nom (V. pp. 202-209). M. Bédier a bien voulu trouver cette idée « ingénieuse », mais il ne l'a pas admise ; elle ruine sa thèse[1]. On a vu que M. Buron y adhère absolument.

1. Il lui reconnaît cependant une véritable valeur, car il écrit (3[e] article, p. 86) : « On voit la portée de l'argument; elle peut être très grande... si nulle part Chateaubriand ne s'est

M. Gabriel Aubray fait de même; voici ses paroles :

« Et vous voulez lui faire dire, pour la joie de l'écraser, cette bêtise qu'il a descendu le Mississipi jusqu'à son embouchure; qu'après avoir, en été, rempli sa vision des sites variés du Nord, il s'est enfoncé, venant la saison des pluies, dans les plaines sans fin de l'Alabama et de la Géorgie et qu'il a en quelques pages, en quelques lignes, ou plutôt en un mot, fait tenir 1.500 ou 2.000 lieues d'exploration ajoutées aux 500 autres!

« Mais il a dit le contraire, et justement dans la version inédite que vous citez :

« Quand je touchai aux Natchez en 1791, rien n'était « encore réglé dans *ce pays* (donc, grammaticalement, « *le pays* des Natchez, et il l'a seulement *touché*). »

« Épiloguez après cela sur ce mot « les Natchez », faites-lui signifier, contre la grammaire et l'évidence, au lieu du *pays* indéterminé où errent de la Nouvelle-Orléans à l'Ohio les sauvages Natchez, la *ville* très lointaine des Natchez, qui n'existait pas en 1791, et cela sous prétexte qu'en 1822 Chateaubriand a écrit cette phrase : « Si je « revoyais aujourd'hui les États-Unis, je ne les reconnaî- « trais plus; là où j'ai laissé des forêts, je trouverais des « champs cultivés. Aux Natchez (et je traduis encore, moi expliqué plus clairement qu'aux passages déjà produits, Bertrin sera autorisé à dire que, par les Natchez, il n'entendait pas la ville des Natchez, mais tout le territoire de parcours de la tribu. Et l'on n'aura rien à lui répliquer. » Devant ce qu'il appelle « la conjecture adroite de M. Bertrin », M. Bédier abandonne donc le texte principal sur lequel il s'était d'abord appuyé : *Quand je touchai aux Natchez*. Et il ne se fonde plus que sur ceux dont nous montrons facilement (pp. 201-217) le caractère insignifiant dans la question qui nous occupe (Patrie d'Atala et hutte de Céluta, description d'Apalachucla, route des Natchez à Salem, etc.). En relisant ce passage après un long intervalle, je trouve qu'il ressemble beaucoup à une retraite, opérée avec des combats d'arrière-garde qui masquent un peu le mouvement.

« au pays des Natchez), au lieu de la hutte de Céluta, « s'élève une ville de 5.000 habitants » ; traduisez ce mot de quelqu'un qui, errant aux brandes de Sologne, dirait : « Nous suivions à peu près des sentiers que relie « maintenant la grande route des Pyrénées à Paris par « Toulouse et Limoges », dans ce sens qu'il prétend être allé à Toulouse et aux Pyrénées, ce sont là pures jongleries de mots et qui prouvent seulement aux têtes carrées le péril de ces soi-disant méthodes critiques dont on fait vanité [1].

« Car rien ne prévaut contre *ce fait* : Nulle part Chateaubriand n'a écrit avoir descendu jusqu'aux plaines du bas Mississipi, et il a une fois écrit le contraire. »

*
* *

Quant à l'argument tiré des sources « livresques » dont le *Voyage en Amérique* s'inspire, voici comment s'exprime le *Mois :*

« M. Bédier a recomposé l'itinéraire avec tous les noms de lieux cités dans les romans ou à travers les notes, extraits et traductions du *Voyage d'Amérique*. Après quoi, enlacé lui-même dans sa captieuse malice à double fond, il s'évertue à retrouver à travers je ne sais combien de relations de voyageurs les « sources » de Chateaubriand et poursuit pendant cent pages la taquinerie d'une confrontation absolument vaine. »

L'auteur rappelle alors les endroits du *Génie*, de la *Défense du Génie*, des *Natchez*, des *Mémoires*, où Chateaubriand tantôt cite autrui en le disant, et tantôt nomme les devanciers dont il utilise les renseignements. Puis il ajoute :

1. V. plus haut, pp. 213-217.

« Enfin, lorsque, en 1827, à près de soixante ans, n'ayant plus rien à fournir à ses éditeurs, Chateaubriand se met à vider ses tiroirs et donne un volume de voyages, il compose le *Voyage en Amérique*, et il le dit explicitement : d'un beau morceau déjà rédigé pour les *Mémoires d'outre-tombe* encore inédits; de quelques pages, cinq ou six, d'*un journal sans date,* qui semblent bien, en leur forme fragmentaire, des notes prises sur place, des impressions, des visions à retenir, quelques belles phrases qu'on ne voulait pas perdre; le reste fut tout ce qui lui restait des « extraits » jadis faits parmi ses lectures et ses traductions. Et il le donne bien comme tel, ayant assez d'amour-propre pour ne pas s'attribuer des chapitres d'histoire naturelle (le *castor*, l'*orignal,* le *carcajou.....*), d'archéologie (les monuments de l'Ohio), de géographie (les lacs du Canada), et d'ethnographie et de linguistique, d'une technicité souvent aride. »

D'autres fois, les notes de Chateaubriand sont mêlées à celles qu'il emprunte à ses prédécesseurs, et il le dit ouvertement. M. Gabriel Aubray cite, à ce sujet, la déclaration de l'écrivain touchant les *extraits* de Bartram publiés pêle-mêle avec ses notes personnelles (voir cette déclaration plus haut, page 107), et il conclut :

« Quoi de plus sincère? et après de telles déclarations n'est-ce pas enfoncer des portes tout ouvertes que de démontrer, à grand renfort d'érudition et de collation de textes, et quoi donc? que Chateaubriand est un plagiaire? Non, s'il est vrai que jamais il ne s'est, lui, le paon, affublé des plumes des geais; mais qu'il a beaucoup travaillé, qu'au lieu d'être un touriste et qui peint « de chic » des pays à peine entrevus du haut d'un stage-coach, comme font tous nos plus admirés descripteurs, il a, après un séjour suffisant de trois à quatre

mois parmi les tribus indiennes, élargi, précisé son savoir des choses d'Amérique par les relations de ses devanciers et les travaux des spécialistes... Et pour un poète épique, un romancier, même un philosophe, je ne vois pas que le moyen soit mauvais. »

*
* *

L'auteur de l'article s'amuse ensuite aux dépens de M. Bédier, à propos de la visite du jeune voyageur chez le Président des États-Unis.

On sait que M. Bédier a cherché d'abord à établir qu'il n'avait pas pu rencontrer Washington à Philadelphie, à l'époque où il le dit, quand il y vint lui-même.

« M. Bédier s'informe, écrit M. Gabriel Aubray; laborieusement il dresse, et ce n'est pas facile, l'emploi du temps de Washington pendant les mois de juillet et d'août 1791. Vous attendez qu'il va découvrir que le général était absent?... Pas du tout : mais que, « du 6 juillet au 6 septembre, il est presque assuré qu'il n'a point quitté Philadelphie », excepté pourtant du 14 juillet au 19, et du 20 au 25 (Chateaubriand est arrivé le 13), où peut-être il était en villégiature. Ainsi Chateaubriand a pu très facilement voir Washington à cette époque et il a pu l'attendre quelques jours. Et c'est, pour M. Bédier, la première preuve qu'il ne l'a point vu et que son récit est imaginaire.

« La seconde preuve, c'est la servante (car Chateaubriand raconte que la porte lui fut ouverte par une servante; voir plus haut pages 102-103). Si l'on consulte les biographes de Washington, et S. Coolidge, p. 174, et Henri Cabot Lodge, t. II, p. 377, et W. S. Baker, p. 113, 175, 180, etc., on voit que Washington n'était point absolument un Cincinnatus; « il avait le souci du *deco-*

rum », « sortait toujours en équipage à quatre ou six chevaux », et « ce vieux Romain, par un raffinement rare, avait un cuisinier français »; — ce qui prouve, péremptoirement, n'est-ce pas? que la porte n'a pas pu être ouverte à Chateaubriand par une jeune servante anglaise. Ainsi raisonne-t-on au Collège de France. »

M. Aubray rapporte alors, comme on l'a fait plus haut, la partie de son récit où le voyageur parle du carrosse à quatre chevaux, conduits à grandes guides, que M. Bédier semble lui reprocher de n'avoir pas vu, et voici sa conclusion :

« De votre investigation menée, je le dis sans rire, suivant toutes les règles d'une science — qui est en train de nous manger le cerveau, — que reste-t-il qui ne soit pas dans Chateaubriand et qui vous permette cette magistrale conclusion que pour sa fière assurance je réécris?

Ainsi de *tous* les événements du séjour de Chateaubriand aux États-Unis, un seul peut être contrôlé; le contrôle montre qu'il est imaginaire

« Il reste le cuisinier français, ni plus ni moins.

« Mais c'est peut-être que chez Washington le cuisinier n'ouvrait pas la porte, ou que Chateaubriand ne se sera pas avancé jusqu'au fourneau.

Et puis, mon cher docteur, vous avez encore une très intéressante enquête à faire : de quelle date à quelle date fut engagé ce cuisinier? Quels congés, quelles sorties lui accordait-on? Et si, par hasard, en juillet 1791, il était parti, lui aussi, pour donner des leçons de danse aux Hurons, comme le marmiton de M. de Rochambeau?... »

*
* *

Sur le ton même des récits américains de Chateaubriand, le spirituel critique écrit :

« Il n'a rien de prétentieux en ses récits de voyage ; il sourit volontiers de lui-même et jette çà et là son grain d'ironie. »

Ailleurs, après une citation :

« Où voyez-vous en tout cela le beau menteur qui vient de loin ? »

Un peu plus bas :

« Quel journal de route plus simple, quoi de plus sobre comme aventures et de moins fanfaron ? »

Bref, les efforts même qu'on a faits pour montrer l'imposture chez Chateaubriand, les chicanes misérables auxquelles cette tâche oblige sans qu'on arrive même à ses fins, et les études personnelles que lui a imposées ce point de vue nouveau, toute cette discussion a produit, chez cet esprit délicat et ce lettré compétent, le résultat justement contraire à celui qu'on attendait :

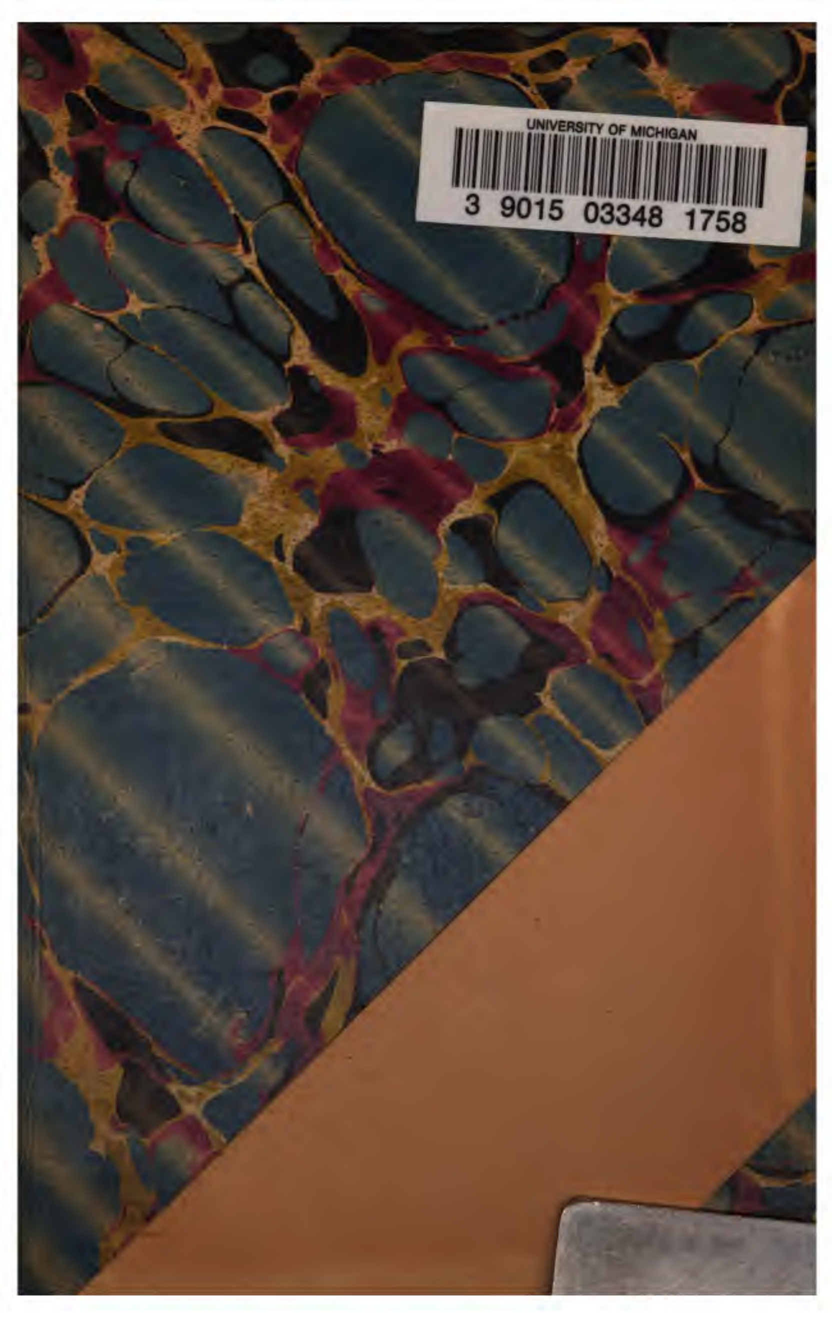
« A mesure, dit-il, que j'ai lu le dossier redoutable qu'a forgé contre Chateaubriand M. Bédier, cette évidence s'est imposée, lumineuse, à mon esprit, que Chateaubriand avait été dans ses *Mémoires* d'une sincérité bien rare, et dans tous ses ouvrages d'une probité d'in-

formation et de documentation dont les grands artistes et les grands poètes comme lui ont l'habitude, et peut-être, jusqu'à un certain point, le droit de se dispenser. » (*Le Mois littéraire;* 1905, p. 740.)

Finissons sur cette déclaration caractéristique.

On ne saurait apporter un témoignage plus expressif ni trouver une meilleure conclusion.

TABLE DES MATIÈRES


UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 03348 1758

